

A. E. BREHM

MERVEILLES DE LA NATURE

LES REPTILES

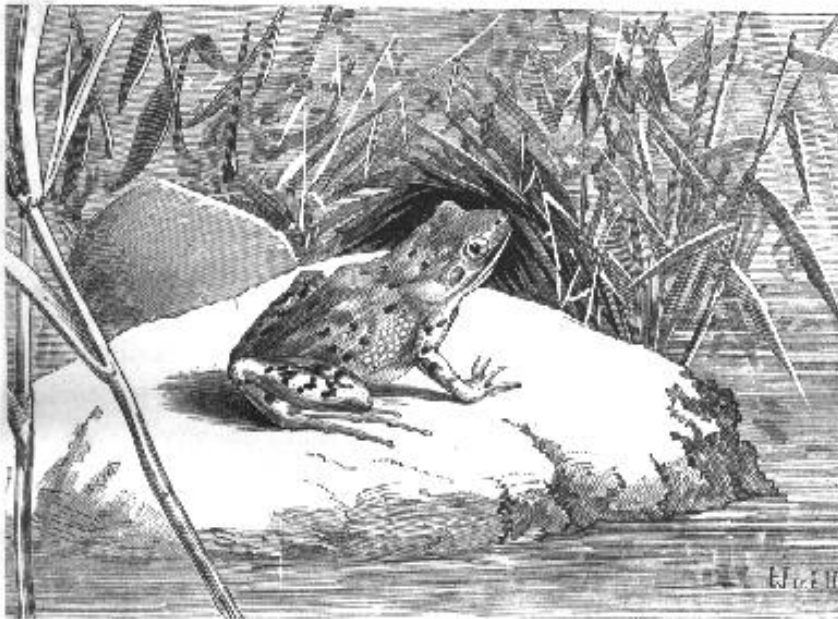
ET LES BATRACIENS

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

E. SAUVAGE

AIDE-NATURALISTE AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

Rue Moutonville, 19, près du boulevard Saint-Germain

Tous droits réservés

\*\*\*\*\*

## REPTILES ET LES BATRACIENS

## LES TORTUES — CHELONIA

*Die Schildkröten.*

**Caractères.** — On lit dans le vieil ouvrage de Gessner : « Les Tortues sont des créatures tout à fait étranges ; ces animaux sont si étroitement renfermés dans leur résistante demeure qu'ils ne laissent passer en dehors que la tête et les extrémités des pattes ; encore peuvent-ils retirer ces parties dans l'épaisse carapace qu'ils habitent et les cacher entièrement ; cette maison est tellement épaisse qu'une voiture chargée peut passer dessus sans la briser. Il y a trois sortes de Tortues ; les unes habitent la terre, d'autres les eaux douces, d'autres encore l'immensité des mers. »

Gessner, ainsi que tous les anciens naturalistes d'ailleurs, classait les Tortues parmi les animaux quadrupèdes ; pour lui les Tortues étaient caractérisées par une circulation sanguine et par la faculté qu'elles ont de pondre des œufs.

On place généralement les Tortues en tête de la classe des Reptiles ; ces animaux présentent, en effet, d'assez nombreuses analogies avec les Oiseaux, bien que de prime abord il n'y ait aucune ressemblance entre les êtres qui composent les deux classes ; il est assez difficile, cela est certain, de voir, lorsqu'on ne recourt pas à l'examen anatomique, les liens, bien que ceux-ci soient nombreux et très étroits, qui relient les gracieux et légers habitants de l'air aux êtres si pesants, si bornés, si disgracieux qui se traînent péniblement à la surface du sol ou nagent au sein des eaux.

Aucun groupe n'est aussi nettement délimité, aussi bien caractérisé par tout un ensem-

ble de particularités dans la forme et dans l'organisation que celui des Tortues, de telle sorte qu'il n'est personne qui ne les reconnaisse de suite. La présence autour du corps d'une enveloppe solide dans laquelle est enfermé l'animal a une importance aussi considérable comme signe distinctif des Chéloniens que les ailes et les plumes pour la classe des Oiseaux.

**Carapace et squelette.** — La cuirasse dermique rigide, qui sert à protéger les parties molles du corps lourd et si peu agile des Tortues, porte le nom de *carapace*. Celle-ci est formée de deux parties : une portion supérieure ou *dossier* (fig. 83), une portion inférieure ou *plastron* (fig. 86) ; la jonction entre ces deux parties est constituée par une masse cartilagineuse qui tantôt reste molle pendant toute la vie, tantôt s'ossifie ; il en résulte que le bouclier et le plastron forment par leur union une sorte de capsule, ouverte seulement à l'avant et à l'arrière pour donner passage à la tête, aux pattes et à la queue, et dans laquelle le corps est presque complètement renfermé (fig. 85). La longueur du cou et de la queue varie beaucoup suivant les types examinés ; il en est de même de la forme et de la longueur des membres, qui peuvent avoir la forme de moignons tronqués ou être disposés en puissantes nageoires.

La carapace est, presque toujours, recouverte de plaques écailleuses ou d'écussons : chez une Tortue de mer toutefois, le *Sphargis*, la carapace et le plastron sont recouverts d'une peau épaisse et coriace, et il n'y a pas de plaques cornées. Sur la face externe de la cara-

pace sont d'ordinaire appliquées des plaques produites par l'épaississement de l'épiderme, présentant parfois, comme chez les Tortues de mer, un développement considérable, constituant alors ce que l'on connaît sous le nom d'*écaille*.

Les plaques épidermiques qui ne correspondent nullement aux parties osseuses sous-jacentes sont disposées très régulièrement, de manière à former, sur la dossière (fig. 83, 84), une rangée médiane et deux rangées latérales; tandis qu'il n'y a que deux rangées sur le plastron. Ces plaques sont à peu près disposées de la même manière chez toutes les espèces; leur forme, leur grandeur, les rapports réciproques qu'elles affectent entre elles, varient beaucoup; aussi se sert-on avec grand avantage de ces particularités pour caractériser les espèces

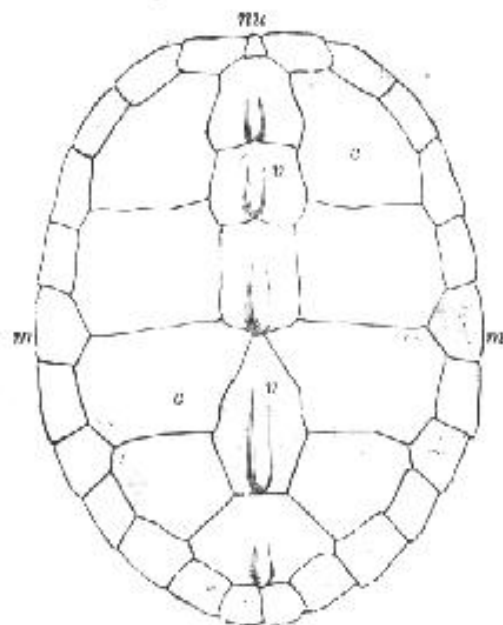


Fig. 83. — Dossière d'Emyde (\*).

dans certains genres; nous entrerons, dès lors, dans quelques détails sur la nomenclature de ces plaques.

Chez les espèces qui ont la carapace couverte d'écailles, et ce sont de beaucoup les plus nombreuses, on distingue une portion centrale ou un disque composé presque constamment de treize plaques; ce sont les plaques centrales; la partie qui borde la carapace dans tout son pourtour est régulièrement formée à droite et à gauche de vingt-trois ou vingt-cinq plaques dites marginales ou du limbe.

Le plus ordinairement il y a cinq plaques impaires symétriques et régulières, situées sur la partie moyenne et longitudinale de la dos-

(\*) *nu*, nuchale; *v,v*, vertébrales; *c,c*, costales; *m,m*, marginales; *sc*, supra-caudale.

sière; ces lames, qui sont dites *vertébrales* (fig. 83, *v*), varient beaucoup de forme et de grandeur; en avant et en arrière elles sont unies à celles du limbe ou de la circonférence, mais sur les parties latérales elles se joignent à

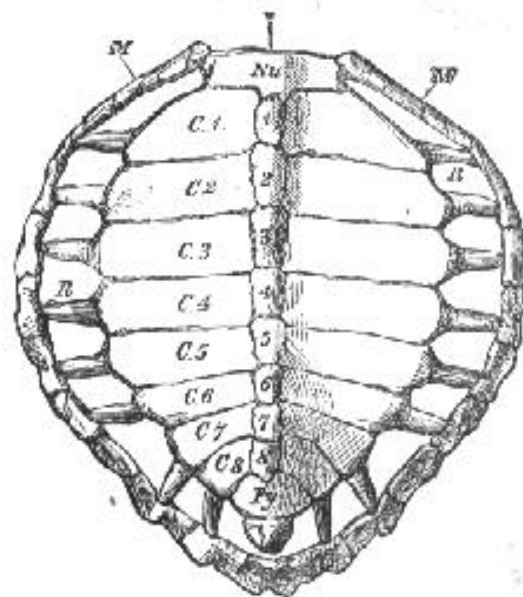


Fig. 84. — Dossière de *Chelone midas* (\*).

d'autres grandes plaques au nombre de quatre, très rarement de cinq; ces plaques sont dites *costales*, *c*.

Parmi les plaques qui garnissent le pourtour de la carapace *m* on distingue par des noms spéciaux une plaque antérieure, toujours impaire, qui est dite *nuchale*, *nu*, parce qu'elle corres-

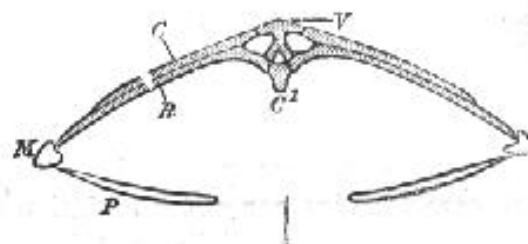


Fig. 85. — Section transversale de la carapace de *Chelone midas*, dans la région dorsale (\*\*).

pond à la base du cou, et une plaque postérieure ou *suscaudale*, *sc*, qui recouvre l'origine de la queue.

Lorsque le plastron s'unit largement à la carapace, il existe de chaque côté, dans l'échancrure laissée pour le passage du membre antérieur, une plaque *axillaire*, et en arrière,

(\*) *Nu*, nuchale, *M*, marginales; *R*, côtes; 1-8, plaques neurales; *C1*, *C8*, plaques costales; *Pg*, plaque pygale (d'après Huxley).

(\*\*) *C*, centrum; *V*, plaque neurale élargie; *C*, plaque; *R*, côte; *M*, plaque marginale; *P*, partie latérale du plastron (d'après Huxley).

au niveau de la patte postérieure, une plaque *inguinale*.

Le plastron est également recouvert par des plaques qui sont presque constamment au

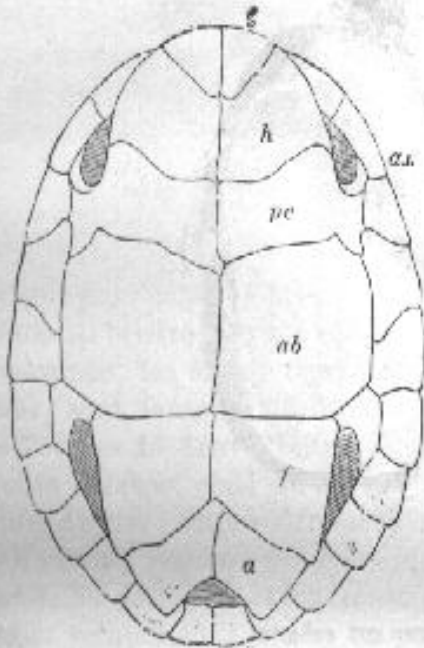


Fig. 86. — Plastron d'Emyde (?).

nombre de douze, rarement de onze ou de treize. La disposition de ces plaques est des plus variables et fournit de bons caractères spécifiques. On désigne sous le nom de plaques *gulaires* les écailles qui garnissent la partie moyen-né et antérieure du plastron.

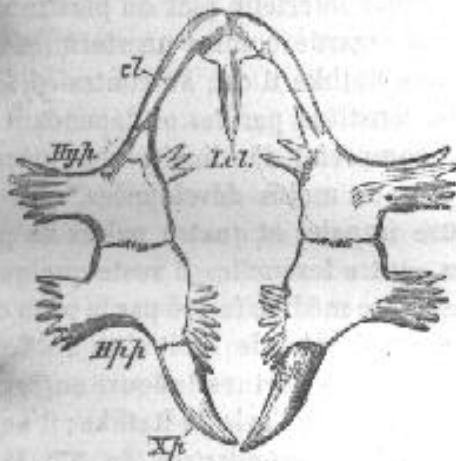


Fig. 87. — Plastron de *Chelone midas* (\*\*).

Les premiers anatomistes qui ont étudié les Tortues ont pensé que la carapace de ces animaux étant dure, solide, ayant tous les attri-

(?) *g*, gulaires; *h*, humérales; *pc*, pectorales; *ab*, abdominales; *f*, fémorales; *ax*, axillaires; *i*, inguinales; *a*, anales.

(\*\*) *Icl*, interclavicale; *cl*, clavicules; *Hyp*, hypoplastron; *Hpp*, hypoplastron; *Xi*, xiphiplastron (d'après Huxley).

buts de l'os, était exclusivement formée par des pièces du squelette, principalement par les côtes et les différentes parties de l'appareil sternal élargies et intimement soudées entre elles; les Tortues auraient eu, si l'on peut dire,

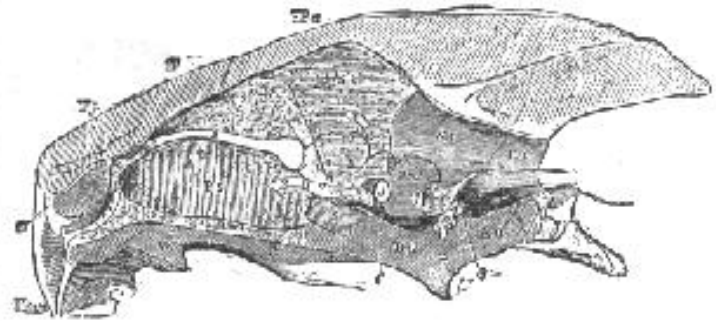


Fig. 88. — Section longitudinale du crâne d'une Tortue (?).

la plus grande partie de leur squelette à l'extérieur. Cette manière de voir est généralement vraie, mais il faut se hâter de faire remarquer qu'un certain nombre d'os accessoires, dépendant exclusivement de la peau,

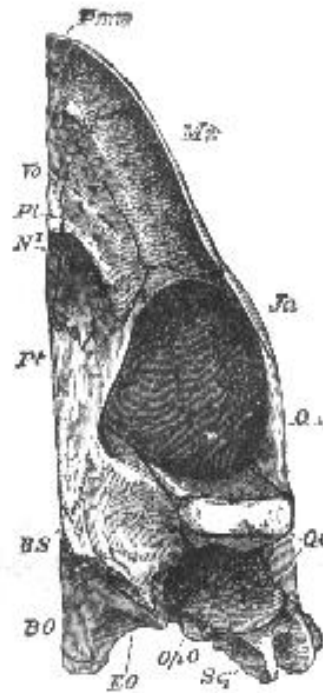


Fig. 89. — Crâne de Tortue, vu par la face inférieure (\*\*).

s'unissent plus ou moins intimement aux véritables os provenant du squelette intime pour constituer la boîte solide et résistante dans laquelle

(?) Le crâne est entier avec les tracés du cerveau *in situ*. *Pmx*, prémaxillaire; *N*, nasal; *Pf*, préfrontal; *Pa*, pariétal; *v*, maxillaire; *P*, palatin; *Bo*, tympanique; *Eo*, exoccipital; *So*, sphenoid; *Ps*, vomer (d'après Huxley).

(\*\*) *Pmx*, prémaxillaire; *Mr*, maxillaire; *Ja*, jugal; *Vo*, vomer; *Pl*, palatin; *Ni*, ouverture postérieure des fosses nasales; *Pt*, ptérygoïdien; *Se*, mastoïdien; *O.o*, occipital externe; *Bo*, occipital supérieur; *Qu*, cuisse; *Bs*, rocher (d'après Huxley).



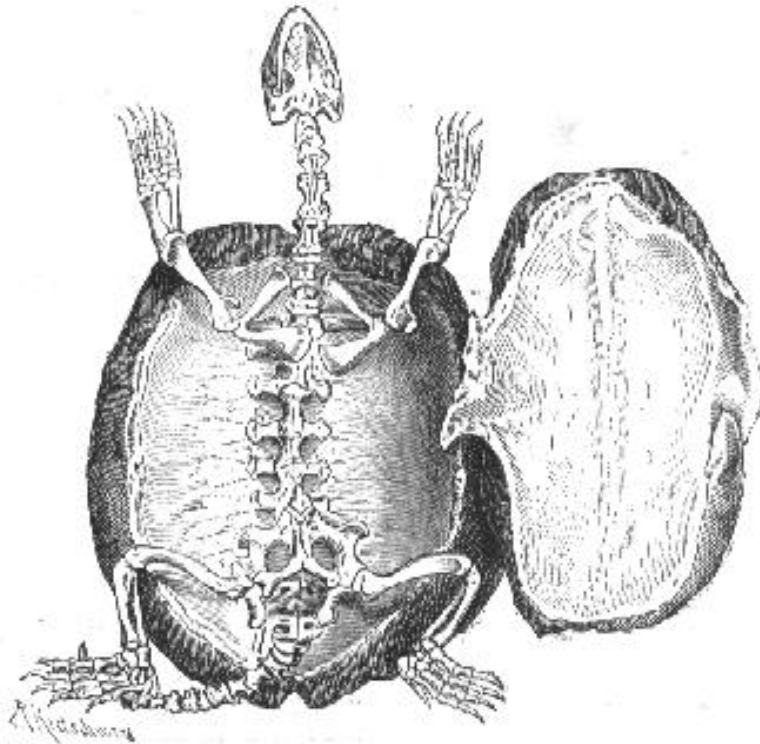


Fig. 90. — Squelette d'Emyde (le plastron est rabattu).

est enfermé le corps de la Tortue (fig. 90, 91).

Parmi ces os cutanés ou dermiques il est hors de doute qu'il faut comprendre la plaque nuchale, la plaque pygalé et les marginales; ce sont des os développés dans les téguments complètement indépendants des côtes, tandis que les plaques vertébrales et costales (nous parlons des plaques de la carapace osseuse et non de celles qui sont des écailles épidermiques), que ces plaques sont des expansions des cartilages, des épines supérieures des vertèbres et des côtes des vertèbres primitives, avant l'envahissement de ces parties par l'ossification. En un mot, les apophyses épineuses ou supérieures de sept vertèbres dorsales, de la deuxième à la huitième, constituent une série de plaques médianes; les côtes de huit de ces vertèbres, de la deuxième à la neuvième, sont transformées en larges plaques transversales unies par des sutures dentelées, qui présentent cette particularité d'envoyer aux apophyses épineuses de larges prolongements recouvrant les muscles du dos. « Les côtes, dit Carl Vogt, se prolongent généralement jusqu'au bord de la carapace; parfois cependant les lames ne sont développées qu'au voisinage de la colonne vertébrale: dans ce cas, les côtes se dessinent sur le squelette comme des rayons dirigés en dehors, tandis que chez l'animal vivant les espaces intermédiaires, laissés vides, sont com-

blés par d'épais écussons cutanés ou écailleux. Habituellement la carapace présente une bordure de plaques écailleuses spéciales dans laquelle les côtes s'engagent à leur terminaison, de sorte que, même dans le cas où les côtes se prolongent en forme de rayons, il existe un bord ininterrompu. »

Le bouclier inférieur plat ou plastron a été longtemps regardé comme un sternum modifié; d'après Rathke il est, au contraire, exclusivement constitué par des os dépendant de la peau; il comprend d'ordinaire sept pièces osseuses plus ou moins développées, une pièce antérieure impaire et quatre paires de pièces latérales, entre lesquelles il reste quelquefois un espace libre médian fermé par la peau ou du cartilage, ainsi qu'on le croit chez les Tortues de mer et chez les Tortues de fleuve ou Trionyx. Huxley n'est pas de l'avis de Rathke; il nomme la pièce médiane *entoplastron* (fig. 87), la première latérale *épiplastron*, la seconde *hypoplastron*, la troisième *hyperplastron*, la quatrième *xiphoplastron*, et pense que l'*entoplastron* et les deux *épiplastrons* peuvent être assimilés à la clavicule et à l'interclavicule des autres animaux vertébrés.

Chez les Tortues, tous les os de la tête (fig. 88 et 89), excepté l'arc hyoïdien et les mandibules, sont solidement unis les uns aux autres et complètement immobiles. Cette tête, qui est

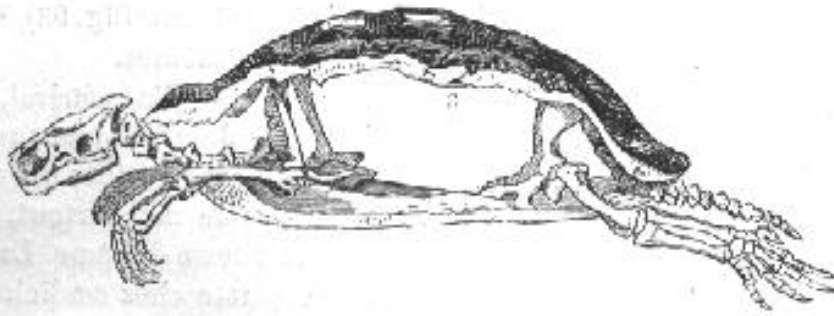


Fig. 91. — Squelette d'Emyde (la carapace est coupée longitudinalement).

remarquable par l'extrême brièveté de la face, se continue en arrière par une crête occipitale très développée; les fosses temporales, assez spacieuses, sont tantôt à découvert, comme chez les Tortues de fleuve, tantôt recouvertes d'une voûte osseuse, ainsi qu'on le voit chez les Tortues de mer; cette voûte est formée par les *postfrontaux*, *jugaux*, *quadrato-jugaux* et *squamosals*; les pariétaux et les frontaux antérieurs sont volumineux; toutes les parties de l'appareil maxillo-palatin sont, ainsi que l'os carré, soudées aux os du crâne; la voûte osseuse du palais est formée par le vomer impair soudé avec les palatins, derrière lesquels s'ouvrent les orifices des fosses nasales; les ptérygoïdiens sont très larges et lamelleux.

Tous les os de la mâchoire inférieure sont confondus en un os unique, très solide, les deux branches de la mandibule sont toutefois distinctes chez les Matamata; les dents font complètement défaut, mais le bord des deux mâchoires est formé de lames cornées, tranchantes, parfois dentelées, qui dans certains cas peuvent occasionner de cruelles blessures.

On peut distinguer trois parties dans la colonne vertébrale, deux qui sont mobiles, la partie cervicale et la portion caudale, et une partie entièrement soudée à la carapace, et dès lors complètement privée de mouvements.

Quelle que soit la longueur du cou, le nombre des vertèbres cervicales (fig. 92 et 93) est invariablement de huit, mais les longueurs et les dispositions que présentent les faces articulaires de ces vertèbres les unes par rapport aux autres varient beaucoup, ainsi que l'a bien montré le professeur Léon Vaillant; ainsi qu'il le fait justement remarquer, « ce fait peut s'expliquer théoriquement au point de vue biologique, si on réfléchit à la variété de conditions d'existence des Tortues et à leur conformation toute particulière. Nous trouvons dans ce groupe des animaux complètement terrestres comme les *Testudo*; d'autres

qu'on peut regarder comme essentiellement aquatiques; tels sont les *Chélonés* et en général les autres Tortues de mer, qui ne viennent sur le rivage exclusivement qu'au moment de la ponte; entre ces deux extrêmes, les *Terrapene*, les *Cistudes*, les *Trionyx*, etc., donnent, on peut dire, tous les intermédiaires. D'un autre côté, chez les Chéloniens, les membres, contournés pour sortir de la carapace au travers des ouvertures qui leur livrent passage, n'ont que des mouvements très peu variés, et leur rôle se trouve réduit à la progression, qu'il s'agisse de la natation ou de la marche. Le cou et la tête sont donc les seules parties qui, pouvant jouir d'une certaine mobilité,

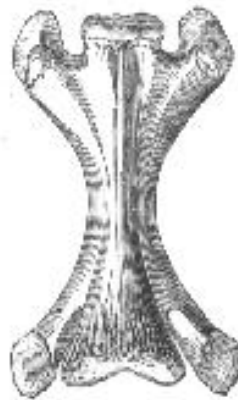


Fig. 92. — Vertèbre cervicale de *Trionyx* d'Égypte.



Fig. 93. — Vertèbre cervicale de Tortue éléphantine.

permettent à ces Reptiles de se mettre en rapport avec les objets qui les entourent par le toucher, et ce sens paraît devoir être fort obtus sur la plus grande partie du tégument, revêtu d'ordinaire d'écaillés sèches, dures, doublées d'une enveloppe osseuse. C'est encore le cou mobile qui permet à ces êtres de saisir leur nourriture; or, le régime étant tantôt végétal, tantôt animal, et consistant, dans ce dernier cas, soit en proies vivantes, soit plus rarement en proies mortes, on comprend que pour répondre à ces différentes nécessités la

nature ait dû modifier de façons multiples les parties osseuses, lesquelles formant la charpente de cette région en commandent les mouvements. »

Les vertèbres dorsales et lombaires, au nom-

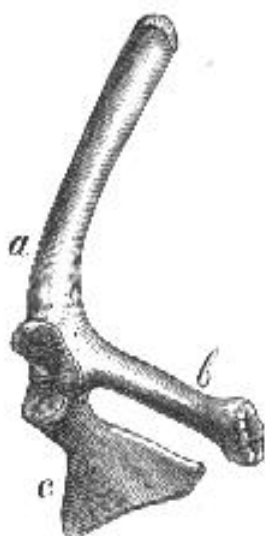


Fig. 94. — Épaule de *Tortua bordée* (\*).

bre de dix, sont suivies de deux vertèbres sacrées dont les prolongements latéraux sont libres; on voit ensuite des vertèbres très mobiles entrant dans la constitution de la queue.

Les os des membres présentent une forme toute particulière, par suite de la singulière position des os de l'épaule et du bassin en dedans du tronc.

L'épaule (fig. 94) est constituée par deux os; l'un d'eux, en forme de lame aplatie, se porte



Fig. 95. — Fémur de *Tortua bordée*.

en arrière; c'est le coracoïdien; l'autre os, qui se bifurque, est, en réalité, formé par la soudure de deux os dont l'un se dirige vers le bouclier osseux et doit être regardé comme l'omoplate, tandis que l'autre se fixe également au plastron et porte le nom d'acromion ou de pré-coracoïde. L'os du bras, ou humérus, et l'os de

la cuisse, ou fémur (fig. 95), sont fortement tordus sur eux-mêmes.

**Motilité.** — En général, les mouvements volontaires des Chéloniens sont lourds, lents et maladroits; les Tortues qui vivent dans l'eau, les Tortues de mer surtout, nagent cependant avec une vitesse extrême. La force musculaire qu'on constate chez ces animaux est vraiment surprenante. Une Tortue terrestre de taille modérée peut porter un enfant à cheval sur son dos; une Tortue de grande taille transportera facilement un homme, sans grands efforts apparents; une Tortue marine, qui se traîne cependant péniblement sur le rivage, défia les forces d'un homme qui voudrait la retenir; de petites Tortues marécageuses qui ont mordu à un bâton ou à une corde y restent suspendues des jours entiers, sans lâcher prise, alors même qu'on les soumet aux secousses les plus violentes.

**Système nerveux et organes des sens.** — Le crâne des Tortues, si petit qu'il soit, n'est cependant pas, à beaucoup près, rempli par le cerveau, de telle sorte que chez des animaux pesant jusqu'à 14 kilogrammes, le poids de cette partie des centres nerveux s'élève à peine à 4 grammes; chez les Tortues, en effet, les fonctions végétatives sont très développées, tandis que l'activité psychique, au contraire, est extrêmement limitée et tout à fait rudimentaire.

A cause du revêtement osseux dont elles sont revêtues, le sens général du toucher doit être fort obtus chez les Tortues; en plus, les parties libres du corps sont recouvertes d'une peau dure et coriace, le plus souvent garnie de plaques, de tubérosités, qui ne peuvent fournir que des sensations très limitées.

Les yeux sont situés dans des orbites fermées et possèdent deux paupières et une membrane clignotante; ces yeux rappellent, par certains points, ceux des Oiseaux; l'anneau qui entoure la cornée possède dans son intérieur de petites plaques osseuses; chez les Tortues de terre, le cristallin est lenticulaire; il est, au contraire, sphérique, chez les Tortues de mer, comme, d'ailleurs, chez tous les animaux qui ont une vie essentiellement aquatique.

L'oreille est constituée par un vestibule et des conduits semi-circulaires; la paroi qui sépare le vestibule du crâne reste en partie cartilagineuse; l'oreille externe faisant absolument défaut, la membrane du tympan est visible à l'extérieur; il existe une large trompe d'Eustache, ainsi qu'une fenêtre ovale et une fenêtre ronde (fig. 96).

(\*): a, omoplate; b, acromion; c, coracoïdien.



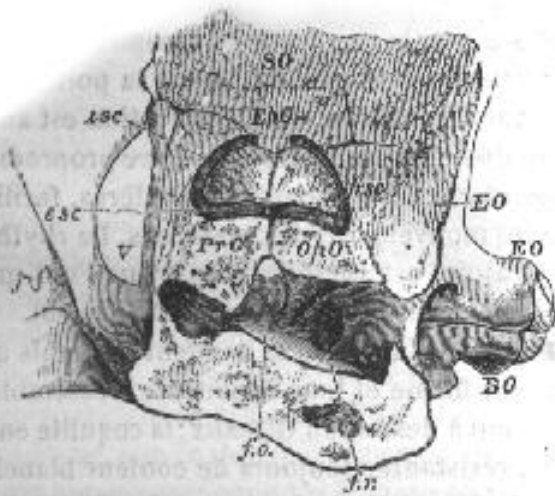


Fig. 96. — Vue externe d'une section de la région auditive du crâne chez une Tortue (*Chelonia mydas*) (\*).

Les orifices nasaux sont petits, et, chez quelques espèces, se prolongent en une sorte de trompe; la muqueuse forme plusieurs replis.

La langue est charnue, fixée sur le plancher de la bouche; chez les Tortues de terre et chez quelques Tortues de marais elle est recouverte de longues papilles.

**Appareil digestif.** — Il n'existe, chez les Tortues, ni voile du palais ni épiglotte. L'œsophage a plus ou moins de longueur suivant la longueur même du cou; chez les Tortues de mer la paroi interne de l'œsophage est hérissée de longues pointes cartilagineuses dont les pointes sont dirigées du côté de l'estomac (fig. 97); leurs parois, épaisses, se continuent par un intestin remarquable par sa longueur et, par suite, par le grand nombre de circonvolutions qu'il décrit. Le foie est généralement volumineux. Il existe une vessie urinaire très développée.

Les Chéloniens terrestres se nourrissent principalement de matières végétales, d'herbes, de feuilles, de fruits; néanmoins ils mangent aussi des Insectes, des Vers et d'autres animaux encore. Quelques Chéloniens marécageux et les Chéloniens marins mangent, au moins de temps à autre, des matières végétales, en particulier des feuilles de plantes marécageuses, des fruits flottants dans l'eau

(\* f., fenêtre ovale; fr, fenêtre ronde; asc, asc, psc, canaux semi-circulaires externe, antérieur et postérieur; BO, tympanique; EO, mastoïdien (d'après Huxley).

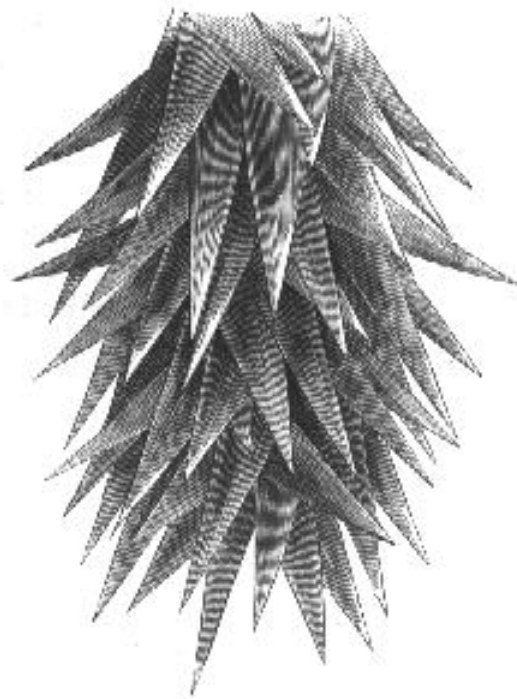


Fig. 97. — Œsophage de Tortue de mer.

ou bien des varechs; mais le plus grand nombre d'entre eux est composé de carnassiers qui poursuivent diverses espèces de Vertébrés, de Mollusques, d'Articulés, de Vers, et peut-être aussi de Rayonnés; certains d'entre eux sont des animaux de proie très habiles. Ils ne mangent, à proprement parler, que pendant les chaudes journées de l'été, ou bien pendant la saison des pluies qui représente le printemps dans les pays équatoriaux; ils se repaissent durant l'espace de quelques semaines, puis cessent peu à peu de se nourrir, et tombent dans l'engourdissement ou dans le sommeil hivernal soit à l'entrée de l'hiver, soit au début de la période de sécheresse. Nous ne savons pas encore si les choses se passent différemment pour les espèces qui vivent toute l'année dans les forêts humides.

**Circulation et respiration.** — Lorsque l'on étudie l'appareil central de la circulation chez les animaux Vertébrés, on peut reconnaître trois types distincts. L'un de ces types, qui appartient exclusivement à la classe des Poissons, est caractérisé par l'existence d'un cœur composé de deux cavités seulement, ne recevant que du sang veineux, et correspondant dès lors au cœur droit des Vertébrés supérieurs. Dans un second type, le cœur a deux cavités, deux oreillettes et un ventricule où, anatomiquement, peut se faire le mélange du sang artériel et du sang veineux; cette disposition appartient aux Batraciens et aux Reptiles



proprement dits. Un dernier type enfin est propre aux Mammifères et aux Oiseaux; il existe dans ce cas quatre cavités bien distinctes, deux oreillettes et deux ventricules, formant deux cœurs, l'un droit ou veineux, l'autre gauche ou artériel, dans lequel tout mélange entre le sang noir et le sang rouge est impossible. Il résulte de ces faits que les différences qui caractérisent ces trois types peuvent s'exprimer de la manière suivante : 1<sup>o</sup> *Vertébrés à circulation simple*, Poissons; 2<sup>o</sup> *Vertébrés à circulation double et incomplète*, Batraciens et Reptiles; 3<sup>o</sup> *Vertébrés à circulation double et complète*, Oiseaux et Mammifères.

Bien que les Tortues soient des Reptiles relativement élevés en organisation, leur cœur est cependant bien reptilien, c'est à-dire ne se compose que de trois cavités; du ventricule unique partent les artères pulmonaires qui charrient le sang veineux aux poumons; après avoir respiré, le sang est versé dans l'oreillette gauche par les veines pulmonaires, tombe dans le ventricule et est projeté dans toutes les parties du corps par deux vaisseaux se dirigeant l'un à droite, l'autre à gauche; ces deux vaisseaux qui, après un certain trajet, se réunissent en un tronc commun, sont les aortes.

De la disposition que nous venons de brièvement indiquer, il semblerait résulter un mélange intime du sang noir et du sang rouge, ces deux sangs étant versés dans une cavité unique par les deux oreillettes. Il n'en est rien cependant. Il existe dans ce ventricule unique des brides fibreuses et musculaires, indépendamment d'une cloison qui s'élève de la paroi antérieure du cœur; de plus la laxité des différents vaisseaux qui partent du cœur n'est pas la même; du jeu des brides et de la cloison ventriculaire, de l'inégale pression qui s'exerce dans les vaisseaux, il résulte que le mélange des deux sangs n'a lieu que dans une faible proportion; c'est presque exclusivement du sang noir qui est charrié aux poumons; c'est presque exclusivement du sang rouge que reçoivent les aortes pour le porter dans toute les parties du corps.

Les Chéloniens étant renfermés dans une carapace solide et les côtes étant chez eux complètement immobiles, on a admis pendant longtemps que la respiration se faisait chez ces animaux, comme chez les Grenouilles, au moyen de la déglutition de l'air. Il n'en est rien cependant; il existe une membrane sur

laquelle viennent se jeter des fibres musculaires rayonnantes qui s'attachent à la carapace, et un autre muscle situé en arrière entre la carapace, le bouclier sternal et le membre postérieur, qui sont des muscles à l'aide desquels a lieu la respiration; l'inspiration se fait par une dilatation véritable de la poitrine, et non par déglutition. Cette inspiration est aussi, au moins chez les Tortues de terre proprement dites et chez les Tortues cryptodères, facilitée par les mouvements des membres. Le rythme respiratoire est singulier, ainsi que l'ont montré les expériences de Paul Bert (fig. 98).

**Ponte.** — Les Tortues pondent des œufs qui, par leur forme et leur apparence, ressemblent tout à fait à des œufs d'Oiseaux; la coquille en est dure, résistante, toujours de couleur blanche; elle n'est jamais membraneuse, flexible, comme on le voit chez les Lézards, et chez les Serpents. La forme et le nombre de ces œufs varient suivant les groupes.

Chez les Tortues de terre proprement dites les œufs sont généralement sphériques, tandis qu'ils sont toujours plus allongés chez les Tortues de marais ou Tortues paludines de Duméril et Bibron; les œufs de Tortues de fleuve, gymnopodes et cryptopodes, ont une forme sphérique et la coque en est plus fragile que celles des autres Tortues; chez les Tortues de mer les œufs sont également sphériques, comme des balles, et ont parfois jusqu'à trois pouces de diamètre. Les œufs des Tortues diffèrent de ceux des Oiseaux en ce que le blanc ou albumen ne se coagule pas; cet albumen a fréquemment une teinte légèrement verdâtre; il est parfois inodore, parfois, au contraire, imprégné d'une odeur qui rappelle celle du musc, ainsi qu'on le remarque pour plusieurs Tortues de mer. L'éclosion des œufs est laissée au hasard, l'animal ne s'occupant pas de ses petits; la ponte a parfois lieu en quelques endroits spécialement choisis par les femelles, ainsi que nous le dirons lorsque nous aurons à nous occuper des Tortues de terre.

**Vitalité.** — Les tortues sont, de tous les Reptiles proprement dits, peut-être ceux chez lesquels la division du travail physiologique et la localisation des diverses fonctions est portée au moindre degré. Certains Chéloniens peuvent rester un laps de temps réellement considérable sans respirer; après les mutilations les plus effroyables, ils peuvent se mouvoir pendant des mois encore et exécuter ainsi certaines manœuvres semblables à celles des

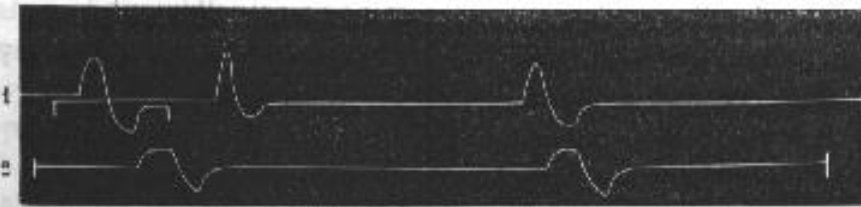


Fig. 98. — Graphique de la respiration d'une Tortue (\*).

individus indemnes. Des Tortues décapitées se meuvent pendant plusieurs semaines : lorsqu'on les touche, par exemple, elles retirent leurs pattes sous leur carapace ; une Tortue à laquelle Rédi avait enlevé le cerveau se traîna encore pendant six mois ; dans le Jardin des Plantes à Paris, une Tortue marécageuse vécut plusieurs années sans prendre aucune nourriture.

Kersten relate des faits qui confirment ce que nous avons dit précédemment : « Nous nous sommes donné beaucoup de peine, dit-il, pour trouver une manière quelconque de tuer les Tortues que nous voulions placer dans nos collections, en les torturant le moins possible et en évitant autant que faire se pouvait d'endommager la peau et la carapace ; mais leur vitalité déjoua tous nos efforts. Il ne nous resta finalement qu'à scier circulairement, sur les côtés, la carapace résistante dans laquelle se réfugiait l'animal en vie, puis à déterminer la mort en lésant seulement alors les parties nobles. J'entrepris plus tard des expériences nombreuses dans le but de rechercher le procédé le plus propice pour tuer ces Chéloniens. Je plaçai l'animal, la tête en bas, dans un seau rempli d'eau, je serrai le cou dans un lacet aussi solidement que possible : mais même après avoir été privé d'air pendant des jours, l'animal vécut encore aussi sain que précédemment ; j'enfonçai une forte aiguille entre la tête et la première vertèbre cervicale et je la remuai de côté et d'autre afin de séparer l'encéphale de la moelle : vains efforts, la Tortue demeura vivante. J'essayai de l'empoisonner : à l'aide d'un tube de verre effilé, j'insufflai de l'alcool dans la bouche et dans les cavités buccales et nasales, je répétai cette manœuvre avec une solution empoisonnée de cyanure de potassium, j'insufflai même cette redoutable liqueur dans les cavités oculaires et dans des points limités où la peau avait été dénudée : à ma grande stupéfaction la Tortue resta en vie. La décollation, elle-même, n'atteint pas le but

proposé ; car, pendant des jours encore, la tête décapitée mord aux alentours, et les membres s'agitent avec le tronc pendant un temps assez long. Le seul moyen qui paraît efficace pour tuer une Tortue sans l'ouvrir consiste à la plonger dans un mélange réfrigérant ; car ces animaux, qui d'ailleurs ont la vie si dure, sont absolument vulnérables au froid. »

**Intelligence.** — Il est évident que des animaux chez lesquels l'encéphale est si peu développé ne peuvent occuper un rang bien élevé au point de vue des fonctions psychiques ; néanmoins, les Tortues témoignent à cet égard d'une capacité supérieure à celle qu'on serait tenté de leur attribuer *a priori* si l'on voulait juger de leurs facultés intellectuelles d'après le volume exigu de leur cerveau. Leur intellect est plus développé, leur excitabilité psychique plus grande qu'il ne semblerait tout d'abord. Certaines Tortues de terre reconnaissent les personnes qui les soignent et arrivent lorsqu'elles sont appelées.

**Captivité.** — Depuis les temps les plus reculés, on garde des Tortues en captivité. Il faut, du reste, pour les élever, plus de soins et de précautions qu'on ne le suppose ordinairement. Malgré leur étonnante vitalité, les Tortues sont sujettes à maintes maladies qui dépendent principalement des soins insuffisants donnés pendant la captivité. Fischer, auquel on doit de nombreuses observations au sujet des Tortues maintenues en captivité, écrit ceci : « On fait beaucoup de tort à ces pauvres créatures en s'imaginant que leur surprenante vitalité répond à une santé très solide. Non, les Chéloniens sont très sensibles à des influences extérieures qui sembleraient insignifiantes. Ils ne pâtissent que lentement. Et c'est là ce qui conduit à croire qu'ils peuvent tout supporter. »

**Ennemis.** — Lacépède qui, à la fin du siècle dernier, a publié des travaux sur les Reptiles, considère la carapace des Tortues, non seulement comme une demeure, mais encore comme une retraite défensive, une

(\*) 1, animal avec les pattes étendues au maximum ; 2, animal libre (d'après P. Bert).



forteresse, dans laquelle l'animal peut se mettre à l'abri de ses nombreux ennemis. « La plupart des Tortues, écrit ce naturaliste, retirent quand elles veulent leur tête, leurs pattes et leur queue, sous l'enveloppe dure et osseuse qui les revêt par dessus et par dessous, et dont les ouvertures sont assez étroites, pour que les serres des oiseaux voraces, ou les dents des quadrupèdes carnassiers n'y pénétrant que difficilement. Demeurant immobiles dans cette position de défense, elles peuvent quelquefois recevoir sans crainte, comme sans danger, les attaques des animaux qui cherchent à en faire leur proie. Ce ne sont plus des êtres sensibles qui opposent la force à la force, qui souffrent toujours par la résistance et qui sont plus ou moins blessés par leur victoire même; mais, ne présentant que leur épaisse enveloppe, c'est en quelque sorte contre une couverture insensible que sont dirigées les armes de leurs ennemis; les coups qui les menacent ne touchent, pour ainsi dire, que sur la pierre, et elles sont alors aussi à l'abri sous leur bouclier naturel qu'elles pourraient l'être dans le creux profond et inaccessible d'une roche dure. »

Ce sont là des descriptions élégantes et ingénieuses, mais qui sont loin de la vérité. Déjà Rechstein, qui a traduit en allemand les œuvres de Lacépède, fit observer que les Tortues terrestres trouvent dans le Jaguar, comme les Tortues marines dans le Requin, un ennemi qui peut devenir pour eux bien plus dangereux encore que l'homme; nous savons d'ailleurs que non seulement le Jaguar, mais encore le Tigre, détruisent même de grands Chéloniens, et que les Adjags, sorte de chiens sauvages des îles de la Sonde, massacrent les Tortues marines; les carnassiers de la race féline retournent les Chéloniens pour les manger à leur guise et en tirer les parties charnues à l'aide de leurs griffes; des Porcs engloutissent des Chéloniens, malgré leur carapace, alors qu'ils sont jeunes; les Chats ont été pour beaucoup dans la destruction des Tortues que l'on rencontrait autrefois en abondance dans certaines îles; nous savons aussi que de grands Oiseaux de proie, comme le Vautour harbu, saisissent les petites espèces et les emportent très haut dans les airs pour les laisser choir sur les rocs à plusieurs reprises jusqu'à ce que la carapace se brise; outre ce puissant oiseau de proie, des Buses et des Faucons, des Corbeaux et des Hérons, dévorent au moins les jeunes Tortues. On ne

sait pas actuellement à quels ennemis encore les animaux revêtus de carapace peuvent être exposés; mais, sans aucun doute, leur nombre est plus grand que ne l'indiquent les données précédentes.

**Tortues fossiles.** — Dès la fin de l'époque jurassique, c'est-à-dire pendant les temps secondaires, les Tortues sont représentées par tous les groupes, à l'exception des Tortues de terre proprement dites. D'après Rüttimeyer nous trouvons à cette lointaine époque des Emydées cryptodères, telles que les *Thalassemys*, les *Tropidemyx*, les *Platycheilus* et des Pleurodères parmi lesquelles nous citerons les genres *Plesiocheilus* et *Craspedocheilus*; les *Hydropelta* rappellent les Chélydres, animaux de l'Amérique équinoxiale, qui, par leur carapace incomplète, méritent de former un groupe distinct parmi les Tortues. On trouve également des Tortues de marais et des Tortues de mer, *Eurysternum*.

A l'époque du Weald, c'est-à-dire pendant que se formaient les couches d'eau douce qui forment passage entre les terrains jurassiques et les terrains crétacés, vivaient des espèces qui rappellent les Emydes et les Trionyx de l'époque actuelle. Les *Pleurosternon* qui vivent à cette époque sont caractérisés par un bouclier déprimé, et par un sternum sans ouverture, composé de onze et non de neuf os, comme chez les espèces actuelles.

Pendant l'époque de la craie proprement dite nous retrouvons le type Chélydre avec le genre *Palæocheilus* des terrains crétacés inférieurs du cap de la Hève; ce genre se caractérise essentiellement par la présence de huit côtes; le genre *Pleuropholis*, de la craie de Gosau, appartient au même type. On trouve également de vraies Chélonies, des Emydes, des Trionychidées. Les *Adonis* de la craie des États-Unis représentent les Emydes; la Chélonie d'Hoffmann caractérise la craie supérieure de Maestricht.

C'est à l'époque tertiaire inférieure ou éocène que semblent apparaître pour la première fois les vraies Tortues de terre; le genre *Testudo* proprement dit a été trouvé par Cope dans les terrains tertiaires de l'Amérique du Nord; les vraies Chélonies sont de l'argile de Londres et du terrain bruxellien, c'est-à-dire de la base des terrains tertiaires; nous connaissons de l'époque tertiaire tous les types qui vivent actuellement.

Dans les contreforts inférieurs de l'Himalaya on trouve, dans des couches appartenant in-

contestablement aux terrains tertiaires, et mélangés à des mammifères d'espèces perdues, des débris de Tortues terrestres vraiment gigantesques; ces Tortues dont la carapace atteignait jusqu'à 4 mètres de long et 3 mètres de haut sont désignées sous le nom de *Colossochelys Atlas*; on a découvert en Amérique des sortes d'animaux qui indiquent des espèces de taille tout aussi gigantesque. On trouve enfin, à l'état subfossile, des Tortues bien plus grandes que celles qui existent aujourd'hui; ces Tortues ayant vécu à l'époque historique et n'étant détruites qu'à une époque relativement récente, nous en parlerons en faisant l'histoire particulière du genre et des espèces qui composent le groupe des Chéloniens. C'est à ce dernier groupe qu'il faut également rapporter le genre *Notochelys* trouvé dans les terrains tertiaires d'Australie.

**Distribution géographique.** — Strauch fournit des renseignements précis sur les espèces de Tortues actuellement vivantes. En 1863, ce naturaliste estimait à 194 le nombre des espèces de Chéloniens connues et suffisamment établies dans la science; il répartit ces animaux entre 7 domaines différents et bien délimités. Six espèces vivent dans la première région qu'il appelle méditerranéenne et qui embrasse l'Europe méridionale, une partie de l'Asie occidentale et tout le bord septentrional de l'Asie; trente-deux dans la seconde région, l'Africaine, qui comprend, à l'exception de la zone septentrionale, tout le continent de l'Afrique et les îles avoisinantes; cinquante-quatre dans la troisième, l'asiatique, à laquelle se rattachent aussi les îles correspondantes; huit dans la quatrième, celle de l'Australie; trente-deux dans la cinquième, celle de l'Amérique septentrionale, qui comprend aussi l'Inde occidentale et les îles de Galapagos; quarante-quatre dans la sixième, celle de l'Amérique septentrionale et centrale; enfin cinq dans la septième, celle de la mer. Entre les deux tropiques se trouvent soixante-six espèces; dans la région traversée par le tropique du Cancer, trente-cinq; dans celle que coupe le tropique du Capricorne, vingt-six; au nord du tropique du Cancer, quarante-deux; au sud du tropique du Capricorne, sept; dans l'hémisphère orientale habitent quatre-vingt-dix-huit espèces; dans l'hémisphère occidental soixante-dix-huit. Il y a treize espèces dont on ne connaît point la patrie. Deux espèces de Tortues marines ont été capturées dans toutes les mers, à l'except-

tion de la mer Noire; les autres espèces de cette famille ont un domaine relativement limité.

**Habitat.** — Des données précédentes il résulte que les Chéloniens se trouvent soumis aux lois générales de la répartition des Reptiles. Dans les contrées chaudes et abondamment pourvues d'eau ils présentent la plus grande variété; pas une espèce ne pénètre jusqu'au cercle polaire. Ces animaux peuvent bien supporter la chaleur torride et la sécheresse, mais non le froid. Ils ont pour résidence les cours d'eau, les fondrières, les marécages, les forêts ombreuses et humides et même les steppes et les déserts, enfin la mer.

**Légendes.** — Les écrits anciens nous permettent non seulement de jeter un coup d'œil sur les connaissances qu'on possédait alors au sujet des Chéloniens, mais encore de fixer notre attention sur quelques détails historiques. Comme on peut s'en convaincre aisément, les animaux en question étaient bien connus des anciens: néanmoins leurs récits renferment des données que nous traitons aujourd'hui de fables: reste à savoir si c'est toujours à tort ou à raison. Cicéron se moque du poète Pacuvius parce qu'il remplace l'expression de tortue, qui est connue de tout le monde et qui ne prête à aucune équivoque, par la périphrase suivante: « Un être muni de quatre pattes, peu élevé, vivant sur terre, à marche lente, à tête courte, à cou de serpent, possédant des yeux mutins, dépourvu d'intestins et d'intelligence, et dont la voix offre un caractère d'animalité. » Aristote, qui décrit la ponte, rapporte que la mère couve les œufs qu'elle a pondus, retourne au nid au bout de trente jours exactement, déterre ses œufs, ouvre leur coque et conduit les petits à l'eau; il prétend aussi que les Tortues, après avoir mangé de la vipère, font immédiatement usage de l'origan pour se préserver de l'influence néfaste de leur précédent repas. Certains auteurs affirment que les yeux des Tortues rayonnent au loin, et que leurs cristallins clairs, blancs et brillants, servent, après avoir été enchâssés dans l'or, à fabriquer des colliers très appréciés.

Julius Capitolinus nous apprend qu'à Rome les princes de la famille impériale se sont baignés dans des carapaces de Tortues. « La mer des Indes, dit Pline, produit des Tortues d'une telle grandeur que l'écaille d'une seule suffit pour former le toit de cabanes habitables; la



navigation des îles de la mer Rouge se fait particulièrement avec ces écailles, qui servent de barques. »

Diodore de Sicile, en parlant des peuples Chélonophages ou mangeurs de Tortues, qui habitent de petites îles de la Méditerranée, non loin du territoire africain, écrit que :

« Ces peuples se servent des écailles, qui ont à peu près la forme d'une barque, soit pour se transporter sur le continent où ils vont chercher de l'eau douce, soit pour se faire une sorte de hutte, et les plaçant dans une position inclinée sur les lieux élevés, et le côté plat tourné en dehors. Ainsi, la nature, par un seul bienfait, semble leur avoir donné les moyens de satisfaire à une foule de besoins, puisqu'ils trouvent à la fois dans un même objet un aliment, une maison, un vase et un navire (1). »

Auguste Duméril (2) cite les vers suivants tirés du curieux ouvrage sur la *Septmanie ou Création du monde*, publié en 1382, par Guillaume de Salluste, seigneur du Barlas.

A peine le marchand de Lisbonne ou de Tyr  
Peut une seule nef de maint arbre bastir.  
Mais l'Arabe pêcheur bastit tout un navire  
D'une seule tortue, et, mesnager, retire  
D'elle tant de profits, que son couvercle fort  
Luy sert de nef sur l'eau et d'hostel sur le port

On sait que la lyre, qui est regardée comme le plus ancien instrument à cordes, fut inventée, d'après Pausanias, par Mercure qui, ayant trouvé une Tortue sur le mont Chelydora, fit une lyre de la carapace. Pausanias raconte, en outre, que sur les hauteurs du Parthénon, il y a des Tortues dont la carapace permet de produire des sons très agréables, mais qu'on ne peut emporter ces animaux qui sont consacrés au dieu Pan. Le récit de Pausanias a généralement été regardé comme véridique par tous les poètes de l'antiquité qui ont fait souvent, par une licence poétique, Tortue synonyme de lyre; Homère, Horace, Virgile, Properce attribuent tous l'invention de la lyre à Mercure :

Mercuri...  
Te canam, magni Jovis et Deorum  
Nuntium, curvæque lyrae parentem (3),

s'écrie Horace.

(1) Diodore de Sicile, traduction Miot de Melito.

(2) Duméril, *les Reptiles utiles* (Revue nationale, 1860).

(3) « Je te chante, Mercure, messager des Dieux et du grand Jupiter, inventeur de la lyre recourbée. »

« Suivant Lucien, cependant, ce n'est pas à Mercure que l'invention de la lyre doit être attribuée, mais à Apollon, qui, ayant trouvé une Tortue morte, ajouta à la carapace, dit l'historien grec, des bras qu'il réunit par une traverse; elle lui servit pour fixer à l'extrémité supérieure des cordes, qu'il attachait par l'autre bout à la carapace, et il obtint ainsi une puissante harmonie (4). »

**Classification.** — Dans leur important ouvrage sur les Reptiles, véritable monument élevé à l'Erpétologie, C. Duméril et Bibron divisent les Tortues en quatre familles.

Chez les espèces exclusivement terrestres, la carapace est toujours bombée; les doigts sont réunis, empâtés en une sorte de moignon qui ne peut servir que pour la marche. Certaines Tortues, quoique pouvant vivre à la fois sur la terre et dans l'eau, recherchent cependant de préférence les endroits bas et humides, les marécages; elles sont faites pour nager et pour plonger avec facilité; leur carapace est, en effet, généralement moins bombée que chez les Tortues de terre; les doigts sont distincts, mobiles, garnis d'ongles et réunis entre eux par une membrane plus ou moins lâche. D'autres espèces encore, qui habitent exclusivement les grands fleuves des pays chauds, sont conformées pour une natation rapide, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'elles se traînent sur le rivage; leurs pattes sont fort aplaties; le corps, très déprimé, n'est plus revêtu par une carapace osseuse et solide, mais bien par une peau lisse, molle, coriace; le sternum est joint à la carapace par un cartilage. Des Tortues enfin habitent la haute mer et ne viennent sur la rive qu'à des époques déterminées et pour effectuer leur ponte; comme chez les Tortues de terre, les doigts sont presque immobiles; les membres sont aplatis, déprimés, étalés comme des rames; la disposition des pattes et la forme déprimée du corps, toujours rétréci à l'arrière, sont admirablement disposés pour une natation des plus rapides.

Partant de ces données, C. Duméril et Bibron admettent quatre familles dans les Tortues: les Tortues de terre ou Chersites; les Tortues de marais, Tortues paludines ou Elodites; les tortues de fleuves ou Potamites; les Tortues de mer ou Thalassites. Suivant que la tête peut rentrer directement sous la carapace,

(4) A. Duméril, *Les Reptiles utiles* (Revue nationale, 1860).

ou qu'elle est rejetée de côté, les Elodites sont partagées en Cryptodères et en Pleurodères ; ces dernières sont plus exclusivement aquatiques que les premières dont certaines espèces rappellent, par leur forme, les Tortues terrestres.

Cette transition entre les Tortues de terre et les Tortues de marais qui composent la section des Cryptodères est à ce point insensible, par les *Manouria* principalement, que la plupart des naturalistes modernes réunissent ces deux groupes sous le nom commun de *Chersemydina* ; ils admettent comme une tribu bien distincte les Elodites pleurodères de C. Duméril

et Bibron, tribu à laquelle ils donnent le nom de *Chelydina* ; les deux tribus sont réunies sous le nom commun de *Testudinida*. La famille des Tortues de fleuve est conservée et prend le nom de *Trionychida*. Quant à la famille des Tortues de mer, on admet généralement une tribu distincte, celle des *Sphargidina*, pour une singulière espèce connue sous le nom de Luth ou de Tortue à cuir ; avec la tribu des *Cheloniina*, cette tribu constitue la famille des *Cheloniida*.

C'est de l'histoire générale et particulière de ces trois familles qu'il va être question dans les pages qui suivront.

## LES TESTUDINIDÉES — TESTUDINIDÆ

**Caractères.** — Les Testudinidées se caractérisent par le corps plus ou moins bombé, la carapace et le plastron étant toujours revêtus de plaques écailleuses. Les pattes, destinées à la marche ou à la natation sont armées d'ongles de forme variée ; les pattes antérieures ont généralement cinq ongles, jamais moins de quatre ; les pattes postérieures ont presque toujours quatre ongles, rarement cinq et tout à fait exceptionnellement trois.

### LES TORTUES TERRESTRES — CHERSEMYDINA

#### *Landschildkröten.*

**Caractères.** — Chez les *Chersemydina*, c'est-à-dire chez les Tortues terrestres proprement dites, les pattes, en forme de moignon, sont faites exclusivement pour la progression à terre ; les membres sont courts, à doigts peu distincts, réunis par une masse tronquée, comme calleuse au pourtour. Le bassin est libre, n'étant pas soudé au plastron. La carapace est généralement bombée.

**Distribution géographique.** — À l'exception de la Nouvelle-Hollande, tous les pays chauds possèdent des Tortues terrestres, mais ces animaux sont particulièrement abondants dans les parties tropicales et sub-tropicales de l'Afrique ; on ne trouve en Europe que trois espèces appartenant au groupe que nous étudions.

**Mœurs.** — Parmi les Tortues, les Tortues de terre peuvent, à juste titre, passer pour les

plus lentes ; tous leurs mouvements sont gauches, lourds, maladroits ; leur lenteur est proverbiale. Leurs moyens de défense sont pour ainsi dire nuls ; ils ne peuvent fuir devant leur ennemi et se contentent de rentrer leurs pattes sous la carapace en faisant entendre à ce moment une sorte de soupir rouflant. Les Tortues de terre sont essentiellement herbivores ou frugivores, bien que dans certaines circonstances elles ne dédaignent pas des aliments de nature animale, tels que des mollusques, des vers, des limaces ; elles boivent peu et peuvent du reste rester fort longtemps sans absorber de liquide, aussi trouve-t-on des Tortues dans les endroits les plus désolés et les plus arides de l'Asie centrale. Comme toutes les autres Tortues, elles pondent des œufs, de forme généralement arrondie.

**Usages.** — C'est à peine si les Tortues de terre sont de quelque utilité pour l'homme, car ce n'est qu'exceptionnellement qu'on mange leur chair. On s'en empare plutôt pour les conserver en captivité dans des jardins ou dans les appartements, car elles peuvent supporter la captivité pendant de longues années et arriver à une sorte d'état de domesticité.

### LES TORTUES — TESTUDO

**Caractères.** — Chez les espèces qui composent le genre Tortue proprement dit, la carapace, généralement très bombée, est formée d'une seule pièce ; le sternum n'est pas mobile dans sa partie antérieure. Les pattes ont cinq

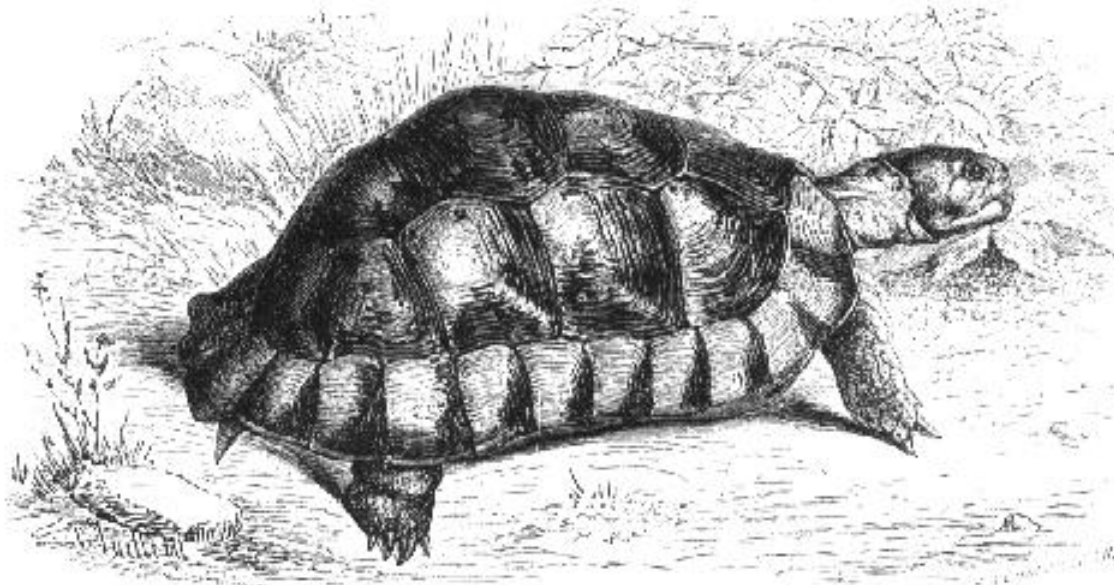


Fig. 99. — Tortue bordée.

doigts, les pattes postérieures n'étant armées que de quatre ongles.

On divise le genre Tortue en deux groupes : certaines espèces ont le sternum mobile en arrière ; chez d'autres, ce sont les plus nombreuses, le sternum est immobile dans sa partie postérieure et garni de douze plaques.

#### LA TORTUE BORDÉE. — *TESTUDO CAMPANULATA*.

**Caractères.** — La Bordée (fig. 99) appartient au groupe qui comprend les espèces à sternum légèrement mobile en arrière. Ce qui distingue la Bordée de ses congénères, c'est la largeur proportionnellement plus grande de la portion postérieure du pourtour de la carapace, de telle sorte que ce bord est, chez l'adulte, très dilaté, presque horizontal. La carapace est bombée, de forme ovale-oblongue ; il n'existe qu'une seule plaque nuchale, la sus-caudale est simple. Les mâchoires sont fortes, tranchantes, légèrement dentelées sur les côtés.

La tête, le dessus du cou et de la queue sont d'un noir foncé ; une bande de même couleur règne sur la face interne des bras ; le haut des cuisses, la peau du cou offrent une couleur orangé pâle, nuancée irrégulièrement de noir brun. La couleur noire est celle qui domine sur la carapace ; chacune des aréoles des plaques du disque est d'une belle couleur jaune tantôt pâle, tantôt brillante ; le plastron est jaune sale, les plaques étant ornées d'une large tache noire ayant, le plus souvent, la forme d'un triangle.

La Tortue bordée est la plus grande des

espèces qui vivent en Europe ; elle peut atteindre près de 50 centimètres.

Chez les très jeunes individus, le limbe ne présente pas en arrière plus de largeur qu'en avant ; c'est à mesure que l'animal grandit que s'accroît l'élargissement de la partie postérieure de la carapace.

**Distribution géographique.** — La Bordée est cantonnée en Grèce, en Égypte et sur les côtes de Barbarie, où elle est, du reste, beaucoup moins commune que la Mauresque.

#### LA TORTUE MAURITANIQUE. — *TESTUDO PUSILLA*.

**Caractères.** — Cette espèce, type du genre *Testudo*, a la carapace de forme ovulaire, allongée ; chez les mâles le plastron est excavé, tandis qu'il est plan chez les femelles, de même que chez les autres Tortues terrestres ; les plaques marginales sont très inclinées ; il existe une plaque nuchale ; la plaque sus-caudale est simple ; le sternum est mobile en arrière ; la queue est courte, non onguiculée ; l'on voit un gros tubercule conique à chaque cuisse. Les étuis cornés qui revêtent les mâchoires ne sont pas dentelés, mais simplement tranchants, les extrémités n'étant pas en pointe. Chez cette espèce, le contour de la carapace des jeunes individus est presque circulaire et la plaque nuchale est plus large que chez les adultes. Le fond de la couleur est olivâtre ; tantôt les plaques du disque ont une teinte noirâtre, tantôt elles ont la même couleur que le reste de la carapace ; chacune des plaques du plastron



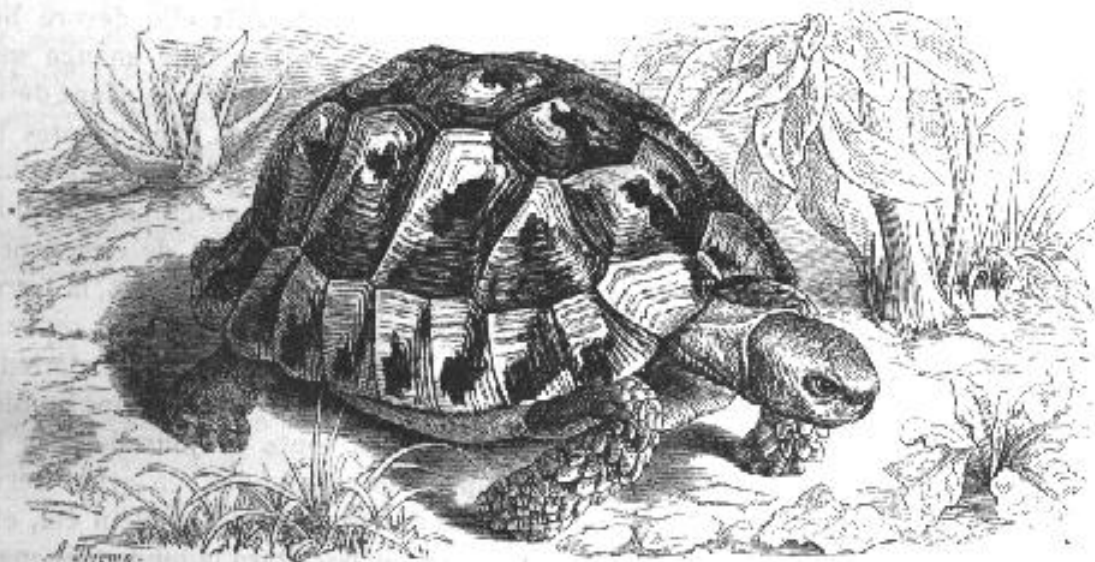


Fig. 100. — Tortue grecque (1/4 de grand. nat.).

porte une large tache noire ; un noir foncé colore les mâchoires et les ongles ; la face interne des bras, le dessus des membres postérieurs, le cou et la queue sont d'un gris brunâtre ; l'œil est brunâtre.

Cette espèce atteint 30 centimètres de long.

**Distribution géographique, mœurs.** — La Mauresque est commune dans la partie africaine de la zone circum-méditerranéenne, en Algérie, au Maroc ; on la trouve également en Asie Mineure, aux environs de la mer Caspienne, dans le Caucase, en Arménie. Cette espèce est fréquemment apportée des environs d'Alger sur le marché de Paris ; elle est, en effet, recherchée par certaines personnes comme objet de curiosité et conservée en captivité, soit dans les jardins, soit dans les appartements. On la nourrit de matières végétales et surtout de feuilles de salade, qu'elle semble affectionner tout particulièrement.

#### LA TORTUE GRECQUE. — *TESTUDO GRÆCA.*

*Griechische Schildkröte.*

**Caractères.** — La Tortue grecque (fig. 100), qui a été confondue par beaucoup d'auteurs avec la Tortue mauritanique, s'en distingue cependant facilement en ce que le sternum est absolument immobile en arrière ; la plaque sus-caudale est, en outre, fendue ; la queue est plus longue et revêtue, à son extrémité, d'un revêtement corné qui manque chez l'autre espèce.

Nous ajouterons que la carapace est fort bombée, de forme ovulaire, ovoïde dans son ensemble, un peu plus large en arrière qu'en avant ; le plastron, aplati chez la femelle, est

assez fortement concave chez le mâle, comme chez les autres Tortues de terre. La forme de la carapace est assez variable, certains individus étant à peu près hémisphériques. Le nombre des plaques marginales est constamment de 25 ; il existe une seule plaque nuchale, la plaque sus-caudale est très inclinée, parfois même recourbée vers la queue. La tête, assez massive, est notablement plus épaisse que le cou ; elle est recouverte, en dessus, de petits écussons.

D'après Duméril et Bibron, qui ont observé l'espèce vivante, « une partie des ailes de la carapace, le dessous de son pourtour, la ligne médiane du sternum offrent une couleur d'un jaune vert ; quant au reste de la surface du plastron, c'est du noir qui le colore ; le même noir, aussi foncé, se représente en dessous sous la forme de taches triangulaires souvent fort larges sur les plaques marginales, et sous celle de taches oblongues sur le centre des vertébrales ; on le voit encore former un large ruban autour de ces mêmes plaques, puis il couvre une partie du bord supérieur et l'antérieur tout entier des costales ; enfin il forme sur chaque aréole de celle-ci une tache à laquelle vient souvent se réunir une bande de la même couleur. A l'exception d'un gris brun que l'on remarque sur le bout du museau, sur la face interne des bras, c'est une teinte verdâtre qui règne sur toute la tête, le cou, les membres et la queue, dont l'extrémité de l'enveloppe cornée cependant est noire. L'iris est brun, enveloppé d'un cercle très étroit, blanchâtre. » Chez les individus jeunes, la couleur de la partie supérieure du corps est



d'un jaune beaucoup moins clair, et les taches noires qu'on y remarque ne sont pas disposées de la même manière.

La Tortue grecque atteint, en général, 0,30 de longueur ; le poids dépasse rarement deux kilogrammes.

**Distribution géographique.** — La patrie de la Tortue grecque paraît être circonscrite à une portion de l'Europe méridionale, c'est-à-dire à la Grèce, à la Turquie, à la Dalmatie, à l'Italie et aux principales îles de la Méditerranée ; on la trouve, en outre, dans l'Asie Mineure et, d'après Tristram, elle est abondante en Palestine. Elle a été importée du sud de l'Italie dans le midi de la France.

D'après Schreier, l'espèce a dû être introduite depuis assez longtemps dans plusieurs pays comme animal domestique, par des religieux, puis rendue à l'état sauvage. Elle est commune dans l'Italie méridionale, et dans la Grèce, auprès de Méhadia et au pied de l'Allion.

**Mœurs.** — La Grecque paraît rechercher de préférence les terrains sablonneux et boisés ; elle aime à se réchauffer aux rayons du soleil. « Nous nous rappelons, dit Bibron, qu'en Sicile, où ces animaux sont très communs, c'était toujours au moment le plus chaud de la journée que, sur le bord des chemins, nous en rencontrions dont la carapace avait acquis un degré de chaleur tel, qu'à peine pouvions-nous endurer la main sur ce test. »

Vers l'hiver, les animaux s'enfouissent profondément dans le sol et s'endorment pour reparaître vers le commencement du mois d'avril ; ils s'engourdissent dans des trous qu'ils se creusent parfois à plus de deux pieds de profondeur.

La Tortue grecque se nourrit d'herbes, de racines ; elle ne dédaigne pas les vers de terre, les limaces, les insectes et même les matières excrémentielles. En captivité, elle mange des fruits, des légumes, du pain trempé dans de l'eau ou du lait ; à condition de la protéger contre le froid et de la laisser hiverner on peut la conserver pendant fort longtemps.

Tschudi cite une Tortue qui aurait vécu environ 100 ans dans une campagne située au voisinage d'Adorf, dans le canton d'Uri. « Une *Testudo*, dit White, qui devint ma propriété après avoir été conservée par un de mes amis dans un espace clos pendant plus de 40 ans, s'enfouit chaque année au milieu de novembre et reparaît au milieu d'avril. Lorsqu'elle réapparaît au printemps, elle montre peu d'appé-

tit ; au milieu de l'été elle dévore beaucoup plus ; vers l'automne elle mange moins, et pendant plusieurs semaines avant de s'enfouir elle n'avale plus rien. Les plantes lacteuses constituent ses repas de prédilection. Pour creuser son trou en automne, elle gratte avec beaucoup de lenteur et de circonspection, à l'aide de ses pattes antérieures, la terre qu'elle rejette en arrière, puis elle la repousse plus loin à l'aide de ses pattes postérieures. Les pluies l'effrayent : par les temps humides, elle reste cachée toute la journée. Par le beau temps, elle va prendre son repos vers quatre heures de l'après-midi, en plein été, et elle ne reparaît qu'assez tard le lendemain matin. Par les très grandes chaleurs, elle recherche l'ombre, de temps à autre ; mais d'habitude elle se délecte voluptueusement à la chaleur solaire. » Reichenbach a observé que les *Testudo* qu'il conservait en captivité erraient au loin, et reprenaient toujours la même route ; quand il faisait plus froid ou quand le soleil ne paraissait pas, il les retrouvait toujours sous une plante déterminée dont les feuilles offraient un large abri.

D'après Getti, en Sardaigne, où l'hiver bien qu'adouci est toujours assez rude pour obliger les Tortues à chercher un abri dans le sol, elles s'enfouissent en novembre pour reparaître en février. En juin, elles pondent leurs œufs, au nombre de quatre à cinq et de couleur blanche, dont les dimensions rappellent ceux des pigeons domestiques. Pour pondre, elles choisissent un endroit aussi ensoleillé que possible, et y creusent à l'aide de leurs pattes postérieures une fosse dans laquelle elles déposent leurs œufs ; elles s'en remettent au grand foyer lumineux qui éclaire le monde pour les soins ultérieurs de leur postérité. Au début des premières pluies de septembre on voit apparaître les petits dont les dimensions sont celles d'une demi-coque de noix et qui sont bien les petits êtres les plus paisibles de la création.

Lorsqu'on laisse ces animaux en pleine liberté, ils se comportent, même dans les pays les plus septentrionaux, absolument comme dans leur patrie. Dans une chambre à température élevée et constante, ils ne tombent pas dans le sommeil hivernal, mais, d'après Fischer, ne vivent pas aussi longtemps que quand on leur ménage le repos de chaque hiver. C'est ce qui arrive fréquemment dans les ménageries si la température est constante ;

les animaux les plus difficiles à conserver, dans ces conditions, sont toujours ceux des pays tempérés qui ont l'habitude de s'engourdir chaque année; en les tenant constamment éveillés, on les fait vivre plus rapidement, si l'on peut s'exprimer ainsi.

**Usages.** — En Italie et en Sicile, la Tortue grecque est fréquemment apportée sur les marchés; on estime tout particulièrement la soupe qui est préparée avec leur chair. Dans l'Asie Mineure, on dresse des chiens à rester devant ces Tortues et à aboyer jusqu'à ce qu'on vienne les capturer.

#### LA TORTUE GÉOMÉTRIQUE. — *TESTUDO GEOMETRICA.*

**Caractères.** — La carapace de cette espèce est fortement bombée; le test est ovalaire et se relève en autant de bosses que l'on compte de plaques; les aréoles non seulement du dessus de la carapace, mais encore du pourtour, présentent un léger enfoncement; ces aréoles sont, en outre, toujours striés, celles de la ligne du dos, sur le milieu de la plaque, celles des rangées latérales, tout près de leur bord antérieur; la plaque nuchale est linéaire, la sus-caudale simple. Les mâchoires sont fortement dentelées, surtout la mâchoire supérieure qui se termine en bec pointu, de chaque côté duquel on voit une autre dent presque aussi forte que celle du milieu. La queue est très courte, conique, épaisse.

La Géométrique a la partie supérieure de la carapace d'un noir d'ébène, et de chacune des aréoles qui sont ordinairement jaunes, partent des rayons divergents de même couleur; il en résulte des sortes de dessins réguliers, géométriques pour ainsi dire, d'où le nom que porte l'espèce. La tête et le dessus du cou sont bruns; on voit une tache d'un beau jaune au devant de l'œil et un peu en avant du tympan; la mâchoire inférieure est également jaune.

Chez les individus jeunes, le fond de la couleur est jaunâtre; sur ce fond se voient des taches oblongues de couleur noire; les deux couleurs se trouvent, du reste, à peu près également réparties de telle sorte qu'on ne peut vraiment pas dire quelle est celle qui l'emporte sur l'autre.

Cette espèce est une des plus petites du genre; elle ne dépasse pas 20 centimètres.

**Distribution géographique.** — La Tortue

géométrique se trouve dans l'île de Madagascar et au cap de Bonne-Espérance.

#### LA TORTUE ÉTOILÉE. — *TESTUDO ACTINODEN*

*Sternschildkröte.*

**Caractères.** — Fort voisine de la Géométrique avec laquelle elle a été souvent confondue, l'Étoilée (fig. 404) s'en distingue cependant par la carapace plus oblongue, la plaque occipitale plus dilatée, par une plaque tympanique très développée et par l'absence de nuchale; le test est échancré antérieurement; les plaques du disque sont bombées, de couleur noire, ornées de bandes jaunes formant des dessins réguliers, ainsi qu'on le voit chez la Tortue géométrique.

L'animal étendu mesure environ 0<sup>m</sup>,30 de long, la carapace ayant 0<sup>m</sup>,20.

**Distribution géographique et mœurs.** — Les Tortues étoilées habitent les forêts de l'Hindoustan, de la Birmanie, de Pégu et de Ceylan. Bien qu'elles soient abondantes en certains points, on les capture rarement cependant, ce qui tient, suivant Husson, à ce que leur couleur se confond facilement avec celle du milieu dans lequel elles se trouvent; elles sont, d'ailleurs, le plus souvent cachées dans les broussailles ou au milieu des grandes herbes. C'est pendant l'époque des pluies qu'elles sortent le plus volontiers; on les voit alors errer pendant toute la journée. Au commencement de la saison froide, elles cherchent une retraite dans laquelle elles restent immobiles; au moment des plus grandes chaleurs, elles se cachent également pour ne se montrer qu'à la tombée de la nuit ou de grand matin.

Husson conserva plusieurs fois des Tortues géométriques en captivité. Il leur fournit de l'eau, de l'herbe sèche, de la paille pour qu'il leur fût possible de se cacher et les étudia avec soin. Il remarqua que pendant la saison chaude, elles restaient cachées toute la journée et ne sortaient que peu d'instantants avant le coucher du soleil pour chercher leur nourriture, et ne rentraient dans leur cachette qu'au point du jour; elles se baignaient fréquemment et buvaient beaucoup.

Les œufs sont déposés dans un trou creusé par la femelle. Celle-ci après avoir cherché un endroit convenable, à proximité d'un buisson ou de hautes herbes, se met à gratter la terre à l'aide de ses pattes de derrière, en se



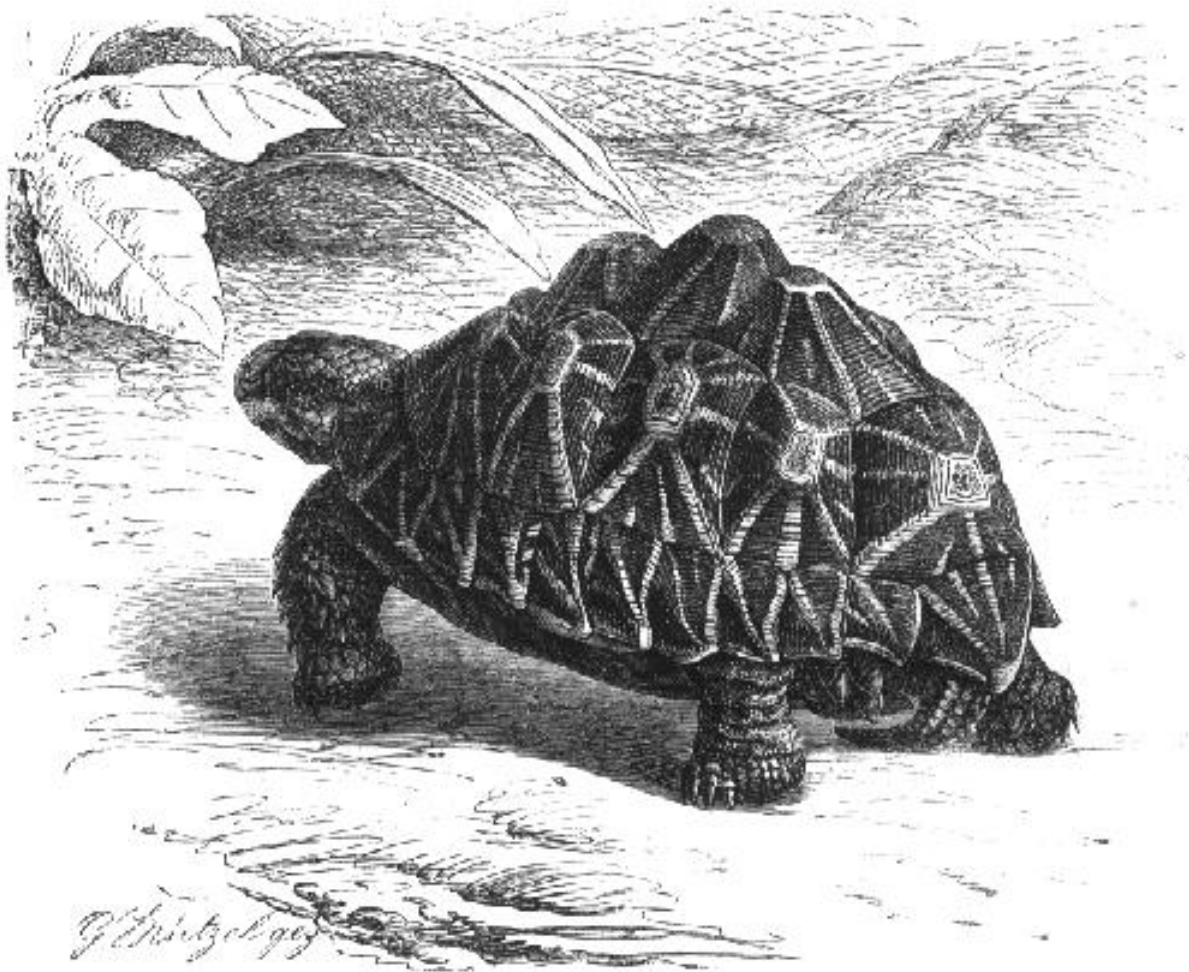


Fig. 101. — Tortue étoilée (1/3 de grand. nat.).

servant tantôt d'une patte, tantôt de l'autre. Au bout de deux heures d'un semblable travail, la femelle avait creusé un trou de 15 centimètres de profondeur sur 10 centimètres de diamètre; elle y déposa quatre œufs et, après avoir rempli la fosse avec la terre rejetée, elle se mit à tasser cette terre à l'aide de ses pattes postérieures; puis une fois l'excavation remplie, elle nivela la terre en se levant toute droite sur ses pattes pour se laisser retomber de toute sa hauteur; le manège est répété jusqu'à ce que la place soit unie à ce point qu'il est impossible de deviner l'endroit où les œufs ont été déposés. La femelle ne s'occupe plus alors de sa ponte, dont l'éclosion est laissée au hasard et se fait par la chaleur solaire.

**LA TORTUE POLYPHÈME. — TESTUDO  
POLYPHEMUS.**

**Caractères.** — La polyphème est de toutes les Tortues de terre actuellement vivantes celle qui a la carapace la plus déprimée; cette carapace est ovalaire, très étroite antérieure-

ment; il existe une plaque nuchale; la sus-caudale est simple. La tête est courte, épaisse, formée de nombreuses petites plaques. La mâchoire inférieure est finement dentelée; les membres sont garnis de tubercules squameux. La coloration est d'un jaune uniforme, mêlé de quelques taches irrégulières brunâtres; le plastron est d'un jaune pâle.

**Distribution géographique et mœurs.** — D'après Duméril et Bibron, « cette espèce est la seule Chersite que produise l'Amérique septentrionale, qu'elle habite depuis la Floride jusqu'à la rivière Savannah, au nord de laquelle on ne la rencontre plus. Les Tortues polyphèmes ne se nourrissent que de végétaux. Les lieux qu'elles fréquentent de préférence sont les forêts de pins; pourtant elles les quittent quelquefois pour venir dans la campagne où elles causent de grands dégâts, particulièrement dans les champs de pommes de terre. Elles ne sortent que pendant la nuit, et le jour elles restent enfermées dans des trous très profonds qu'elles creusent elles-mêmes. Quoiqu'elles soient de petite taille (l'animal ne dépasse pas 0<sup>m</sup>,45), leur force est

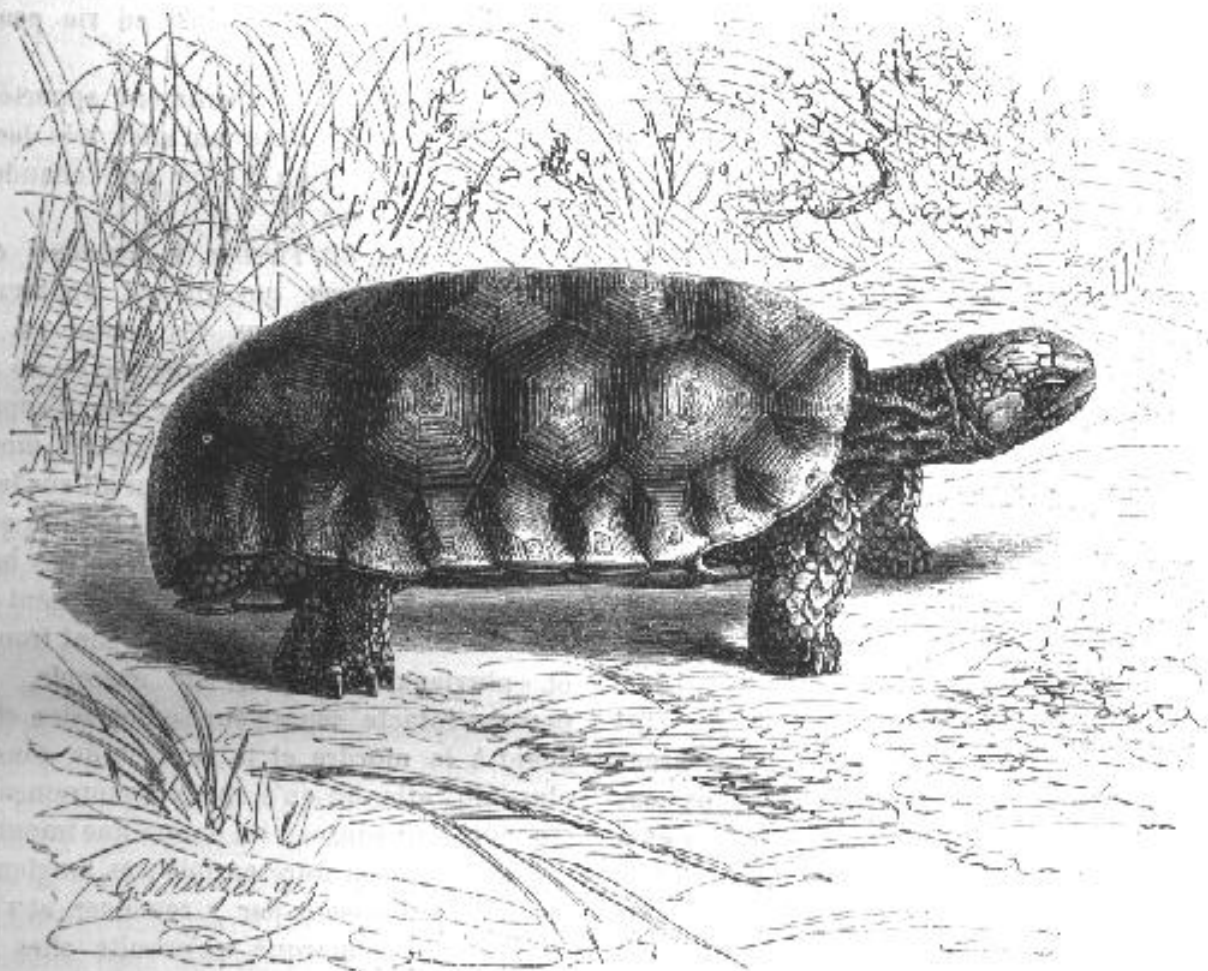


Fig. 102. — Tortue marquetée (1/4 de grand. nat.).

prodigieuse ; on assure qu'elles marchent aisément ayant un homme sur leur dos, et qu'elles peuvent même porter un poids de 600 livres. »

**Usages.** — Leur chair est, à ce qu'il parait, d'un excellent goût.

LA TORTUE MARQUETÉE. — *TESTUDO TABULATA.*

Waldohildkröte.

**Caractères.** — La carapace de cette espèce (fig. 102) est particulièrement épaisse, allongée, ovale, un peu plus large en arrière qu'en avant ; il n'existe pas de plaque nuchale ; la plaque sus-caudale est simple, bombée. La tête est assez grosse ; les mâchoires sont fortes et dentées, l'inférieure étant recourbée en pointe anguleuse. La queue est très courte, conique. Le plastron est beaucoup plus étroit que la carapace, échancré en arrière en V très ouvert. La partie supérieure de la carapace est d'un brun clair uniforme ou d'un gris brunâtre ; le centre des plaques du disque et le bord inférieur de celles du limbe est de couleur jaune pâle ou orangé ; le vertex, d'un

jaune pâle, est orné de taches et de lignes noires ; quelques taches jaunes se voient en différents points de la tête et du cou. Étendu, l'animal mesure 0<sup>m</sup>,37, la carapace ayant 0<sup>m</sup>,25. Chez les animaux jeunes, la carapace est plus bombée et la coloration plus vive.

**Distribution géographique et mœurs.** — Cette espèce, qui est connue au Brésil sous le nom de *Schabuti*, se trouve dans tout le Brésil, le Vénézuéla, la Guyane ; elle a été aussi apportée en Europe de la Trinidad et, d'après un exemplaire, qui appartient au Muséum de Paris, de la Guadeloupe. « J'ai recueilli, écrit le prince de Wied, les carapaces de ces Tortues dans les forêts de Tapebucu, à un degré au nord de Cabo-Fico ; on trouve l'espèce dans toutes les grandes forêts du Brésil oriental. Sur le Belmonte, elles ne sont point rares, et dans les carniers des Botokudos nous avons remarqué des carapaces entières de cette espèce, ainsi que la carapace dorsale de Tortues fluviales dans laquelle ces sauvages préparent leurs couleurs. Auprès du fleuve Ithéos, enfin, pendant notre course ininterrompue à travers les forêts, nous avons observé l'espèce



en question souvent au plus épais des bois. Ces Tortues ne vivent que sur la terre sèche, surtout dans les forêts; aussi ne les ai-je observées que là. On les voit errer lentement, se soulevant sur leurs pattes épaisses, qu'elles rétractent à la vue de tout ce qui leur est étranger. Cette espèce tire sa nourriture du règne végétal; elle mange de préférence les fruits mûrs qui tombent des arbres, dont les variétés sont ici très nombreuses.

« Pendant la saison chaude, ces Tortues accumulent des feuilles sèches et déposent dans ces amas une douzaine d'œufs ou même davantage. Au sortir de l'œuf les petits présentent une couleur jaunâtre et une carapace encore molle.

« Les animaux jeunes, et même les vieux, sont en butte à maint ennemi. La Tortue, déjà âgée, malgré sa carapace résistante, est souvent atteinte et dévorée par les grands carnassiers de la race féline. Les Indiens, au courant de ce qui se passe dans leurs forêts, assurent que l'Once, lorsqu'elle trouve une de ces Tortues, la fixe sur une de ses extrémités et à l'aide de ses griffes retire peu à peu sa chair de la carapace. De là proviennent les carapaces vides que nous avons trouvées éparses dans la forêt très fréquemment; cette explication nous a paru fort vraisemblable, attendu que ces carapaces vides étaient souvent ouvertes et mordillées à leur extrémité. Comme ces Tortues n'ont aucune odeur désagréable, elles sont mangées par les Portugais, les nègres et les Indiens; elles sont, à certaines époques, très grasses. Dans quelques régions, auprès du fleuve Ilhéos par exemple, on les garde enfermées dans des enclos formés au moyen de petites poutres arrondies et verticales, pour les utiliser à l'occasion. On peut les garder en vie à la maison pendant plusieurs années; installées dans des caisses, elles mangent des bananes, qui leur plaisent particulièrement, des feuilles et divers fruits. Lorsqu'on les touche, elles se retirent dans leur carapace et font entendre un souffle laryngien analogue à celui des oies: je n'ai jamais perçu chez elles une autre sorte de phonation.

« Bien qu'il soit inutile d'employer des engins spéciaux à l'égard de ces créatures inoffensives, qu'on peut recueillir dans la forêt sans aucune peine, il arrive parfois qu'elles se trouvent prises dans les lourds pièges installés en vue des animaux de vénerie; le piège se referme sur la Tortue sans pouvoir la tracasser et la maintient seulement

immobile; les Indiens affirment que des tortues ont pu demeurer ainsi en vie pendant des années. »

La *Schabuti* est fréquemment apportée en Europe; elle supporte en effet très bien la captivité, à condition d'avoir une chaude retraite pour l'hiver.

« Chez moi, dit Fischer, la *Schabuti* et la *Testudo carbonaria*, qui lui est apparentée, errent librement dans les chambres. Ces Tortues s'éveillent au premier rayon de l'aurore et se mettent à marcher dans l'appartement. Toute la journée, elles sont en mouvement; elles flairent tout ce qui gît sur le sol, elles boivent l'eau et le lait dans la jatte qu'on leur a préparée, elles dévorent parfois beaucoup, puis tout à coup elles ne mangent plus rien, notamment quand les jours sont troubles et pluvieux. Lorsque, par exemple, une pomme intacte repose sur le sol, elles cherchent à la mordre et la roulent de plus en plus loin, attendu qu'à chaque mouvement de leur tête leur museau lui donne une impulsion nouvelle. Ce jeu dure parfois très longtemps; les Tortues finissent par y renoncer, et s'éloignent. J'ai remarqué qu'ensuite elles laissaient de côté des pommes qui n'étaient pas entamées, comme si elles avaient reconnu l'inutilité de leurs efforts.

« Dès qu'il fait sombre, les *Schabuti* se traînent sous les lits, sous les sofas, sous les rideaux, etc.; elles en ressortent dès qu'on apporte une lampe ou une lumière quelconque dans leur voisinage, et elles se remettent à marcher sur leurs pattes élevées. Quand le poêle de ma chambre est chauffé, elles sortent de leurs cachettes, demeurent debout un certain temps, puis s'affaissent lentement du haut de leurs pattes pour se coucher autour du poêle. Elles se reposent là avec volupté, en étirant leur cou et leurs pattes postérieures de toute leur longueur.

« Leur nourriture, qu'elles prennent à peu près chaque jour, se compose de pain blanc trempé dans le lait ou dans l'eau, de citrons, qui paraissent fort de leur goût, de pommes, de poires, de salades, de choux, de citrouilles et de viande. Il est à remarquer que les mâles mangent presque exclusivement de la viande, tandis que les femelles ne se nourrissent que de substances végétales.

« Lorsque je les reçus, elles étaient très farouches, et se retiraient en sifflant, dans leur carapace, à toute approche. Maintenant elles

ne se dérangent pas pendant leur repas, lorsqu'on touche légèrement leur tête avec les doigts; elles mangent même dans la main. »

LA TORTUE CHARBONNIÈRE. — *TESTUDO CARBONARIA.*

*Köhlerschildkröte.*

**Caractères.** — Bien que fort voisine de la Tortue marquée, la Charbonnière (fig. 103) s'en distingue cependant en ce que le dos, au lieu d'être déprimé, est un peu concave. On remarque que la carapace à l'endroit des flancs est constamment plus ou moins contractée; les écailles qui garnissent la face postérieure des cuisses et la plaque de la partie postérieure de la tête ont une forme différente. Le système de coloration suffit également à séparer les deux espèces. « Effectivement, écrivent Duméril et Bibron, chez la Tortue marquée la carapace est brune avec des taches d'un jaune pâle, couleur qui est aussi celle des téguments squameux qui revêtent la face externe des pattes de devant, au lieu que dans la Tortue charbonnière une grande partie de ces mêmes téguments, ceux des talons et de la queue, sont d'un beau carmin, ainsi que la plaque tympanale. Quant à la carapace, c'est un noir profond qui règne sur la plus grande partie de la carapace de ses lames cornées dont les aréoles sont petites, quadrangulaires et colorées en jaune vif. Du reste, les membres et le col offrent une teinte ardoisée; les plaques sus-crâniennes, une couleur orangée jaune, ainsi que les bords du sternum, lequel porte une large tache noire polygonale, qui occupe quelquefois le centre, et d'autres fois au contraire presque toute l'étendue. »

**Distribution géographique et mœurs.** —

Cette espèce, dont les mœurs sont les mêmes que celles de la Marquée, habite également le Brésil, la Guyane, le Chili; on la trouve aussi à la Jamaïque.

LA TORTUE RAYONNÉE. — *TESTUDO RADIATA.*

**Caractères.** — Cette espèce se distingue facilement de toutes les autres par sa carapace hémisphérique, presque globuleuse; le plus souvent le pourtour de la carapace est crénelé, assez fortement même; les mâchoires sont fortes et garnies de dentelures; les membres sont revêtus de grosses écailles; la queue, à son extrémité, est recouverte d'écailles plus grandes que les autres.

La coloration est très particulière dans cette espèce. D'un noir profond sur le crâne et le dessous du cou, portant, en outre, une large tache de même couleur sur la partie externe des pattes de derrière et une tache noire entourée d'autres petites taches sur le coude, la Rayonnée est ornée, sur les écailles de la carapace, d'aréoles d'un jaune très vif, desquelles partent des rayons divergents de même couleur, dont le nombre et la largeur varient suivant les individus. Le jaune et le noir sont aussi les seules couleurs qui se voient sur le plastron; de chaque côté de ce plastron se trouvent quatre grandes taches triangulaires placées à la suite les unes des autres; suivant la remarque de Duméril et Bibron, « il existe sur le milieu du sternum autant de figures triangulaires jaunes que les côtes en portent de noires; mais si celles-ci sont unicolores, celles-là ne sont point uniformément jaunes, attendu que toutes sont plus ou moins marquées de raies divergentes étroites qui partent de leurs sommets. » Il est à noter que chez les femelles le dessous de la carapace est plat, tandis qu'il est fortement et largement concave chez les mâles.

L'espèce peut atteindre environ 0<sup>m</sup>,50 de long et arriver au poids de huit kilogrammes.

**Distribution géographique et mœurs.** —

La Rayonnée a les mêmes mœurs que les autres Tortues de terre. On remarque, dans les ménageries, qu'elle va volontiers à l'eau, bien qu'elle soit assez souvent embarrassée pour regagner la rive; veut-elle revenir à terre, elle étend les deux membres d'un même côté, tandis que les deux pattes du côté opposé se rapprochent; par ces mouvements alternatifs, l'animal avance lentement, présentant à l'eau le moignon de ses membres servant ainsi de rames. A terre, la Tortue se meut en élevant assez fortement sa carapace au-dessus du sol.

De même que les Tortues terrestres que l'on a l'occasion d'observer en captivité, la Rayonnée se nourrit de matières végétales, de courges, de potirons, de melons et surtout de salade. Elle déchire ses aliments, bien plutôt qu'elle ne les coupe, et cela grâce aux dentelures dont ses mâchoires sont pourvues; retenant avec les pattes de devant la nourriture qu'elle fixe ainsi sur le sol, elle coupe les aliments en retirant brusquement la tête en arrière.

La Rayonnée habite exclusivement Mada-



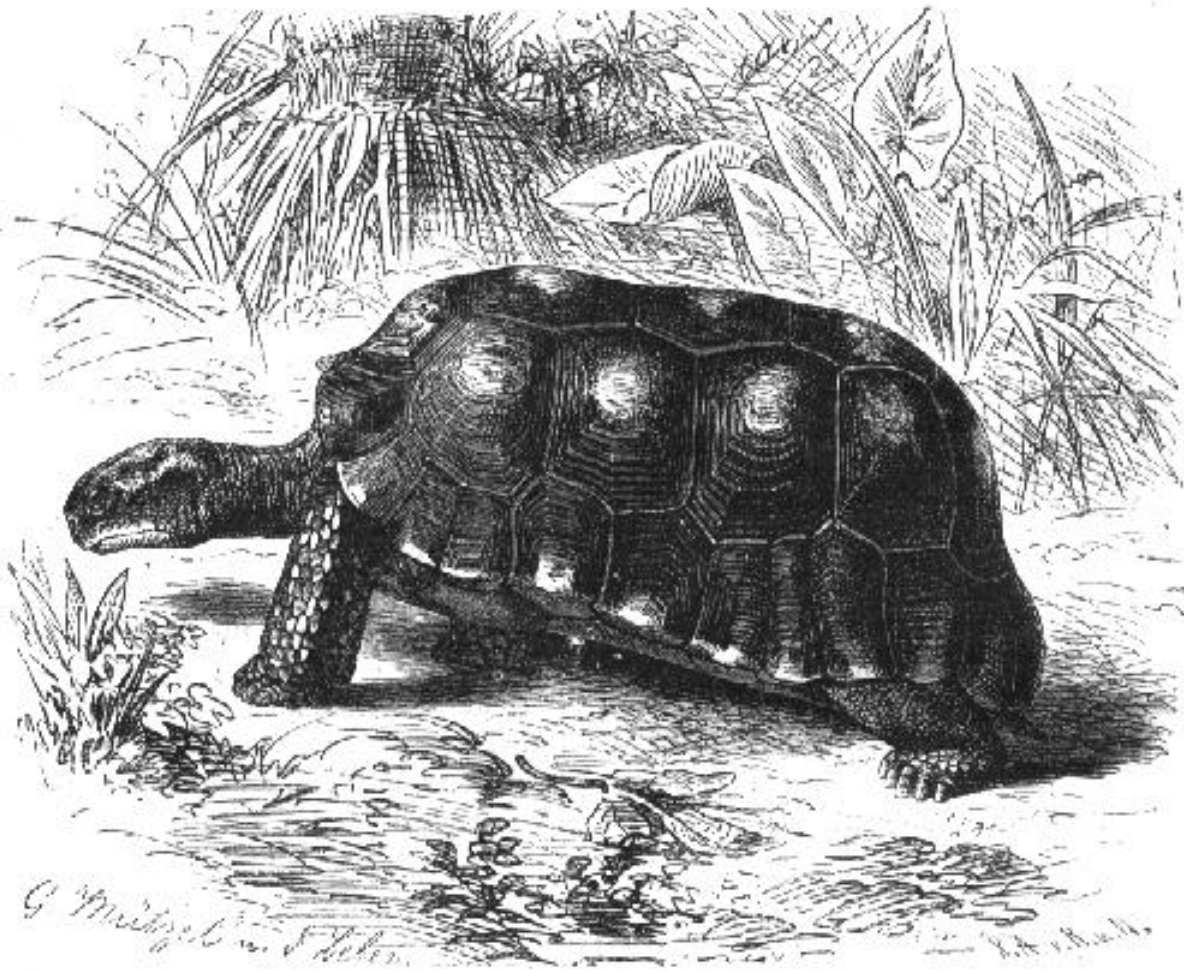


Fig. 103. - Tortue charbonniere (1/4 de grand, nat.).

gascar, d'où on l'apporte fréquemment à Bourbon et au cap de Bonne-Espérance; elle est, en effet, comestible, et sa chair est très estimée.

## LES TORTUES GÉANTES

### LES TORTUES DE L'OcéAN INDIEN

Presque tous les voyageurs des seizième et dix-septième siècles qui nous ont laissé des documents au sujet de leurs découvertes et de leurs aventures dans l'Océan Indien et dans l'Océan Pacifique font allusion à d'innombrables Tortues de terre, de taille vraiment gigantesque, rencontrées dans certaines petites îles, d'où ces Tortues ont absolument disparu aujourd'hui. Si quelques-unes de ces espèces, telles que la Tortue éléphantine, se trouvent encore, c'est qu'elles sont sous la protection de l'homme et gardées dans les habitations et en captivité. La plupart de ces espèces ont disparu sans retour et il n'en existe que quelques individus, dans les musées; il en est d'elles comme de ces gigantesques et curieux Oi-

seaux, tels que le Dinornis, l'Epyornis, le Dronte, le Dodo, le Solitaire qui se sont éteints dans les temps historiques; plusieurs des espèces encore existantes sont en voie de disparition rapide, aussi y a-t-il le plus grand intérêt à recueillir tous les documents sur des animaux qui dans peu d'années auront à tout jamais disparu.

Le docteur Albert Günther, dans un remarquable mémoire publié en 1877, a entrepris cette tâche, et le savant naturaliste a groupé tous les renseignements que nous possédons sur les Tortues de terre géantes; c'est à lui que nous emprunterons ce que nous avons à dire de ces animaux.

« Les îles dans lesquelles vivaient les Tortues géantes, dit le D<sup>r</sup> Günther, sont toutes situées entre l'Équateur et le Tropique du Capricorne; elles forment deux foyers zoologiques bien



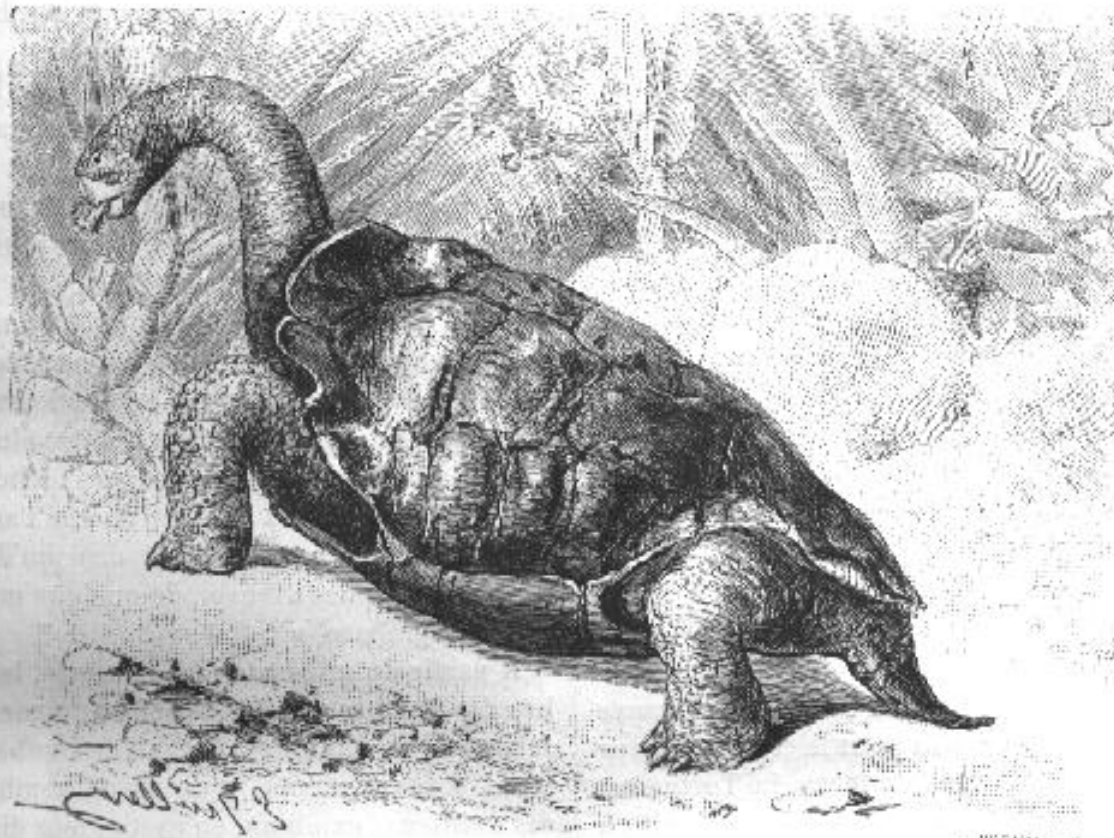


Fig. 104. — Tortue d'Abington (page 70).

distincts. L'un comprend les Galapagos, l'autre renferme l'Aldabra, au nord-ouest de Madagascar, la Réunion, Maurice et Rodrigues, à l'est de Madagascar. Les caractères physiques de ces deux groupes d'îles sont très différents, mais présentent ce trait commun qu'à l'époque de leur découverte elles n'étaient habitées ni par l'homme, ni par aucun grand mammifère. Pas un des nombreux navigateurs qui parcouraient les mers dans lesquelles sont situées les îles en question ne mentionne de semblables Tortues géantes, ni dans d'autres îles, ni sur le continent Indien. Il n'est pas à croire que l'un ou l'autre de ces navigateurs ait négligé de mentionner un semblable fait; tous les marins de cette époque ont noté avec grand soin, en effet, les points où se trouvaient les Tortues géantes, qui constituaient une importante partie de leur alimentation. A une époque où des voyages que nous accomplissons aujourd'hui en quelques semaines exigeaient de longs mois, alors que les vaisseaux étaient montés par le plus grand nombre d'hommes possible, les provisions de viande fraîche devaient être très recherchées; or les Tortues étaient d'une précieuse ressource alimentaire; il était facile de les amener à bord, de les conserver vivantes pendant longtemps

sans leur donner de nourriture, et l'on avait ainsi à volonté de la viande fraîche en quantité, chaque animal pesant de 80 à 300 livres; il n'est donc pas étonnant que certains navires aient recueilli dans l'île Maurice ou aux Galapagos jusqu'à 400 Tortues et les aient emportées avec eux. La sécurité absolue dont jouissaient ces Tortues jusqu'à l'apparition de l'homme dans les îles qu'elles habitaient, le grand âge auquel elles peuvent arriver, explique parfaitement l'extrême abondance de ces animaux dans certains points délimités. »

Lorsqu'en 1691, François Leguat visita l'île Rodriguez, il n'y trouva « aucun animal à quatre pattes, que des Rats, des Lézards et des Tortues de terre, desquelles il y a trois espèces différentes. » Suivant notre voyageur, « il est de ces Tortues qui pèsent autour de cent livres et qui ont assez de chair pour donner à manger à bon nombre de personnes... Il y a dans l'île une si grande abondance de ces Tortues, que l'on en voit quelquefois des troupes de deux ou trois mille; de sorte qu'on peut faire plus de cent pas sur leur dos, ou sur leur carapace, pour parler proprement, sans mettre le pied à terre. Elles se rassemblent sur le soir dans les lieux frais, et se mettent si près l'une de l'autre qu'il semble que la place en soit payée. Elles

font une chose qui est singulière, c'est qu'elles posent toujours de quatre côtés, à quelques pas de leur troupe, des sentinelles qui tournent le dos au camp et qui semblent avoir l'œil au guet; c'est ce que nous avons toujours remarqué; mais ce mystère me paraît d'autant plus difficile à comprendre, que ces animaux sont incapables de se défendre et de s'enfuir.»

Les premiers navigateurs qui abordèrent aux Mascareignes nous parlent également tous du nombre vraiment prodigieux de Tortues géantes qu'ils y trouvèrent; en 1633, Verhuff signale l'abondance de ces animaux. A la même époque François Cauche écrit que « l'île de Mascareigne est inhabitée, quoique les eaux y soient bonnes, abondante en gibier, poissons et fruits; on y voit grand nombre d'Oiseaux, de Tortues de terre, et les rivières y sont fort pisqueuses. » Le père Jacques tient le même langage en 1724: « Le meilleur de tous les animaux qu'on trouve à la Réunion, dit-il, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la Tortue de terre. La Tortue est de la même espèce que celle que l'on voit en France; mais elle est bien différente pour sa grandeur. On assure qu'elle vit un temps prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siècles pour parvenir à la grosseur naturelle, et qu'elle peut passer plus de six mois sans manger. On en a gardé dans l'île de petites qui au bout de 20 ans n'avaient grossi que de quelques pouces. » Vers 1740, d'après Grant, les navires qui cinglaient vers les Indes accostaient tous à Rodrigue pour embarquer de grandes Tortues; « nous possédons, ajoute Grant, dans son histoire de Maurice, de grandes quantités de Tortues de terre et de Tortues de mer qui sont d'une précieuse ressource alimentaire. » Le même voyageur nous apprend que de nombreux petits bateaux sont sans cesse occupés à rapporter de ces Tortues, principalement pour le service de l'hôpital.

Le grand nombre de ces Tortues géantes peut sans doute s'expliquer par la longévité que l'on s'accorde généralement à donner à ces animaux. Les grandes Tortues ne semblent être complètement adultes que vers l'âge de 80 ans, et l'on prétend qu'elles peuvent atteindre l'âge de 200 et même 300 ans. Leur grande fécondité explique aussi leur extrême abondance. Leguat nous apprend que, comme les autres espèces terrestres, les grandes Tortues « posent leurs œufs sur le sable, et les recouvrent pour les faire éclore doucement au soleil; ces œufs sont ronds en tous sens, comme les billes de billard,

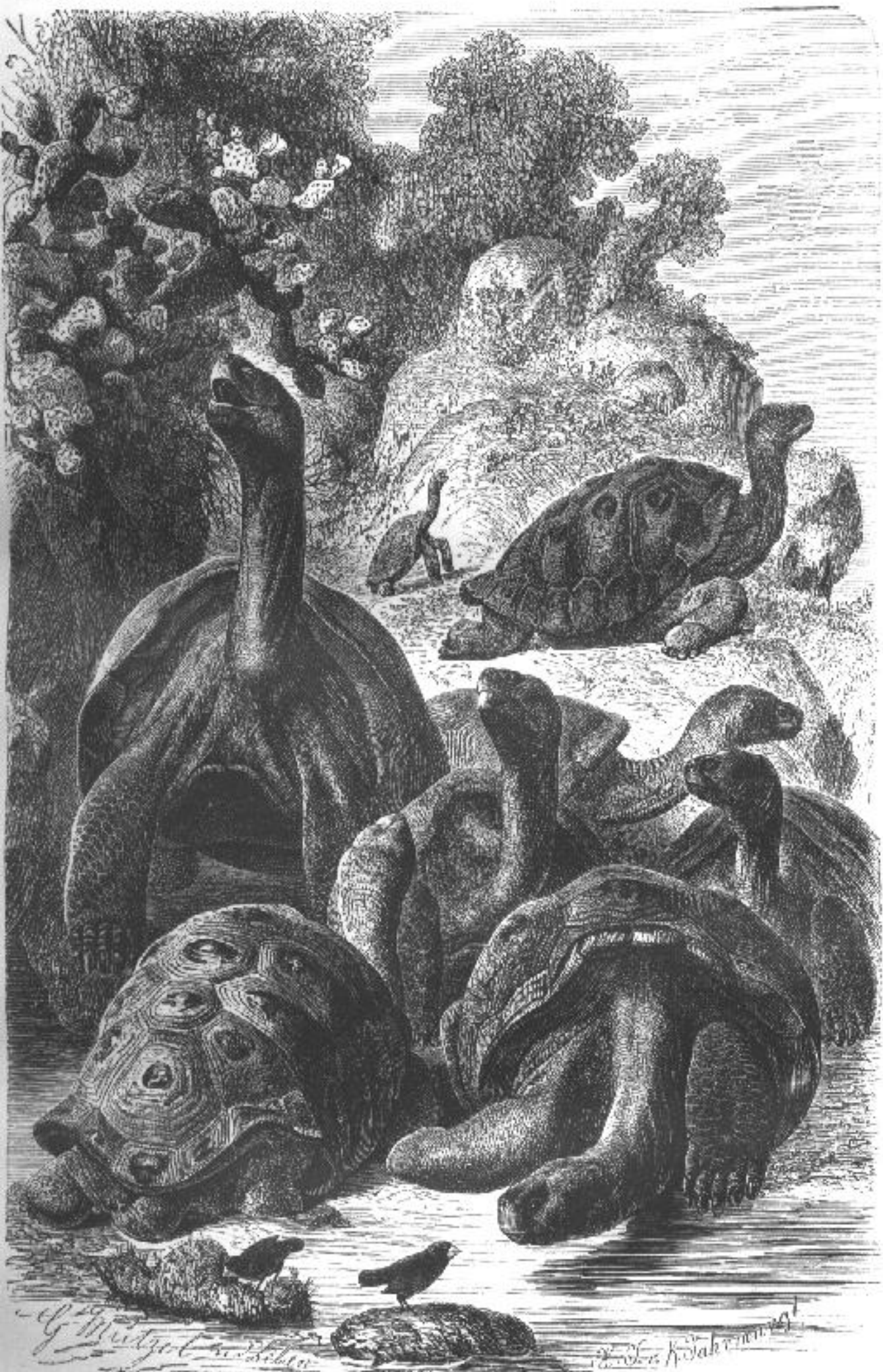
et de la grosseur des œufs de poule; l'écaillure ou plutôt la coque en est molle, et la substance du dedans est bonne à manger. »

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la chair de ces Tortues était fort estimée. Leguat nous apprend encore que « la chair est fort saine, et d'un goût qui approche de celui du mouton, mais plus délicat; la graisse en est extrêmement blanche, et ne se fige pas, ni ne cause jamais de rapports, quelque quantité qu'on en mange. S'oindre avec cette huile est un remède merveilleux contre les foulures, les froideurs et les engourdissements des nerfs, et contre plusieurs autres maux. Le foie est d'une délicatesse extrême, et fort gros à proportion de l'animal; il est si délicieux qu'on peut dire qu'il porte toujours sa sauce avec soi, de quelque manière qu'on le prépare. »

A partir du milieu du siècle dernier, le nombre des Tortues géantes des Mascareignes a été sans cesse en diminuant. Le fait de l'embarquement, souvent répété, d'un grand nombre de ces animaux, explique, en partie, leur diminution progressive, et il serait trop long d'énumérer ici les récits des voyageurs qui, abordant aux Mascareignes, signalent la disparition de plus en plus rapide des grandes Tortues. La capture de nombreux individus adultes n'a pas été la seule cause de l'extinction de ces Tortues; on peut encore, pour expliquer le fait, invoquer l'introduction dans les îles d'un grand nombre de porcs qui ont donné une chasse active aux individus nouveau-nés. D'un autre côté, la limitation de ces Tortues dans un espace fort restreint et l'impossibilité dans laquelle se sont trouvés dès lors les individus de pouvoir se procurer une nourriture suffisante, a dû s'opposer à leur multiplication.

Dès le commencement de ce siècle, les grandes Tortues avaient déjà à peu près disparu des îles de la mer des Indes situées dans les parages de Madagascar. A l'époque à laquelle Duméril et Bibron écrivaient le deuxième volume de leur *Histoire générale des Reptiles*, en 1835, on trouvait encore ces Tortues à Anjouan, à Aldabra, aux Comores d'où on les apportait à Maurice et à la Réunion. Depuis, les Tortues géantes ont été chaque jour en diminuant de nombre, de telle sorte qu'il n'en existe plus aujourd'hui un seul exemplaire ni à Maurice, ni à Rodrigue, ni à la Réunion; quelques spécimens sont encore gardés en captivité aux îles Seychelles, et encore ces spécimens appartiennent-ils tous à une seule espèce, la Tortue éléphantine.





Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbel, Gré, imp.

LA TORTUE ÉLÉPHANTINE.



Cette dernière espèce était encore assez abondante il y a quelques années, dans le groupe des petites îles Aldabra. Les frères Rodatz ont trouvé ces Tortues dans les fourrés les plus épais; des chasseurs qui venaient régulièrement dans l'île avaient entouré de murs des sortes d'entrepôts dans lesquels ils déposaient les animaux jusqu'au moment de leur embarquement pour Madagascar ou pour le continent africain; dans ces enclos, les frères Rodatz ont vu jusqu'à 200 et même 300 Tortues de grande taille se nourrissant d'herbes et de feuillages. En 1847, une centaine d'hommes composant l'équipage de deux navires allemands purent capturer en peu de temps 200 Tortues géantes dont plusieurs ne pesaient pas moins de 400 livres. Aujourd'hui quelques Tortues éléphantines soutiennent seules la lutte pour l'existence, à Aldabra, dans les conditions les plus défavorables. Par suite de l'initiative de la Société royale et de la Société de géographie de Londres, des mesures ont été prises par le gouverneur de Maurice, dans le ressort duquel se trouve l'archipel d'Aldabra, pour protéger les derniers survivants de toute une faune qui va chaque jour en disparaissant.

LA TORTUE ÉLÉPHANTINE. — *TESTUDO*  
*ELEPHANTINA.*

**Caractères.** — La Tortue éléphantine dont nous venons de parler a été dans ces dernières années apportée en Europe. En 1875 on a pu en voir deux beaux individus dans le jardin zoologique de Londres. La carapace du mâle avait 5 pieds 5 pouces anglais de longueur, sur 5 pieds et 7 pouces de large; la longueur de la tête et du cou atteignait un pied et 3 pouces; aux Seychelles l'animal pesait 870 livres anglaises; la femelle avait 3 pieds et 4 pouces de longueur, sur 3 pieds 10 pouces de large, les mesures étant prises le long de la courbure de la carapace. Depuis lors, le Muséum d'histoire naturelle de Paris a reçu de MM. Nageon de Létang et Humblot, cinq Tortues éléphantines adultes et deux individus très jeunes; un des exemplaires actuellement vivants pèse 175 kilogrammes; c'est un mâle ayant 1<sup>m</sup>,36 de longueur, sur 2<sup>m</sup>,05 de circonférence à la carapace; le plastron est long de 0<sup>m</sup>,80, large de 0<sup>m</sup>,85; la patte antérieure a jusqu'à 0<sup>m</sup>,54 de circonférence. Le jardin d'acclimatation de Paris a possédé, il y a peu d'années, une Éléphantine du poids de 205 kilogrammes.

L'Éléphantine (Pl. I) est facile à reconnaître à sa grande taille et à sa carapace ovale, entière, convexe, de couleur brune uniforme; la plaque nuchale existe.

Le mâle diffère beaucoup de la femelle, non seulement par la taille, qui est toujours plus forte, mais aussi par la forme et l'ornementation de la carapace; chez lui, chaque écaille est fortement relevée en bosse; chez la femelle, la carapace est lisse, polie, non bossuée.

Dans le jeune âge, l'ornementation de la carapace est différente; elle est couverte de sillons concentriques assez profonds; ces sillons disparaissent de bonne heure, chez les femelles surtout. Chez l'adulte, les membres sont extrêmement forts, en forme de pied d'éléphant, et les ongles qui les terminent sont courts, épais et obtus à leur extrémité; la peau des avant-bras est revêtue d'écailles arrondies et plates; la queue est d'ordinaire fort peu allongée.

**Mœurs.** — Cette espèce est exclusivement herbivore et frugivore; on la nourrit dans les ménageries avec du pain, de la salade, du potiron, des courges; lorsque pendant les beaux jours on la laisse errer à l'air libre, elle broute avec plaisir l'herbe des parcs, dans laquelle on la garde; au moment où les rayons de soleil sont les plus brûlants, l'Éléphantine se cache volontiers et retire complètement sa tête sous son épaisse carapace. Nous avons remarqué que dans les ménageries, les animaux vont fréquemment à l'eau, dans laquelle ils passent des heures entières. L'animal s'apprivoise rapidement jusqu'au point de prendre la nourriture qu'on lui présente. Le seul moyen de défense qu'ait l'animal, malgré sa grande taille, est de rentrer sa tête sous la carapace en la protégeant avec ses bras ramenés au-devant; l'animal fait entendre alors un sifflement assez fort et assez prolongé.

Outre l'Éléphantine, il existait encore dans l'archipel Aldabra la Tortue de Daudin, la Tortue lourde et la Tortue hololissa.

LA TORTUE DE DAUDIN. — *TESTUDO DAUDINI.*

La Tortue de Daudin paraît être complètement éteinte, car on ne la connaît que par l'exemplaire qui se trouve au Muséum de Paris et par deux exemplaires étudiés par le docteur Albert Günther.

**Caractères.** — On distingue facilement cette espèce à la forme allongée, oblongue, ovulaire

de la carapace, dont les bords sont festonnés en avant et en arrière; les deux écailles marginales antérieures se relèvent fortement, tandis que la partie postérieure de la carapace se recourbe vers la queue, après s'être d'abord relevée; les écailles, chez le mâle, sont en bosses saillantes; la plaque nuchale est très large; la couleur est d'un brun uniforme; la queue est très longue, inonguiculée. Chez les jeunes individus, la carapace a une forme régulièrement elliptique et la couleur est plus foncée que chez les adultes.

**LA TORTUE LOURDE ET LA TORTUE HOLOLISSA.**  
— *TESTUDO HOLOLISSA ET TESTUDO PONDEROSA.*

La Tortue lourde et la Tortue hololissa vivaient encore à Aldabra, d'après M. Günther.

**Caractères.** — Ainsi que l'indique son nom, la Tortue lourde a la carapace extrêmement épaisse, de 27 pouces de longueur, cette carapace n'ayant pas moins des trois quarts d'un pouce; la carapace est régulièrement bombée, un peu plus large en arrière qu'en avant; la partie postérieure s'abaisse fortement et rapidement, de manière à être fort recourbée et bouchée. Dans ces traits généraux, la Tortue hololissa ressemble à la Tortue lourde, mais en diffère par la forme du plastron et la minceur de la dossière.

#### TORTUES DE MAURICE.

Toutes les espèces qui vivaient à Maurice sont aujourd'hui éteintes; ce sont les *Testudo triserrata*, *leptocnemis*, *inepta*, *indica*. Ces Tortues ne sont guère connues que par des ossements trouvés dans la « Mare aux songes » avec des débris des grands oiseaux disparus. En 1676, cependant, Perrault a pu disséquer une Tortue dont la carapace est conservée au Muséum de Paris; cette carapace est d'un noir profond, ovale, oblongue, à bords antérieurs relevés et festonnés; le dessus, à partir du bord antérieur et médian du pourtour, jusque vers le second tiers de la dernière plaque dorsale, est tout à fait plan, d'où il résulte que l'extrémité antérieure est légèrement relevée; la plaque sus-caudale est simple, très élargie; il n'existe pas de plaque nuchale; la queue est longue, onguiculée; la longueur de la carapace, prise en dessus, est de 0<sup>m</sup>,81.

La Tortue de Grey, qui est probablement de même espèce que la Tortue trisériée, est également connue par une carapace qui est déprimée,

à bords festonnés, à plaques légèrement convexes et striées; cette carapace est fort allongée, ovalaire, d'un brun olivâtre; il n'existe que onze plaques sternales; la nuchale fait défaut.

**LA TORTUE DE VOSMAER. — TESTUDO VOSMAERI.**

La Tortue de Vosmaer était spéciale à l'île Rodriguez. Les premiers ossements de cette espèce ont été recueillis en 1786 dans une caverne avec des débris du Solitaire, cet étrange oiseau également disparu; un squelette complet, avec la carapace, se trouve dans les galeries d'anatomie comparée du Muséum de Paris; le Muséum possède également deux carapaces de jeunes individus, dont l'une a été décrite par Duméril et Bibron, sous le nom de Tortue Peltaste; tout dernièrement enfin, les collections d'herpétologie de ce même établissement se sont enrichies d'un exemplaire de plus haut prix; c'est un mâle adulte provenant de la collection des Genovéfains commencée sous le règne de Henri IV; cette pièce, la seule que l'on connaisse, appartenait à la bibliothèque Sainte-Geneviève qui, comme on le sait, est installée sur l'emplacement qu'occupaient les bâtiments de la célèbre communauté religieuse.

La Tortue de Vosmaer, que le Muséum d'histoire naturelle de Paris est seul à posséder, arrivait à une grande taille; l'exemplaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève n'a pas moins, en effet, de 1<sup>m</sup>,65 de long, la carapace seule ayant une longueur de près de 1 mètre. Cette carapace, de couleur brune uniforme, protège fort incomplètement le corps de l'animal; elle est peu bombée, absolument lisse, sans bosselures ni stries, fort allongée, comprimée, se recourbant brusquement et fortement sur les côtés; la partie antérieure, fort étroite, est relevée au-dessus du cou; la partie postérieure, plus large, descend d'abord brusquement, puis se relève au-dessus de la queue; il n'existe pas d'écaille nuchale; la sus-caudale est simple; le plastron est très court, entier, formé de onze plaques. Le cou est long, surmonté d'une tête fort petite; la queue est grosse et courte; les pattes sont fortes, formées en dessus de grandes plaques; les ongles sont robustes.

#### LES TORTUES DES GALAPAGOS

Il en sera très prochainement pour les Galapagos comme pour les Mascareignes. Les



Tortues géantes auront bientôt à tout jamais disparu de ces îles.

Lorsque les Espagnols découvrirent les Galapagos, les Tortues y étaient si abondantes, que ces îles purent être nommées Îles des Tortues. A la fin du dix-septième siècle, tous les navires qui sillonnaient ces parages relâchaient aux Galapagos pour s'approvisionner d'eau et de Tortues.

Dans le récit de ses voyages, publié en 1797, Dampier rapporte que les Tortues sont tellement abondantes dans ces îles qu'elles suffiraient pour nourrir cinq à six cents hommes pendant plusieurs mois. « Les Tortues, dit ce voyageur, sont de très grande taille, fort grasses, et d'une chair si savoureuse qu'elle ne le cède en rien à celle du poulet. L'une des Tortues capturées par nous pesait 200 livres, et avait deux pieds de hauteur. Leur cou est très long, la tête étant fort petite à proportion du corps. »

Jusque vers le commencement de ce siècle, les choses ne paraissent guère avoir changé aux Galapagos. Delano, qui a visité cet archipel à partir de l'année 1800, mentionne l'abondance des Tortues dans les îles Hood, Charles, James et Albemarle; il décrit très exactement ces animaux et mentionne expressément ce fait qu'elles ont le cou très long, ressemblant au corps d'un serpent; il rapporte qu'il a capturé 300 Tortues dont il a déposé la moitié dans l'île de Massa Fuero, après 60 jours de traversée; une partie de ces animaux prospéra, mais fut ensuite détruite par l'homme. Il transporta aussi de ces Tortues à Canton, à deux reprises différentes.

En 1813, Porter vit un assez grand nombre de Tortues géantes aux Galapagos, principalement dans les îles Hood, Malborough, James, Charles et Porter. Quelques-uns de ces animaux pesaient jusqu'à 150 et 200 kilogrammes; Porter estime à 500 environ le nombre des grandes Tortues qu'il rencontra, tous ces animaux devant peser au moins 14 tonnes.

En 1835, c'est-à-dire vingt-deux ans après Porter, Darwin visita les Galapagos. Dans l'intervalle de temps, cet archipel avait passé dans la possession de la république de l'Equateur, et avait été colonisé par deux ou trois cents déportés qui firent une guerre d'extermination aux Tortues; ils les chassaient pour en saler la chair; avec les déportés pénétrèrent dans les îles une grande quantité de porcs qui retournèrent, en partie, à l'état sauvage, et

achevèrent de détruire les Tortues. Néanmoins Darwin en trouva encore un certain nombre dans toutes les îles qu'il visita. Onze ans plus tard, lorsque le *Herald*, navire de guerre anglais, chargé, ainsi que le *Beagle*, d'une mission scientifique, fit escale à l'île Charles, le naturaliste de l'expédition aperçut dans cette île de nombreux troupeaux d'animaux domestiques, des chiens et des porcs retournés à l'état sauvage, mais il ne vit point de Tortues; celles-ci avaient été, en ce point, complètement anéanties depuis le voyage de Darwin; il en existait cependant encore quelques-unes dans l'île Chatham.

D'après Steindachner, les îles Galapagos ne comptaient plus, en 1872, en fait d'êtres humains, qu'un blanc et deux nègres qui menaient une existence misérable dans l'île Charles; tous les autres colons avaient péri, ou avaient émigré; suivant le récit des survivants les Tortues avaient complètement disparu de l'île qu'ils habitaient.

Récemment enfin, en 1875, le navire de guerre anglais le *Peterel* constata que les Tortues n'existaient plus à l'île Charles, mais qu'il en restait encore quelques individus dans l'île Chatham, dans les îles Hood, James et Indéfatigable, mais qu'elles étaient assez abondantes dans les îles Albemarle et Abington.

Lorsque Porter visita l'archipel des Galapagos, il insista sur la diversité des espèces qu'il rencontra. Les Tortues que l'on trouve à Indéfatigable, rapporte-t-il, sont généralement d'une taille énorme, et n'ont pas moins de cinq pieds et demi de longueur, sur quatre et demi de largeur, trois de hauteur; les marins en ont trouvé de dimensions plus considérables encore. La carapace des Tortues de l'île James est remarquable par son peu d'épaisseur et par sa fragilité et diffère complètement de celle des Tortues des îles Hood et Charles. Celles qui vivent dans cette dernière île ont la carapace fort allongée, retroussée à la partie antérieure à la manière d'une selle espagnole, très épaisse et de couleur brune. Les Tortues de l'île James sont arrondies, épaisses et d'un noir d'ébène; celles de l'île Hood aussi étaient petites et ressemblaient à celles de l'île Charles.

Les recherches faites par le docteur Albert Günther ont pleinement confirmé les renseignements donnés par Porter; il mentionne, en effet, en 1877, cinq espèces encore vivantes



aux Galapagos : la Tortue à pieds d'éléphant (*Testudo elephantopus*), la Tortue noire (*T. nigrita*), la Tortue voisine (*T. vicina*), la Tortue microphyes, la Tortue d'Abington; la Tortue selle (*Testudo ephippium*), qui habitait l'île Indéfatigable, est éteinte.

Sans entrer ici dans la description détaillée de ces espèces, nous ne ferons qu'en indiquer les caractères principaux.

La Tortue à pieds d'éléphant rappelle l'Éléphantine d'Alhabra. La carapace, qui est d'un noir foncé, est bombée, bossuée, épaisse, plus large en arrière qu'en avant. Cette espèce provient probablement de l'île James.

La Tortue noire (*Testudo nigrita*) arrive à la taille de 1<sup>m</sup>,35; la carapace, d'un noir uniforme, est ovale, relevée latéralement dans sa partie antérieure et dans sa partie postérieure, rabattue sur la queue dans sa portion moyenne. Chaque écaille, qui se relève fortement en bosse, est marquée de forts et profonds sillons concentriques; il n'existe pas de nuchale; la sus-caudale, qui est large, n'est pas divisée; chez le mâle le plastron est légèrement excavé dans sa partie médiane; la queue est courte, dépourvue d'ongle à son extrémité.

C'est d'Albemarle que vient la *Testudo vicina*, décrite par Günther; chez cette espèce, la carapace est un peu déprimée; les écailles, qui se relèvent en bosse, sont fortement sillonnées; la carapace, de couleur noire, est à peine plus large en arrière qu'en avant.

La *Testudo microphyes* a également été trouvée à Albemarle; cette espèce arrive à une taille de 34 pouces anglais et à un poids de 240 livres. Chez le mâle, la carapace, de couleur foncée, presque noire, est bombée dans son ensemble, modérément déprimée cependant, la partie supérieure étant légèrement aplatie; elle est plus large en arrière qu'en avant, dentelée à ses extrémités; la tête est assez grosse. Chez la femelle, au contraire, la carapace est tout à fait lisse, plus déprimée que chez le mâle, de forme oblongue, sensiblement de même largeur en avant et en arrière.

La Tortue d'Abington (fig. 104), qui vit dans l'île de ce nom, rappelle la Tortue de Vosmaër, espèce éteinte de l'île Rodriguez. La carapace est très mince et a la consistance du carton; elle est irrégulièrement bossuée et largement ouverte en avant, de telle sorte qu'elle ne protège que peu l'animal; le cou, très long, est surmonté par une tête relativement fort petite.

La carapace de la Tortue à selle (*Testudo ephippium*), espèce disparue, est mince et bossuée comme celle de l'espèce précédemment indiquée; elle est toutefois moins étroite en avant, plus recourbée à la partie postérieure; le cou de l'animal était plus gros, la tête moins petite.

**Mœurs, habitudes.** — Les documents fournis par Porter nous serviront pour combler quelques lacunes dans les descriptions qui nous ont été laissées sur les Tortues des Galapagos par l'illustre naturaliste du *Beagle*.

« J'ai rencontré sur ma route, écrit Darwin, deux grandes Tortues qui devaient peser chacune au moins 100 kilogrammes. L'une d'elles, qui dévorait un morceau de cactus, me regarda lorsque j'approchai et s'éloigna tranquillement; l'autre fit entendre un sifflement profond et rentra sa tête. Ces énormes reptiles, entourés de laves noires, de buissons dépourvus de feuilles et de cactus gigantesques, me firent l'effet de créatures antédiluviennes.

« Ces animaux, qu'on trouve probablement dans toutes les îles du groupe, se rencontrent certainement dans le plus grand nombre d'entre elles. Ils vivent de préférence dans les endroits humides et élevés, mais ils visitent aussi les lieux bas et secs. Quelques-uns atteignent des dimensions énormes: l'Anglais Lawson, qui à l'époque de notre séjour avait des projets de colonisation, nous parla de quelques spécimens tellement grands qu'il fallait six ou huit hommes pour les soulever, et qu'on pouvait en retirer jusqu'à 100 kilogrammes de viande. Les mâles, qui diffèrent principalement des femelles par la plus grande largeur de leur queue, arrivent à une taille supérieure à celle qu'atteignent ces dernières.

« Les Tortues qui vivent sur les îles dépourvues d'eau ou qui habitent les pays bas et secs se nourrissent principalement du suc des cactus; celles qui résident dans les lieux élevés et humides mangent les feuilles de différents arbres, des baies acides et âcres appelées *guagarita* et des lichens d'un vert pâle qui pendent en festons aux branches des arbres. Toutes ces Tortues aiment l'eau, dont elles boivent de grandes quantités; beaucoup d'entre elles se plaisent dans la vase. Les îles les plus grandes ont seules des sources, qui se trouvent toujours vers leur partie centrale et à une assez grande altitude; il en résulte que, pour boire, les Tortues qui habitent les endroits bas doivent parcourir d'assez longs

trajets ; du passage incessant de ces Tortues à travers les broussailles, il résulte des sentiers larges et parfaitement battus qui s'étendent dans tous les sens, depuis les sources jusqu'au rivage ; c'est en suivant ces sentiers que les Espagnols ont découvert les sources. Lorsque je parcourais pour la première fois l'île Chatham, je ne pouvais m'expliquer tout d'abord par quel animal des chemins si bien entretenus avaient été tracés ; j'eus bientôt l'explication du fait en les suivant, car je trouvai près des sources un grand nombre de grandes Tortues ; les unes s'avançaient en hâte, leur long cou étendu ; les autres, après avoir bu avec avidité, s'en retournaient vers le rivage. Lorsque la bête arrive à la source, elle plonge sa tête dans l'eau jusqu'au-dessus des yeux, sans s'effrayer de la présence d'un étranger, et déglutit avec rapidité. Les habitants du pays racontent que ces animaux demeurent trois ou quatre jours dans le voisinage de l'eau et qu'ils ne retournent qu'alors dans les endroits où ils ont l'habitude de se tenir. Les époques auxquelles les Tortues viennent boire ne sont pas exactement connues ; il est probable que cela doit dépendre du mode d'alimentation de l'animal. Il est du reste constant que certaines Tortues vivant sur des îlots privés de sources ne boivent qu'à des intervalles très irréguliers et assez éloignés, alors seulement qu'il pleut assez pour que l'eau du ciel puisse s'accumuler dans quelque cavité.

« L'on sait que la vessie urinaire des Grenouilles leur sert surtout de réservoir à eau pour maintenir l'humidité dont ces animaux ont besoin ; il semble en être de même pour les Tortues. Les habitants des Galapagos connaissent cette particularité et la mettent à profit ; lorsqu'ils sont poussés par la soif, ils sacrifient quelques-uns de ces animaux et boivent le contenu de la vessie urinaire composé d'eau presque pure. Je vis tuer une de ces Tortues de grande taille ; le liquide était absolument clair et n'avait qu'un faible goût d'amertume ; les indigènes boivent aussi le liquide péricardique.

« Quand les grandes Tortues se mettent en marche pour se rendre vers les sources, elles marchent nuit et jour et se transportent beaucoup plus rapidement qu'on ne le supposerait vers le but qu'elles veulent atteindre. D'après des observations faites sur les lieux, les gens du pays affirment que ces Tortues peuvent parcourir environ 8 milles en deux ou trois

jours. Une grande Tortue que j'ai été à même d'observer cheminait avec une vitesse de 60 yards en 10 minutes, soit 360 aunes à l'heure, ce qui ferait 4 milles anglais par jour. »

Porter a remarqué que les Tortues s'avancent d'un pas lourd et régulier, et qu'elles se tiennent à environ 30 centimètres au-dessus du sol.

« Pendant le jour, dit ce voyageur, les grandes Tortues des Galapagos sont particulièrement circonspectes ; au moindre bruit, à la vue de tout objet qui bouge, elles s'empres-sent de rentrer leur tête sous la carapace. Chose étrange, elles paraissent être sourdes et aveugles pendant la nuit ; les bruits les plus retentissants, les détonations même d'une arme à feu ne produisent en elles aucune impression. »

D'après les rapports des indigènes, Darwin rapporte la même observation. « On croit, dit ce naturaliste, que les Tortues sont absolument sourdes ; ce qui est certain, c'est qu'elles ne paraissent pas entendre une personne qui marche directement derrière elles. Lorsque je rencontrais quelque-une de ces énormes bêtes en train de cheminer paisiblement, je prenais plaisir à la dépasser, pour la voir alors rentrer sa tête et ses pattes en poussant un long sifflement et tomber brusquement à terre. Souvent je m'amusais alors à me placer sur le dos de l'animal ; lorsque j'avais frappé quelques coups secs sur la partie postérieure de la carapace, la Tortue se relevait, se remettait en marche et j'avais peine alors à garder l'équilibre. »

A certaines époques de l'année les mâles font entendre des beuglements rauques ou des sortes de rugissements qui, dit-on, s'entendent à plus de cent mètres de distance. Les femelles pondent en octobre. Dans les endroits où le sol est sablonneux, elles creusent des trous dans lesquels elles déposent leurs œufs ; là où le sol est pierreux elles pondent dans quelque fente du sol. Les œufs sont arrondis, de couleur blanche ; certains d'entre eux mesurent jusqu'à 18 centimètres de circonférence.

**Usage alimentaire.** — Porter affirme qu'aucun animal ne fournit une chair plus savoureuse que les grandes Tortues des Galapagos ; nous avons déjà vu qu'il en était de même pour les espèces de Rodriguez et des Seychelles.

« La chair des Tortues, dit Darwin, est mangée fraîche ou salée. De la graisse on extrait une huile fort limpide et l'on chasse fréquemment



ces animaux dans ce seul but; lorsque ceux qui se livrent à ce genre d'industrie trouvent une des grandes Tortues, ils incisent la peau de l'animal auprès de la queue pour voir s'il est suffisamment gras; dans le cas contraire, l'animal est remis en liberté et guérit rapidement de la blessure qui lui est faite. »

### LES PYXIDES — PYXIS

**Caractères.** — Par une exception unique dans la famille des Chersites, une espèce qui habite l'Inde, le *Pyxis arachnoides* a la partie antérieure du sternum mobile; les mouvements sont, du reste, peu étendus. A part ce caractère, les *Pyxis* ressemblent entièrement, et par la forme de leurs pattes et par le bombement de la carapace, aux Tortues de terre proprement dites.

Le *Pyxis arachnoïde* est une espèce de petite taille, 15 centimètres seulement, à la carapace ovale, échancrée antérieurement, d'un jaune roussâtre relevé par des taches triangulaires, de couleur noire, disposées en rayons; une teinte brune règne sur la tête, le cou et la queue; on voit une bande noire sur les membres qui sont de couleur jaunâtre.

Les mœurs de cette espèce ne sont pas connues.

### LES CINIXYS — CINIXYS

**Caractères.** — Seules de toutes les Tortues, les *Cinixys* ont la faculté de pouvoir à volonté faire mouvoir la partie postérieure de leur carapace pour l'abaisser et l'appliquer sur le sternum, afin de fermer complètement la boîte osseuse en arrière; les *Pyxides*, elles, closent la partie antérieure de cette boîte par un autre mécanisme, en relevant la partie mobile de leur plastron. Mais, ainsi que le remarquent Duméril et Bibron, chez les *Pyxides* « la mobilité de la partie antérieure du sternum est due à la présence d'un ligament élastique qui fait l'office d'une charnière, tandis que chez les *Cinixys* la carapace n'offre réellement aucune articulation mobile; ce sont tout simplement les os, vertèbres et côtes, qui se fléchissent et se plient; par cette élasticité dont les os jouissent, et en raison de leur peu d'épaisseur, ils laissent ainsi la carapace se ployer pour qu'elle puisse se rapprocher du sternum. » Nous ajouterons que chez les *Cinixys* le sternum est composé d'une seule pièce et que les pattes

ont cinq doigts, ceux de derrière n'ayant que quatre ongles.

**Distribution géographique.** — On a décrit trois espèces de *Cinixys*: la *Cinixys* de Home, la *Cinixys* de Bell, la *Cinixys* rongée; elles habitent les parties les plus chaudes de l'Afrique.

#### LA CINIXYS DE HOME. — *CINIXYS HOMEANA*.

*Gelenk-schildkröte.*

**Caractères.** — L'espèce la plus connue du genre est celle qui a été nommée *Cinixys homeana*, en l'honneur du naturaliste Home. On la reconnaît à sa carapace allongée, ovale, à dos plat, à flancs carénés; la partie antérieure du pourtour est large; la carapace est échancrée, aussi longue que le sternum; il n'existe pas de plaque nuchale; la queue est longue, inonguiculée. Le plastron est large, relevé et échancré du côté du cou; en arrière son bord est arqué. La tête est déprimée. La carapace est d'une couleur marron clair ou d'un brun jaune uniforme. Les mâchoires, les écailles qui garnissent les membres, le dessus de la tête, sont colorés en jaune pâle. La taille est d'environ 30 centimètres.

**Distribution géographique.** — Le *Cinixys* de Home se trouve dans l'ouest de l'Afrique; l'espèce a été recueillie en Guinée, au Gabon, aux îles du Cap-Vert. Quelques spécimens qui existent dans les collections proviennent de la Guyane anglaise; il est certain que ces exemplaires ont dû être importés d'Afrique.

**Mœurs.** — Ce n'est que tout récemment que l'on a quelques renseignements sur les mœurs et sur les habitudes des *Cinixys*. Ces données jettent un jour inattendu sur l'histoire de ces animaux et viennent confirmer l'opinion de Strauch qui considère les Tortues terrestres et les Tortues marécageuses comme constituant non seulement une seule et même famille, mais encore comme représentant des membres d'une sous-famille unique.

Monteiro a décrit comme exclusivement terrestre une espèce appartenant au genre *Cinixys*, la *Cinixys belliana* qui ne vivrait que sur le gneiss ou sur des terrains arides analogues et se cacherait, en s'enfouissant profondément pendant la saison froide, c'est-à-dire de mai à octobre. Des observations précises faites sur les autres espèces du genre infirment complètement les renseignements que l'on doit à Monteiro.



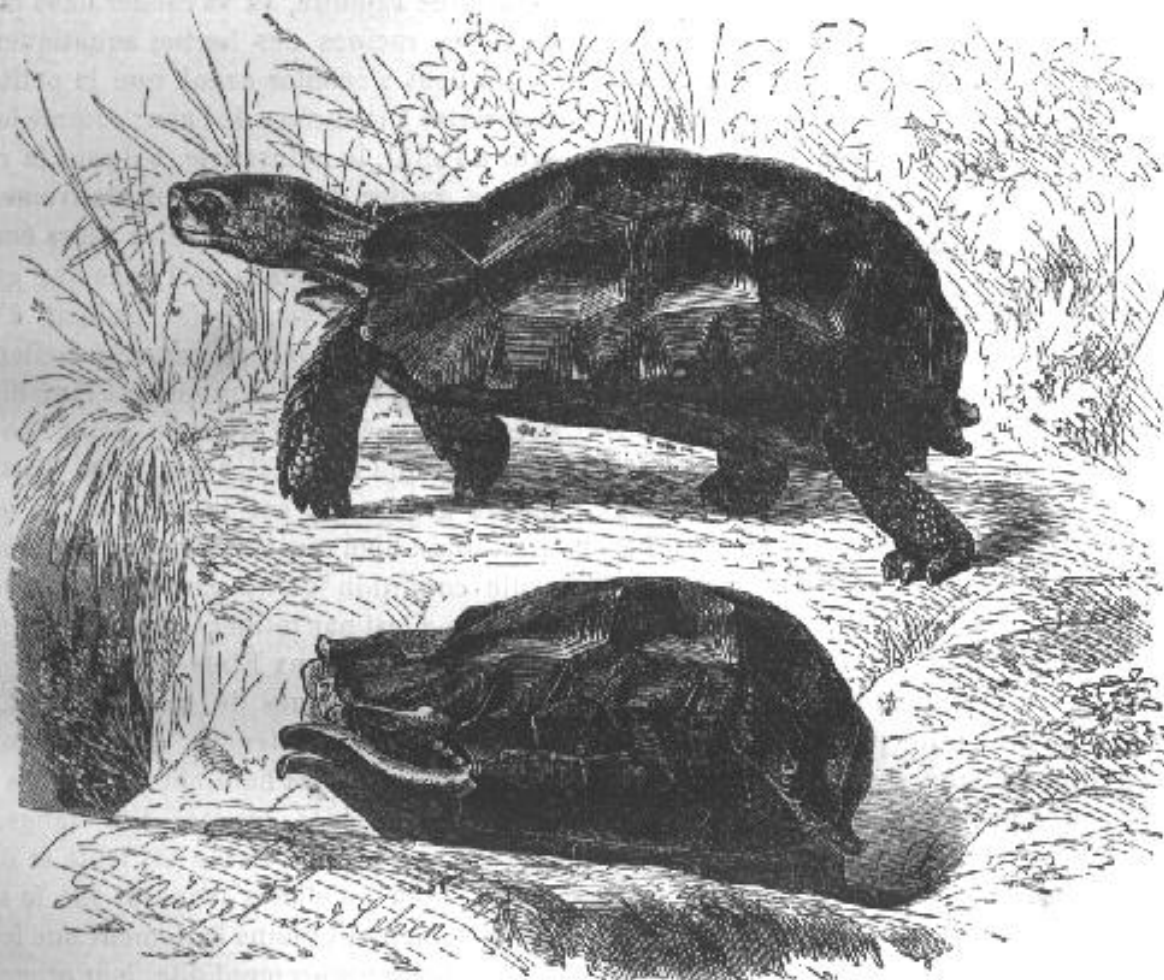


Fig. 105. — Cinixys de Home (1/4 de grand. nat.).

Usher décrit la *Cinixys homeana* comme une Tortue assez commune dans la région de Fanti, où elle sert de nourriture aux indigènes qui apprécient tout particulièrement sa chair et qui, pour ce motif, l'apportent rarement sur les marchés. « Cette espèce, ajoute Usher, paraît vivre très longtemps dans l'eau ; un individu que j'ai gardé en captivité est resté des mois entiers dans un bassin rempli d'eau. » La relation de Falkenstein coïncide parfaitement avec la précédente : « Relativement aux *Cinixys*, écrit-il, je n'ai pu apprendre grand'chose ni par des observations personnelles, ni par les récits des nègres. La seule chose que je sache c'est que l'espèce que j'ai rapportée vivante (*Cinixys erosa*), et qui ne se rencontre pas fréquemment, se trouve dans les cours d'eau ou dans leur voisinage jusqu'à la limite où se fait sentir l'influence de l'eau de mer. De là, elle se rend vers le rivage pour pondre ses œufs, et c'est alors qu'on la captive ; je ne sais pas exactement à quelle époque cette ponte a lieu. Bien qu'elle marche comme un véritable pied-bot, je suis persuadé que

c'est une excellente nageuse ; celles que j'élevais en captivité, du moins, cherchaient leurs aliments à une assez grande profondeur dans le bassin et plongeaient pour cela jusqu'au fond. »

Fischer a laissé quelques observations sur les *Cinixys* maintenus en captivité. Toutes les espèces du genre ont les mêmes habitudes ; ce sont des animaux diurnes très indolents et fort lents ; ils sont, dit cet observateur, si maladroits pour prendre leur nourriture, que l'on ne comprend guère comment, à l'état de liberté, ils parviennent à se rassasier. Effeldt a élevé une *Cinixys* en captivité ; elle ne voulait manger que des cerises. Celle qui a été observée par Fischer ne touchait qu'aux pommes ; elle ne mangeait guère plus de deux ou trois fois par mois, et encore se passait-il souvent de longues semaines avant qu'elle ne se décidât à toucher à ces aliments. Effeldt rapporte que la marche des *Cinixys* diffère de celle de toutes les autres tortues terrestres ; elles s'avancent comme si elles étaient montées sur des échasses, en s'élevant sur leurs ongles.

Sous l'influence de la peur, elles se laissent brusquement retomber sur le sol, et se retirent sous la carapace qui se clôt hermétiquement en arrière.

## LES TORTUES DE MARAIS

*Sumpf-Schildkröten.*

**Caractères.** — La plupart des auteurs réunissent aux Tortues de terre proprement dites, dans une même famille, les Tortues de marais caractérisées par une carapace très peu bombée et par des pattes pouvant servir à la natation ; on ne saurait, en effet, établir d'une manière absolue la différenciation entre les Tortues dites de marais et les Tortues appartenant à la même famille et vivant exclusivement sur la terre ferme. Les Tortues marécageuses présentent, en revanche, dans leur mode d'existence, assez d'uniformité pour qu'il soit possible d'en donner une description générale pouvant exactement s'appliquer à elles toutes, et pour qu'on en forme une tribu distincte.

**Mœurs, habitat.** — « Si l'on veut, écrit Weinland, étudier les Tortues marécageuses dans leur pleine liberté, il convient d'explorer les parties chaudes et tempérées de l'Amérique septentrionale. Dans cette partie du monde, qui est la véritable patrie de ces animaux, on voit de nombreuses espèces vivre côte à côte dans les étangs, dans les fleuves, dans les bois et dans les vallons ; elles sont si nombreuses, que de longtemps le zoologiste n'aura pas à déplorer leur extinction.

« En se promenant par une chaude après-midi d'été dans la Nouvelle-Angleterre, dont l'aspect rappelle celui des campagnes de l'Europe centrale, le naturaliste guettera en vain quelque Lézard filant rapidement à travers les broussailles ; il retournera inutilement les pierres dans l'espoir de trouver de petits reptiles. Mais en revanche, si sa route l'amène au bord d'un petit lac ou d'un ruisseau coulant paisiblement au travers d'une verte prairie, il trouvera en cet endroit de quoi satisfaire amplement sa curiosité. Il se demandera certainement quel est cet animal, à la forme arrondie, à la couleur brune, grand comme une pièce de cinq francs, qui repose sur les feuilles des plantes d'eau. S'il s'approche, il verra une petite Tortue, car c'est de cet animal qu'il s'agit, il verra une petite Tortue qui, prompte comme l'éclair, s'élançant du haut de la feuille sur laquelle elle était perchée, se jette à l'eau, et

filant avec rapidité, va se cacher dans la vase, entre les racines des herbes aquatiques. Une heure peut s'écouler avant que la petite bête reparaisse à la surface de l'eau ; comme le chasseur à l'affût, le naturaliste, s'il veut la revoir, doit se garder de faire aucun mouvement, de produire aucun bruit. Il verra alors émerger au-dessus de la surface de l'eau une gentille Tortue dont les yeux noirs brillent d'un vif éclat et dont il pourra s'emparer facilement ; comme tous les animaux qui ont l'intelligence peu développée, la Tortue ne craint l'homme, en effet, que lorsqu'il bouge ; une Tortue en liberté grimperait sur la main qu'on lui tendrait aussi bien que sur une pierre voisine, à la seule condition qu'on garde une immobilité absolue. C'est par milliers que ces petites Tortues se trouvent aux États-Unis. »

Toutes les Tortues de marais vivent, ainsi qu'on devait s'y attendre, dans des contrées humides ; la plupart habitent les rivières ou les cours peu rapides, les lacs, les étangs. Leur marche sur la terre ferme est lente et embarrassée, bien qu'elles s'avancent sur le sol, incontestablement moins lentement que les Tortues de terre proprement dite ; leur progression dans l'eau est le plus souvent très rapide. Lorsque tout est calme autour d'elles, elles prennent le plus ordinairement plaisir à se laisser flotter à la surface de l'eau, la tête hors de l'eau ; mais vient-il à se produire un bruit subit, elles plongent de suite avec la plus grande rapidité et vont se cacher parmi les herbes. « Ces bêtes semblent avoir appris à se rendre invisibles, dit C. Muller. J'ai parfois vu les bords des ruisseaux et des étangs, ainsi que les pierres qui en émergeaient, littéralement couverts de Tortues dans l'Amérique du Nord ; ces animaux se chauffaient tranquillement aux rayons du soleil ; mais venait-on à s'approcher d'elles, elles plongeaient rapidement ; ce n'est que sur un fond n'offrant pas de retraites, dans une eau limpide et peu profonde, qu'il était possible de les capturer ; le plus souvent, même dans ces circonstances, elles vous échappent encore, et s'enfoncent rapidement dans la vase molle. »

A l'inverse des Tortues de terre proprement dites, qui sont exclusivement herbivores ou frugivores, les Tortues de marais se nourrissent de préférence de matières animales, de petits mammifères, d'oiseaux, d'autres Reptiles morts ; elles s'attaquent aux poissons et recherchent les Vers, les Mollusques, les Insectes



d'eau ; ce n'est que poussées par la faim, et faute de mieux, qu'elles se décident à se repaître de végétaux ; d'après une observation qui a été faite à la ménagerie des Reptiles du Muséum d'histoire naturelle de Paris, une Emyde de grande taille, l'Emyde batagur de l'Inde, est exclusivement herbivore ; mais ce fait est une exception dans le groupe.

Les Tortues de marais nagent pendant des heures entières, flottant à la surface de l'eau ; semblables à un Oiseau de proie en quête d'une victime, elles fouillent soigneusement du regard la surface qui s'étend au-dessous d'elles. Ont-elles aperçu une proie à leur convenance, elles laissent échapper quelques bulles d'air qui viennent bouillonner à la surface de l'eau, plongent obliquement et se jettent sur la victime la gueule ouverte ; le malheureux animal est happé, fortement tenu entre les mâchoires de la Tortue, comme entre les branches d'une puissante tenaille. Le morceau est généralement trop gros pour être avalé d'une seule bouchée ; la Tortue le déchire alors à l'aide des ongles acérés qui arment ses pattes de devant et le dévore peu à peu. La hardiesse des Tortues d'eau, même de celles qui ont une faible taille, est vraiment incroyable ; elles s'attaquent à des bêtes parfois aussi fortes qu'elles et ne craignent pas, d'un coup de mâchoire, d'enlever quelque morceau de chair aux poissons qui nagent dans leur voisinage. Certaines Tortues sont des animaux de proie qui ne cessent pas d'être dangereux et qui ne craignent pas de s'attaquer à des oiseaux de la taille du Canard ; lorsqu'on les excite ou qu'on veut s'en saisir, elles se jettent sur l'homme lui-même et ne laissent pas que de causer de cuisantes blessures. Tristran rapporte qu'il vit avec surprise les Tortues marécageuses d'Afrique entraîner au fond de l'eau des oiseaux aquatiques, tués ou blessés par lui ; elles ne lâchaient jamais le butin, une fois celui-ci capturé, et se laissaient plutôt entraîner avec la proie que de s'en dessaisir. C'est aux Tortues de marais et aux Poules purpurines que le naturaliste que nous venons de citer attribue le pillage des nids et la destruction des couvées qu'on constate très fréquemment le long des lacs et des marais de l'Algérie.

Les facultés physiques des Tortues marécageuses, bien que peu développées, semblent être cependant supérieures à celles des Tortues de terre ; quelques-unes, pour s'emparer de leur proie, emploient la ruse et la prudence ;

elles choisissent parfaitement leur retraite, et savent se mettre à l'abri des attaques. En captivité, il paraît qu'elles s'approvoient assez facilement et qu'elles savent qu'on va leur distribuer leur pâture.

A l'approche de l'hiver, les Tortues marécageuses s'enfouissent assez profondément et passent la mauvaise saison dans un état de mort apparente. Dans les pays équatoriaux elles s'enterrent, alors que par suite de la chaleur les endroits qu'elles habitent viennent à se dessécher. Müller rapporte que dans l'Amérique septentrionale elles creusent les rives des cours d'eau dans lesquelles elles se tiennent pour y chercher un abri contre les intempéries ; elles sortent généralement de leurs cachettes vers le mois d'avril ou dans les premiers jours de mai.

Dès les premiers beaux jours, alors que le soleil recommence à verser sa douce chaleur, les femelles creusent dans la terre meuble ou dans le sable et y pondent de 6 à 20 œufs.

**Usages.** — Certaines Tortues de marais servent à l'alimentation. Bates raconte que le long de l'Amazonne chaque propriétaire possède un petit étang dans lequel on tient de ces Tortues en captivité ; lorsque la provision est épuisée on envoie des Indiens, surtout alors que les eaux sont basses, pour s'emparer des Tortues à l'aide de filets. La chasse se fait aussi à l'aide de flèches dont la pointe mobile pénètre dans le corps ; la tige, fixée à la pointe par une corde assez longue, surnage, et l'on parvient ainsi à s'emparer des animaux. Les indigènes préparent les Tortues de différentes manières, car ces bêtes sont pour eux d'une précieuse ressource alimentaire ; la chair des Tortues de marais est, d'après eux, tendre, savoureuse et agréable au goût ; on prétend cependant qu'on s'en fatigue très rapidement. Bates rapporte qu'à Éga, sur les bords de l'Amazonne, il a été contraint de se nourrir presque exclusivement de Tortues pendant près d'une année ; il était tellement écœuré de cette nourriture, toujours la même, qu'il lui est fréquemment arrivé de préférer souffrir de la faim, plutôt que d'y avoir recours.

Les Tortues de marais supportent bien la captivité, à la condition de leur donner pendant l'hiver une chaleur suffisante. Celles qui vivent à l'air libre ont soin, pendant la mauvaise saison, de s'enterrent et de se préserver ainsi de l'action funeste du froid ; pour celles qui sont en espace clos, il faut, si on veut les conserver,



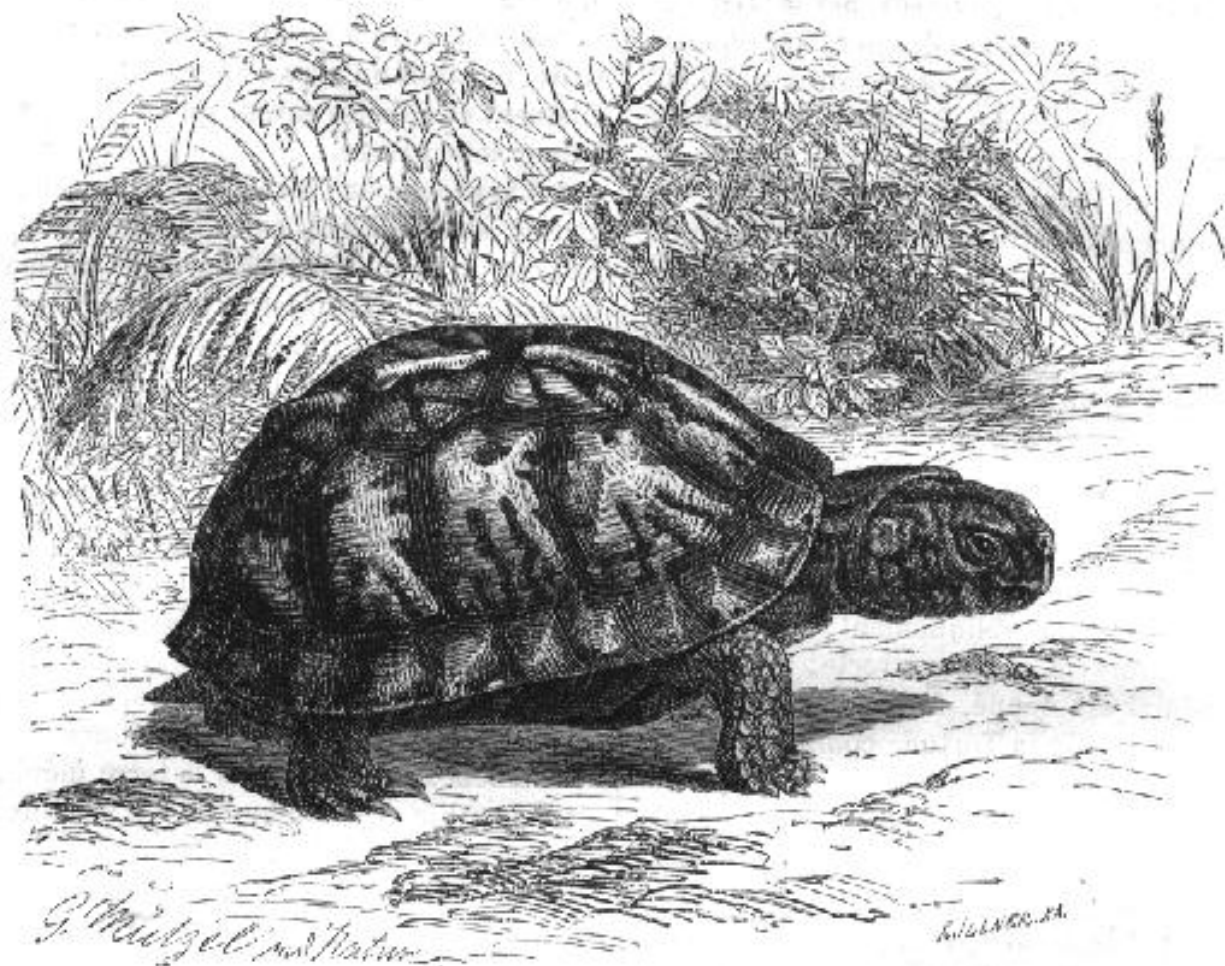


Fig. 106 - Tarrapône carénée (1/2 de grand. nat.).

leur donner une température constante. « Depuis quelques années, écrit Effeldt, j'ai reçu des Tortues marécageuses de l'Amérique septentrionale; elles mouraient toutes pendant l'hiver. J'eus l'idée de m'arranger de manière à ce que l'eau pût être maintenue à une température relativement assez élevée pendant l'hiver, car j'avais observé que, même pendant l'été, mes Tortues ne prenaient régulièrement leur nourriture que lorsque l'eau était tiède. Je fis établir un four sur lequel je pus placer mes animaux; j'obtins un tel succès que, non seulement toutes les Tortues, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, mangèrent régulièrement, mais qu'elles étaient vivaces à ce point que je fus obligé de les séparer, car elles se battaient à chaque repas. Elles devinrent bientôt assez apprivoisées pour accourir lorsque je m'approchais de leur bassin, et pour prendre de mes mains leurs aliments. » La chaleur est une condition essentielle pour conserver des Tortues longtemps en captivité; il en est de ces animaux, du reste, comme de tous les Reptiles.

## LES TORTUES A TABATIÈRE — TERRAPENE

**Caractères.** — Duméril et Bibron ont désigné après Fleming, sous le nom de Cistude, des Tortues de marais ayant la carapace presque aussi bombée que chez les vraies Tortues de terre, le plastron large, ovale, attaché au bouclier par un cartilage, de telle sorte que ce plastron est mobile en avant et en arrière sur une même charnière transversale; les pattes antérieures ont cinq ongles, les postérieures quatre seulement.

Certaines espèces peuvent se clore complètement par le jeu des battants du plastron; ce sont les *Clausiles* de Duméril et Bibron; chez les autres, les pièces mobiles ne protègent qu'incomplètement l'animal; telles sont les *Baillantes*. Les naturalistes modernes désignent les premières espèces sous le nom de *Terrapène*, réservant le nom de *Cistudes* aux secondes.

Deux espèces rentrent dans le genre Terra-

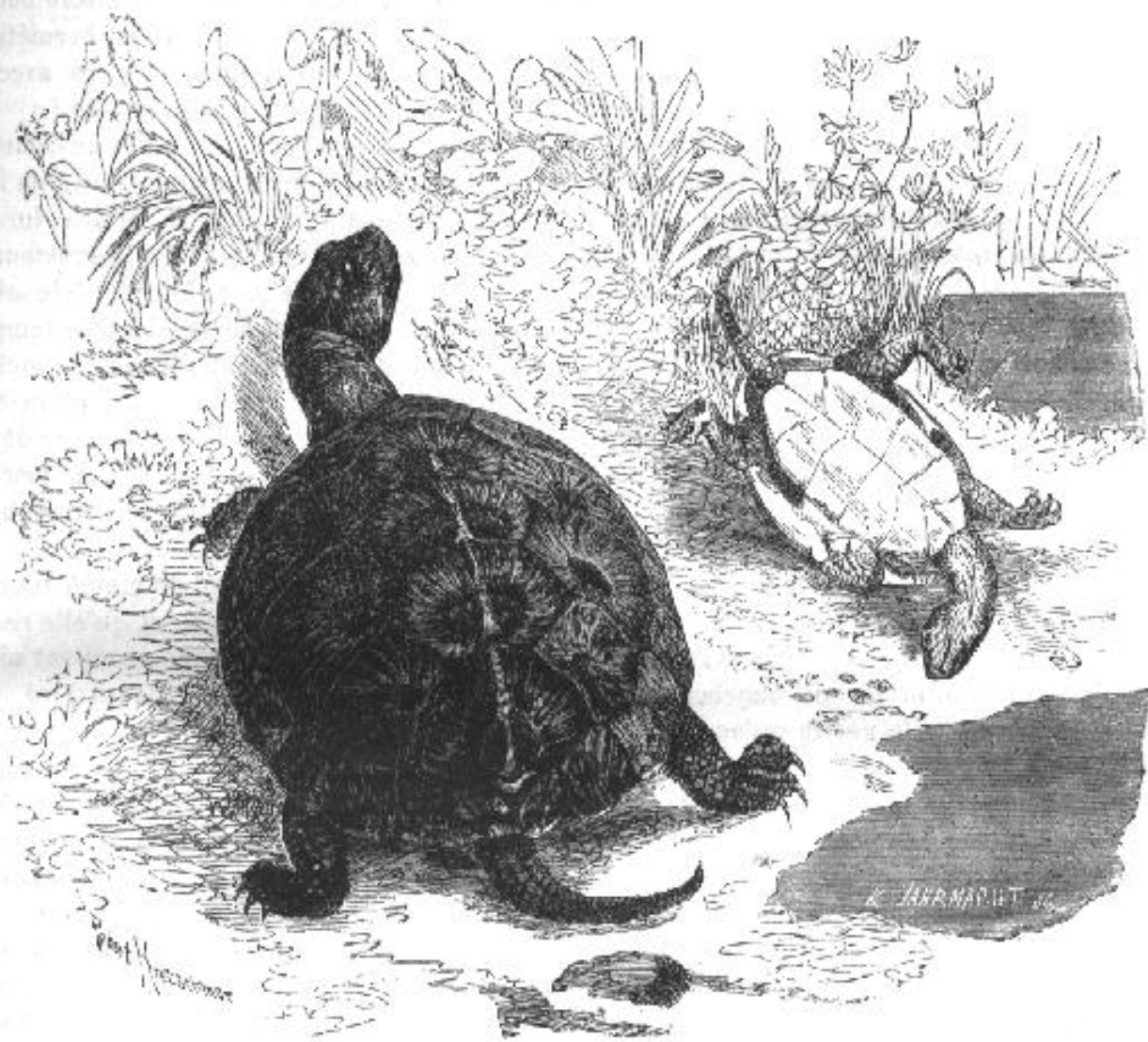


Fig. 107. — Cistude d'Europe (1/4 de grand. nat.).

pène : la Terrapène carénée ou Cistude de la Caroline, et la Terrapène ou Cistude d'Amboine ; la première habite l'Amérique du Nord, la seconde les eaux douces de Java, d'Amboine, de Sumatra, d'une partie des Philippines et de l'Indo-Chine.

LA TORTUE A TABATIÈRE. — *TERRAPENE CARINATA*.

*Dosen-Schildkötze.*

**Caractères.** — Chez la *Terrapene carinata*, la forme du corps et la coloration sont assez variables pour que cette espèce ait été désignée sous des noms différents, tels que *Cistudo carolinensis*, *C. ornata*, *C. virginia*, *C. nebulosa*, *Onychotria mexicana* par des auteurs qui ont pris ces variétés pour autant d'espèces distinctes.

La coloration de la partie supérieure de la carapace est habituellement d'un brun noirâ-

tre, relevé de taches et de raies d'un jaune verdâtre assez régulièrement disposées en rayons ; parfois les taches se réunissent, de telle sorte que la carapace est presque entièrement jaunâtre ; d'autres fois les taches sont espacées et très distinctes les unes des autres ; on peut voir des individus presque entièrement jaunes, d'autres presque uniformément noirs ; on comprend, du reste, que suivant que l'une ou l'autre de ces deux couleurs prédomine, on aura à l'infini des variétés de coloration. Le plastron est presque toujours jaune, mêlé de brun, ou d'un brun foncé taché de jaune ; il peut être uniformément noir. La tête et le cou sont bruns, irrégulièrement tachés de jaune ou d'orangé.

Chez cette espèce, la carapace est courte, ovale, bombée, carénée ; le sternum, très régulièrement ovale, n'est échancré, ni à l'avant, ni à l'arrière. La tête est longue, le museau court et épais ; les mâchoires sont



fortes et tranchantes; les pattes sont à peine palmées; la queue est ronde, épaisse à la base, pointue à l'extrémité.

Chez les individus jeunes, la carène qui parcourt la carapace est beaucoup plus marquée que chez les adultes. Cette carapace est brune, ornée de taches jaunes arrondies sur chacune des plaques du disque; le sternum, dont la partie centrale est de couleur foncée, est largement bordé de jaune.

**Distribution géographique.** — La Cistude de la Carolinense trouve sur presque toute l'étendue des États-Unis, depuis le Maine jusqu'à la Floride, jusqu'à l'Iowa, au Texas, au Missouri; une variété a été recueillie au Mexique.

**Mœurs.** — D'après Ord, qui a observé avec soin cette espèce, celle-ci se trouve beaucoup plus souvent dans les endroits secs et rocheux que dans les lieux humides ou marécageux; dans les ménageries, elle ne va qu'accidentellement à l'eau. Lorsqu'on la rencontre dans les endroits marécageux, on peut être certain qu'elle n'y est venue que pour chercher de la nourriture, car elle est tout particulièrement friande des poissons à demi gâtés qui se trouvent toujours dans les nids des Butors qui pondent dans de semblables endroits. Beaucoup plus carnassière que les Tortues de terre proprement dites, la Tortue à boîte se nourrit d'insectes, de mollusques nus, tels que les limaces, de vers; elle recherche également les fruits savoureux: « J'ai eu souvent l'occasion d'étudier cette espèce, écrit Müller, et jamais je ne l'ai vue aller à l'eau de son plein gré; lorsqu'on la mettait à l'eau, elle résistait de toutes ses forces et s'empressait de se retirer sur la terre ferme. On la trouve dans les bois et dans les prairies, mais elle semble préférer les forêts ombreuses; elle vit aussi sur des terrains très secs et même sur des collines tout à fait arides. » On la voit, d'après le même observateur, très souvent à demi enfouie dans la mousse, dans laquelle elle cherche des vers et des insectes. Elle recherche plus particulièrement la demi-obscurité. Des Terrapènes, observées en captivité par Fischer, se cachaient lorsque le soleil venait à paraître; ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'elles se montraient actives et se mettaient à errer dans l'appartement. Ces animaux sont fort craintifs; lorsqu'on s'approche d'eux un peu brusquement, ils s'empressent de retraire leur tête et leurs membres et de fermer complètement leur ca-

rapace, dans laquelle ils sont absolument à l'abri; cette fermeture est si hermétique qu'il n'est pas possible de vaincre avec les mains la résistance qu'oppose la bête.

Attaquée, cette Tortue mord et ne lâche pas prise aisément. Schlegel, ayant trouvé un individu de cette espèce dans la prairie, lui présenta un morceau de bois de la grosseur du doigt jusqu'à ce qu'elle se décidât à le saisir; voulant savoir au bout de combien de temps la bête lâcherait prise, il attachait la branche à sa voiture; la voiture se mit en marche et la Tortue resta suspendue à la branche depuis le matin jusqu'au soir sans cesser de mordre, bien qu'elle fût soumise à de violents cahotements.

La Tortue à boîte pond de cinq à six œufs dans une fosse qu'elle creuse et qu'elle recouvre de terre; le sol est soigneusement nivelé ensuite; l'éclosion a lieu, suivant Ord, près de trois mois après la ponte.

Nous avons dit plus haut que la Terrapène carénée était très farouche; au bout d'un certain temps cependant elle s'apprivoise au point de venir prendre à la main son alimentation, des champignons, de la salade, du pain, des fruits, de la viande, des insectes. D'après Reichenbach, elle paraît difficilement supporter le voisinage d'autres espèces: « Tandis que je travaillais, rapporte Reichenbach, j'entendais souvent des bruits comparables à de petits coups de marteau, dont je ne pus immédiatement découvrir la cause. Je remarquai enfin qu'une petite Terrapène attaquait une grande Tortue grecque, sa compagne, et se jetait sur elle avec courage. Arrivée auprès de son ennemie, elle se dressait de manière à frapper le milieu de la carapace de son adversaire; puis, retirant sa tête, elle se soulevait sur les pattes de devant et laissait choir, d'une distance de deux centimètres environ, la partie antérieure de sa carapace sur le milieu de celle de la Tortue grecque; elle répétait ses attaques dix à douze fois de suite. » Toutes les Terrapènes que nous avons été à même d'observer étaient d'humeur moins batailleuse; elles se tenaient toute la journée paisiblement installées sur la plage chauffée de la ménagerie des Reptiles du Muséum de Paris, le cou fortement étendu et la tête dressée; venait-on à s'approcher d'elles, on entendait un bruit sec; c'était la bête qui venait de se claquer.



LES CISTUDES — *CISTUDO*

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Cistudes proprement dites diffèrent des Terrapènes en ce que le plastron ferme incomplètement la carapace; tous les autres caractères sont ceux qui ont été mentionnés.

Le genre Cistude ne comprend que deux espèces, la Cistude dentelée qui habite les Indes et les îles de la Sonde, et une espèce européenne, la Cistude commune.

LA CISTUDE D'EUROPE. — *CISTUDO LUTARIA*.

*Teich-Schildkröte.*

**Caractères.** — Dans la Cistude d'Europe, la carapace est, chez le mâle, arrondie, déprimée, assez fortement carénée dans sa partie médiane; le plastron est un peu creusé, peu ou point échancré à l'arrière. Chez les femelles, la carapace a une forme elliptique; elle est un peu élevée, à peine carénée; le plastron est plat, très échancré dans sa partie postérieure. Dans les deux sexes, la plaque de la nuque est petite, étroite; il existe deux plaques au-dessus de la queue, qui est assez longue; la tête et le cou sont forts; les mâchoires sont robustes, tranchantes, non dentelées, la mâchoire supérieure présentant une large échancrure qui reçoit une pointe que forme la mandibule; les ongles sont forts.

La carapace est d'un noir plus ou moins foncé ou encore d'un brun rougeâtre, presque toujours agréablement ornée d'une multitude de petits points ou de petits traits de couleur jaune formant comme des lignes rayonnantes; la disposition de ces traits est, du reste, des plus variables, et ils peuvent même complètement faire défaut; des taches orangées se voient également sur le cou et sur la tête; le plastron est de couleur jaunâtre uniforme ou de teinte brun-marron. Certains individus ont la tête et le cou vermiculés de brun sur un fond jaune, la queue et les pattes étant presque entièrement de cette dernière couleur.

La longueur de l'animal est, en général, de 30 centimètres.

**Distribution géographique.** — On peut regarder comme la véritable patrie de la Cistude boueuse le sud-est de l'Europe; l'espèce est commune en Grèce, en Dalmatie, en Turquie, en Italie et dans les îles avoisinantes, ainsi que

dans le sud de la Suisse, dans le bassin du Danube, en Hongrie, en Algérie, dans la péninsule ibérique; vers l'est, on la rencontre dans une grande partie du sud de la Russie; elle se retrouve en Perse et a été recueillie en Asie, jusqu'à Syr-Daria. Elle existe dans le sud-ouest de la France; elle remonte jusque dans l'Allier et le département de la Charente-Inférieure. En Allemagne, elle habite les eaux courantes aussi bien que les marais du Mecklembourg, de la Prusse Orientale et de la Prusse Occidentale, de la Saxe, de la Bavière; elle est particulièrement abondante dans les cours d'eau qui dépendent des bassins de l'Elbe, de l'Oder, de Weichsel; elle n'est pas rare dans le Havel et dans la Sprée, de même que dans les parties méridionales de l'Oder; on ne la rencontre que rarement, et d'une manière accidentelle, dans le bassin du Rhin. De toutes les Tortues, la Cistude d'Europe est celle qui remonte le plus au Nord: c'est aussi une des espèces dont l'aire de distribution géographique est la plus étendue, car on la rencontre depuis le 35° jusqu'au 56° de latitude nord et entre les 9° et 32° de longitude est; depuis l'Algérie jusqu'à la Courlande, depuis le Portugal jusqu'au Syr-Daria dans l'Asie centrale.

**Mœurs, habitudes, régime.** — La Cistude préfère aux cours d'eau, aux lacs limpides, les eaux peu profondes des étangs et des marais, au fond desquels elle aime à se tenir enfoncée sous la vase. Pendant le jour, elle ne quitte l'eau que dans les endroits absolument calmes et paisibles; elle reste alors à la même place, souvent pendant des heures entières et complètement immobile. On la voit fréquemment flotter à la surface de l'eau sans faire un seul mouvement; au moindre bruit elle plonge, du reste, avec une grande rapidité et va se cacher dans la vase. Pendant les mois d'hiver, cette espèce s'enterre au fond des lacs et des marécages pour ne reparaitre que vers le milieu du mois d'avril; elle fait alors entendre un sifflement assez aigu.

La *Cistudo lutaria* est carnassière, comme la majorité des Tortues d'eau; elle se nourrit de lombrics, d'insectes, de petits mollusques, de différents vers aquatiques; nageant avec une grande rapidité, elle poursuit aussi les petits poissons qu'elle commence par tuer et qu'elle dévore ensuite, s'attaquant même à des espèces assez grandes qu'elle mord au ventre jusqu'à ce que la victime tombe épuisée par les blessures répétées qui lui sont faites. On con-

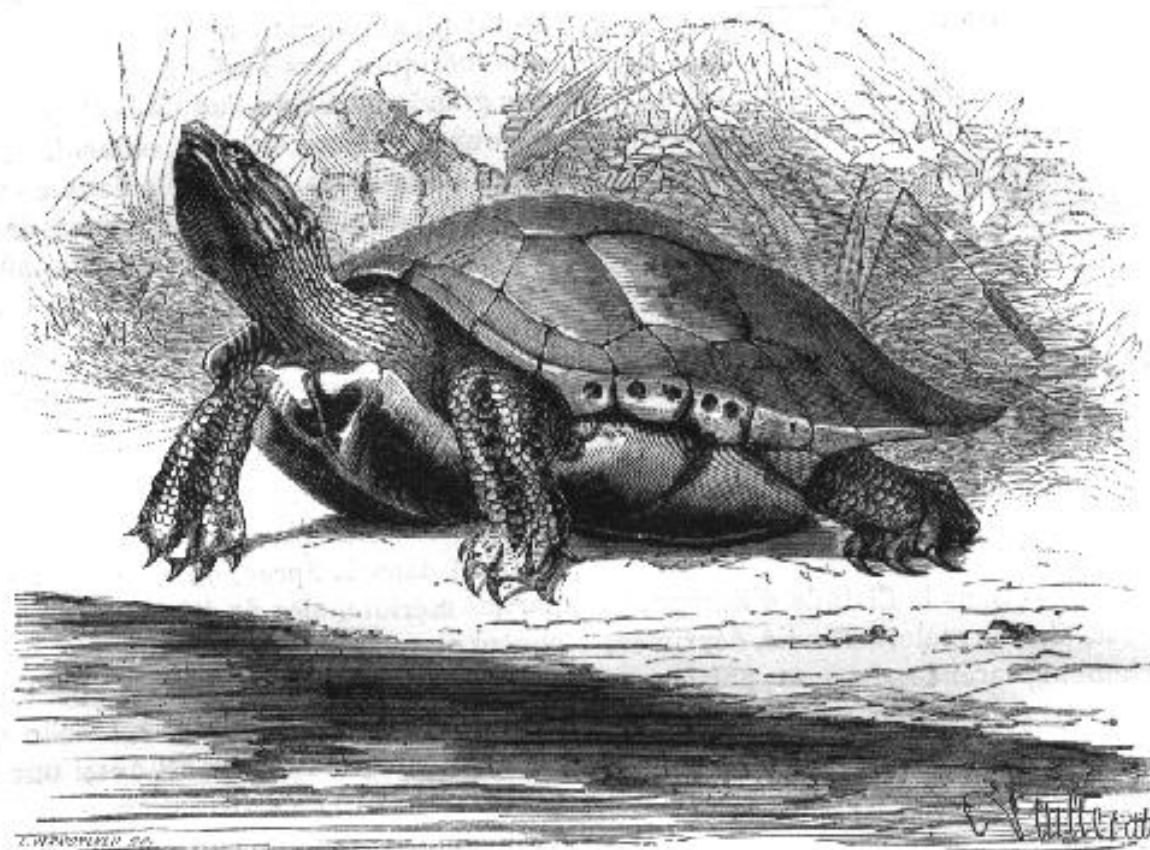


Fig. 108. — Emyde Caspienne.

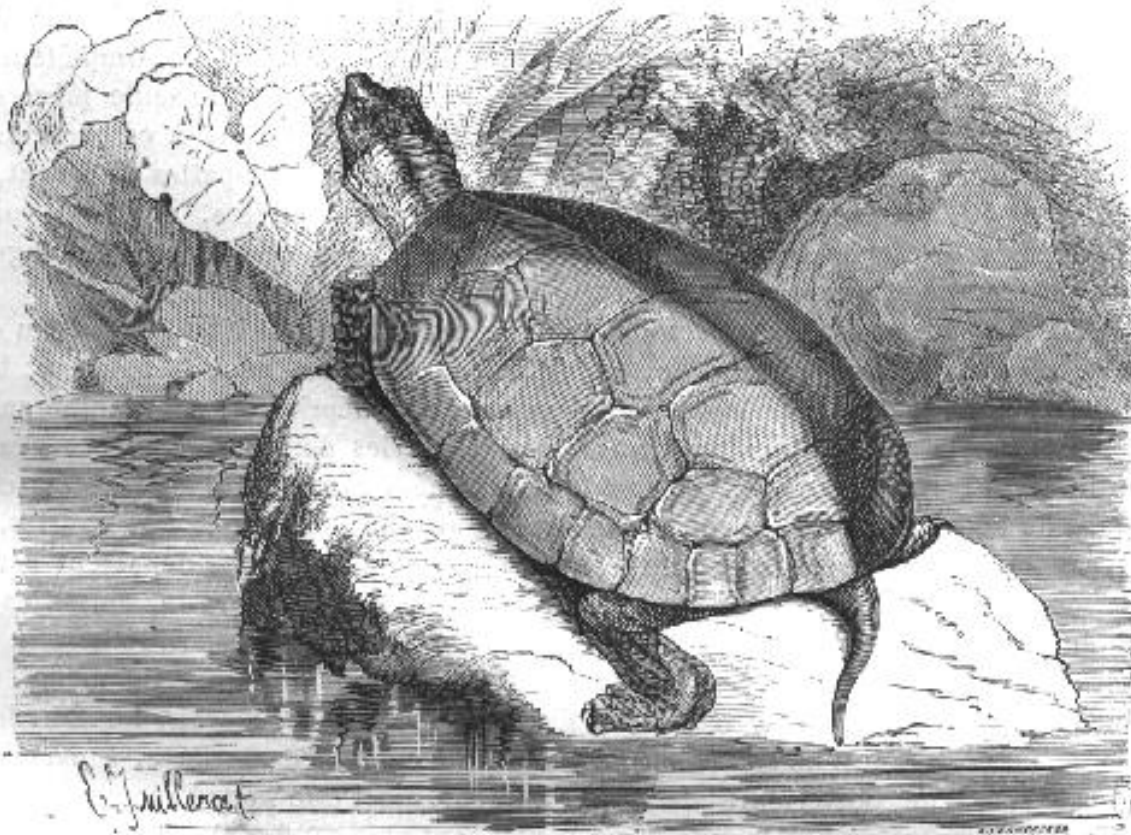
serve facilement cette espèce en captivité en la nourrissant de poissons ou de morceaux de viande; elle s'apprivoise facilement, au point de venir prendre sa nourriture à la main ou à l'extrémité d'une pince.

C'est tout près du rivage, mais dans un endroit sec, que la femelle va pondre ses œufs; la ponte a toujours lieu le soir, pas avant le coucher du soleil. « La Cistude, écrit Fatio, cache dans un terrain sec de 6 à 10 œufs blancs (suivant quelques auteurs de 20 à 30), gros à peu près comme des pigeons ou des tourterelles. La femelle creuse le sol, à cet effet, d'abord avec sa queue, puis avec les pattes, et dépose son fardeau dans le trou qu'elle a ainsi fait; après cela elle recouvre l'ouverture avec le déblai qu'elle a soin d'aplanir consciencieusement à l'aide de son plastron. » Les œufs sont allongés, à peine atténués vers une extrémité, blancs, légèrement tachés de gris sale; leur longueur est, en moyenne, de 4 centimètres, leur largeur de 2 centimètres.

Le 28 mai 1849, après une chaude journée d'été qui succédait à une longue période de sécheresse, cinq Tortues d'Europe, rapporte Brehm, pondirent en même temps; elles se trouvèrent toutes à l'emplacement qui leur

convenait dès sept heures du soir. Au lieu de se rassembler dans un étroit espace, elles se maintinrent fort éloignées l'une de l'autre. Après avoir choisi une place commode et dépourvue de végétaux, elles se débarrassèrent d'une assez grande quantité d'urine qui ramollit le terrain dans une certaine mesure, quoique assez superficiellement d'ailleurs; elles se mirent ensuite à creuser en terre une ouverture qu'elles pratiquaient à l'aide de leur queue dont les muscles étaient fortement contractés; l'extrémité de la queue était alors solidement appuyée contre le sol pendant que la partie moyenne décrivait des mouvements circulaires. Ce forage produisit une ouverture conique, étroite en bas et large en haut, dans laquelle les Tortues répandirent encore de petites quantités d'urine pour en amollir le fond. Lorsque cette ouverture fut creusée assez profondément pour admettre la queue presque tout entière, les Tortues se mirent à agrandir ce trou à l'aide de leurs pattes postérieures. Dans ce but elles sortaient, alternativement avec la patte postérieure droite et avec la patte postérieure gauche, des pelletées de terre qu'elles entassaient sous forme de rempart sur le bord de la fosse. Pendant cette besogne, leurs pattes



Fig. 109. — *Emys sigris*.

travaillaient comme des mains ; ces Tortues raclaient, alternativement de droite à gauche avec leur patte droite et de gauche à droite avec leur patte gauche, à chaque fois une pleine poignée de terre, qu'elles déposaient soigneusement en cercle à quelque distance du bord de la fosse ; elles continuèrent à travailler tant que leurs pattes purent encore attraper de la terre.

Pendant tout ce temps, le corps demeurait presque immobile, la tête émergeant à peine du plastron et de la carapace. Chaque Tortue produisit ainsi une excavation de 12 centimètres environ de diamètre, qui se trouva considérablement élargie intérieurement et acquit ainsi à peu près la forme d'un ellipsoïde. Par quelques vains essais pour extraire encore un peu de terre, l'animal parut se convaincre que son nid était prêt. Ces préparatifs avaient bien duré une heure et même davantage.

Sans modifier sa position, la Tortue commença la ponte et accomplit ainsi un second acte non moins remarquable que le précédent. A l'orifice anal on vit poindre un œuf qui fut recueilli avec beaucoup de soin dans la face plantaire d'une patte postérieure ; celle-ci le fit glisser sur le fond du nid en l'accompagnant dans l'excavation. La patte qui venait de fonctionner, se retira alors et l'autre patte vint

enfouir de la même manière un second œuf émergeant de l'anus ; chacune des deux pattes postérieures recueillit ainsi à tour de rôle un œuf pour le descendre au fond du nid. La coque de l'œuf, au moment de sa sortie, était encore molle en partie, mais elle durcissait rapidement à l'air. Il y avait ordinairement 9 œufs, rarement moins ; une seule fois, Miram a vu une Tortue en déposer onze. Les œufs se succédaient très rapidement, souvent au bout d'une minute, rarement après une pose de 2 à 3 minutes ; aussi la ponte elle-même durait-elle environ un quart d'heure, rarement une demi-heure.

Après la ponte, l'animal semblait prendre un peu de repos ; il demeurait là sans faire aucun mouvement. Souvent la patte qui avait fonctionné en dernier lieu restait en suspens dans l'excavation à l'état de relâchement ; la queue, qui durant l'affouillement de la fosse et la ponte, s'était placée latéralement, pendait alors incerte aussi. Il se passait ainsi au moins une demi-heure avant que la Tortue entreprît ses derniers efforts, qui semblaient être aussi les plus violents et qui consistaient à combler la cavité et à niveler le terrain. Dans ce but, la femelle retirait son pied, tout en remplaçant sa queue à côté de son corps ; avec l'autre patte, elle saisissait une pleine



poignée de terre qu'elle portait avec précaution dans la fosse et qu'elle semait avec soin sur les œufs. Elle recommençait ensuite la même opération, en changeant de patte, jusqu'à ce que la terre atteignit le niveau du rempart qui avait été fait précédemment. Les dernières poignées de terre n'étaient plus posées aussi prudemment que les premières : l'animal s'efforçait, au contraire, de comprimer cette terre avec le bord externe de son pied. Lorsqu'au bout d'une demi-heure environ la terre extraite du remblai préformé avait été utilisée, la Tortue se reposait pendant le même laps de temps. Puis elle se soulevait, protractait sa tête hors de sa carapace et promenait ses regards autour du nid, tout en s'assurant du succès de son œuvre. Ensuite elle se mettait à piler le tertre formé par la terre qu'elle avait rejetée, en la battant à l'aide de la partie postérieure de son plastron. Elle soulevait la partie postérieure de son corps, pour le laisser retomber ensuite avec une certaine précipitation. Le battage était exécuté circulairement et constituait un travail fort pénible ; tous ses mouvements s'accomplissaient avec une rapidité surprenante, qu'on n'aurait guère pu attendre de la part d'une Tortue ; elle prenait en même temps toutes les précautions possibles pour effacer les traces qui auraient pu conduire à la découverte du nid confectionné par elle à cette place. Elle y réussissait d'ailleurs si bien que Miram eût en vain cherché les œufs le lendemain, s'il n'avait fait une marque à l'endroit même.

Les œufs enfouis ainsi sous terre, à la profondeur d'environ 8 centimètres, y restent jusqu'au mois d'avril de l'année suivante ; l'éclosion n'a lieu qu'entre le quinzième et le vingtième mois ; à leur naissance, les petits ont de 15 à 18 millimètres de long. Une jeune Cistude élevée par Margrave avait atteint au bout de trois ans une taille de 2 centimètres et un poids de 16 grammes.

**Emploi et usages.** — Dans presque tous les pays où la Cistude d'Europe est commune, on en mange la chair, bien qu'elle ne soit pas un bien fin morceau.

## LES ÉMYDES — *EMYS*

**Caractères.** — De même que chez les Terrapènes et chez les Cistudes, le plastron est composé de douze plaques chez les Émys ; mais tandis que dans les deux premiers gen-

res cités, ce plastron peut clore la dossière, en tout ou en partie, il est complètement immobile et composé d'une seule pièce chez les Émys ; nous ajouterons à ce caractère qu'il existe cinq ongles aux pattes de devant, quatre aux pattes de derrière, que l'on voit deux écailles axillaires et deux écailles inguinales, et que la queue est longue.

Toutes les Émydes vivent dans l'eau et sont, dès lors, disposées pour la natation ; leur carapace est déprimée ; les membranes qui réunissent les doigts ne sont pas également développées chez toutes les espèces ; chez les unes, en effet, elles sont fort courtes, tandis que chez d'autres elles dépassent parfois les ongles ; on trouve, du reste, toutes les transitions entre ces deux dispositions.

**Mœurs et habitat.** — De même que les autres Tortues de marais, les Émydes sont essentiellement carnassières, à part l'Émyde Batagur, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; elles sont plus essentiellement aquatiques que les Terrapènes et que les Cistudes, ce que montre, du reste, la forme généralement plus déprimée de leur carapace, qui leur permet de filer rapidement entre deux eaux.

Le genre Émyde, que l'on a démembré en assez bon nombre de genres et de sous-genres, comprend de nombreuses espèces. Une de ces espèces habite l'est de l'Europe ; on trouve l'Émyde sigris dans la partie africaine de la zone circumméditerranéenne ; il existe une espèce à Bourbon ; les espèces sont particulièrement nombreuses dans l'Amérique du Nord et dans les parties chaudes de l'Asie ; c'est dans cette dernière région que l'on trouve les espèces arrivant à la plus forte taille.

### L'ÉMYDE CASPIENNE. — *EMYS CASPICA*.

**Caractères.** — Cette espèce, qui arrive à la taille de 40 centimètres, a la carapace peu élevée, ovalaire, dentelée, un peu plus étroite au niveau des bras qu'au-dessus des cuisses ; le limbe s'infléchit en pente douce de chaque côté de la plaque nuchale ; les écailles sont légèrement bossuées ; les costales portent quelques fortes stries irrégulièrement disposées. Chez les individus jeunes la carapace est tricarénée ; elle est presque unie chez les adultes chez lesquels on retrouve cependant encore une crête plus ou moins saillante dans la partie postérieure ; il existe deux sus-caudales. Le plastron est long, aplati, entier en

avant, échancré en arrière; ce plastron se rattache au bouclier par une partie qui occupe environ les deux cinquièmes de la longueur du plastron.

La tête est plate en dessus, le museau effilé; la mâchoire supérieure est échancrée en avant, finement dentelée; la peau du cou est hérissée de petits tubercules à sommet pointu; les pattes sont robustes, les ongles forts et acérés; la queue est épaisse à sa base, effilée à l'extrémité (fig. 108).

Une teinte olivâtre forme le fond de la couleur de la Caspienne; sur ce fond se détachent des lignes flexueuses, souvent confluentes, d'un jaune souci, bordées de noir, qui dessinent une sorte de réseau à mailles irrégulières. La tête et le cou sont ornés de lignes longitudinales ondulées, d'un jaune parfois fort brillant; les lignes du cou sont séparées par des lisérés d'un noir plus ou moins profond; le menton est tacheté de jaune. Dans le jeune âge, le plastron est presque uniformément noir; mais, à mesure que l'individu vieillit, on voit apparaître des taches jaunes généralement distribuées à la partie médiane et vers les bords; à l'union de la carapace et du plastron sont des taches noires, plus ou moins nombreuses, se détachant sur un fond jaune rougeâtre. Le dessus et les côtés de la queue sont rayés de jaune; des lignes de même couleur se remarquent sur les membres. L'œil est jaune, et tout près du bord antérieur de la pupille on observe un petit point noirâtre.

**Distribution géographique.** — L'Émyde caspienne, ainsi que l'indique son nom, habite les pays voisins de la mer Caspienne; on la trouve dans le Caucase, l'Arménie, la Syrie, la Mésopotamie; elle n'est pas rare dans le cours supérieur de l'Euphrate et dans certaines parties de la Perse; elle vit aussi en Dalmatie et en Morée; elle a été recueillie dans les cours d'eau peu profonds de la péninsule Hellénique.

#### L'ÉMYDE SIGRIS. — *EMYS LEPROSA.*

**Caractères.** — L'Émys sigris ou Émys lépreuse a la carapace peu bombée, ovale, entière, un peu plus élargie en arrière qu'en avant, à peu près unie chez l'animal adulte; chez les jeunes individus on remarque une crête médiane et longitudinale sur la partie postérieure de cette carapace. Le dessus du

corps est olivâtre, orné de taches orangées, cerclées de noir; la tête est d'un vert olive uniforme; le cou porte des lignes d'un beau jaune orangé, non liséré de noir; le sternum est noir ou brun, avec une large bordure ondulée d'un jaune sale; les membres et la queue sont d'un orangé assez vif. L'espèce arrive à la longueur de 20 à 25 centimètres (fig. 109).

**Distribution géographique et mœurs.** — C'est en Algérie et dans les parties avoisinantes, Maroc, Tunisie, que se trouve l'Émyde sigris; cette espèce, qui habite les endroits marécageux, a les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que les autres Émydes; comme celles-ci elle est carnassière et fait de grands ravages en s'attaquant au poisson. Hardie et d'humeur belliqueuse, il lui arrive de se jeter sur les poissons de forte taille qui passent à sa portée et de leur enlever un morceau de chair d'un coup de ses mâchoires tranchantes; le poisson, généralement blessé dans la région du ventre, va mourir dédaigné de la tortue qui recommence ses attaques sur d'autres animaux.

#### L'ÉMYDE GENTILLE. — *EMYS INSCULPTA*

*Wald-Pfuhl-Schildkröte.*

**Caractères.** — Cette Émyde, qui arrive à la taille de 30 centimètres, a la carapace ovale, assez bombée; la surface du disque est fort inégale, les plaques vertébrales ou plaques de la région médiane étant pourvues d'une large carène arrondie, plus saillante en arrière qu'en avant; les écailles supérieures sont couvertes de stries concentriques, étroites, profondes et onduleuses, recoupées elles-mêmes par des sillons assez marqués; le plastron est profondément échancré en arrière; la tête est déprimée et plane en dessous, le museau court, obtus; les mâchoires ne sont pas dentelées; la queue est grosse, ronde, épaisse à sa base, grêle à l'extrémité (fig. 110).

La coloration, chez cette espèce, est fort élégante. La partie supérieure de la carapace est d'un brun olivâtre foncé ou d'un brun rougeâtre ornée de traits d'un beau jaune; le plastron est d'un jaune de soufre; le dessous des plaques marginales, de même couleur, porte de larges taches d'un noir d'ébène. C'est un noir profond qui colore le dessus et les côtés de la tête, ainsi que la partie supérieure du cou, qui est marqué de rouge vif; le menton est taché de noir sur un fond rouge; les mâchoires sont



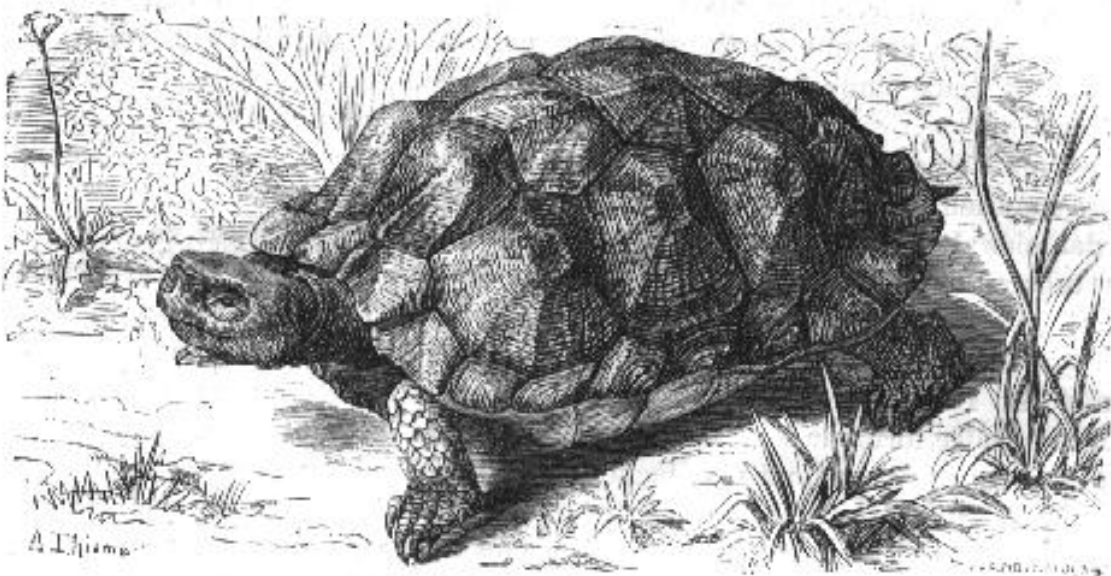


Fig. 110. — Emyde gentille (1/2 grand. nat.).

de couleur brune et de chaque côté du menton part une raie alternativement jaune et rouge qui se continue jusqu'un peu en arrière de la tête; l'iris est d'un brun foncé, la pupille, qui est noire, étant entourée d'un cercle jaune. Si nous ajoutons que les pattes portent des taches noires comme semées sur un fond rouge, que la queue est brune, tachée de rouge vers sa base, que les ongles sont bruns, leur extrémité étant blanchâtre, on verra que l'Émyde gentille mérite réellement son nom, grâce à la richesse de sa coloration.

**Distribution géographique et mœurs.** —

L'Émyde gentille habite l'est des États-Unis, depuis le Maine jusqu'en Pennsylvanie. Elle vit indifféremment dans les rivières et dans les endroits marécageux, pouvant quitter les cours d'eau et passer, suivant Leconte, plusieurs mois à terre sans paraître en être nullement incommodée. D'après Müller, cette Tortue entreprend souvent d'assez longs voyages pour se rendre d'une rivière dans une autre, à travers les bois et les prairies; ses mœurs paraissent être absolument celles des autres espèces faisant partie du même groupe.

**LES CYNOSTERNES — CYNOSTERNON**

**Caractères et distribution géographique.** —

Sous le nom de Cynosterne, on désigne des Tortues de marais qui habitent le nord et le centre de l'Amérique et qui se reconnaissent aux caractères suivants: le plastron, composé de onze plaques, est mobile en avant et en arrière, de telle sorte que l'animal peut se

renfermer dans sa carapace; ce plastron est large, ovale, réuni à la dossière par des ailes courtes et presque horizontalement disposées; la partie postérieure du plastron est, du reste, moins mobile que l'antérieure. Les écailles du test sont légèrement imbriquées; on compte vingt-trois écailles au limbe. Les mâchoires sont un peu crochues; il existe des barbillons sous le menton; un écusson mince et unique revêt le dessus de la tête. Les pattes de devant sont armées de cinq ongles, les pattes de derrière de quatre; les doigts sont réunis par des membranes qui servent à une natation assez rapide. La queue, pourvue d'un ongle terminal, est longue chez les mâles, assez courte chez les femelles. On remarque une grande écaille axillaire et une écaille inguinale plus grande encore; le cou est nu ou recouvert de petites verrucosités.

**LA CYNOSTERNE DE PENNSYLVANIE. — CYNOSTERNON PENNSYLVANICUM**

*Schlaum-Schildkröte.*

**Caractères.** — Cette Tortue n'arrive qu'à la taille de 15 à 16 centimètres. La carapace est entière, ovale, unie, régulièrement convexe; il n'existe qu'une seule écaille nuchale; le plastron est plus large en avant, où il se termine en pointe arrondie, qu'en arrière où il est faiblement échancré; les mâchoires sont très fortes, tranchantes; le menton est garni de deux petits barbillons; les membranes qui s'étendent entre les doigts sont grandes et denticulées; la queue, dont la longueur peut-être est



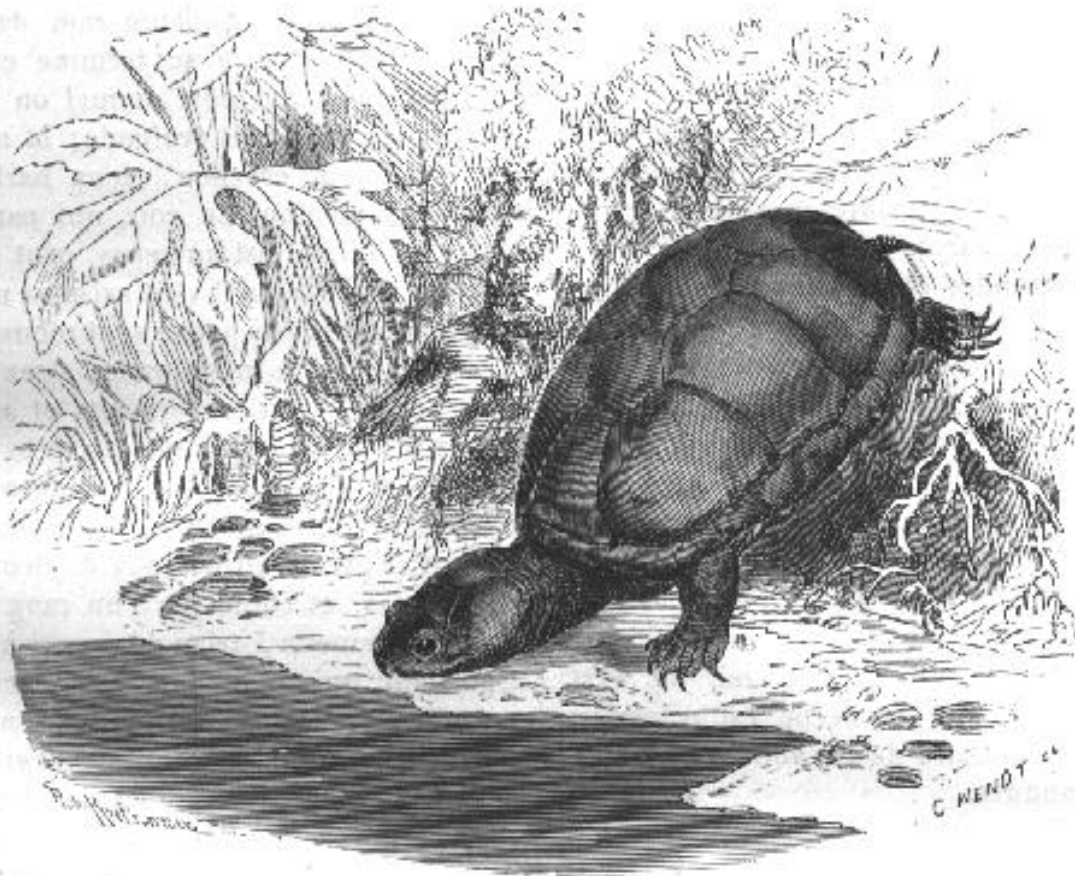


Fig. 111. — Cynosterne de Pennsylvanie (1/4 de grand. nat.).

environ le tiers de celle du plastron, est grosse, arrondie, effilée, terminée par un ongle fort et légèrement recourbé (fig. 111).

La boîte osseuse est, en dessus, d'un brun olivâtre ou d'une teinte rougeâtre uniforme plus ou moins foncée suivant les individus; le plastron est jaune roussâtre ou orangé; le point de réunion entre la dossière et le plastron est parfois coloré en noir; la tête, qui est brunâtre, et le cou, sont ornés de lignes de stries, de taches irrégulières, de couleur claire; les pieds et la queue sont d'un brun foncé.

**Distribution géographique et mœurs.** — La Tortue de Pennsylvanie se trouve, dans les États-Unis, depuis le Canada jusque près de la vallée du Mississipi; elle habite de préférence des eaux bourbeuses et se nourrit de petits animaux aquatiques, principalement de vers et d'insectes.

On rapporte qu'aux États-Unis, les Cynosternes font le désespoir des pêcheurs à la ligne; elles sont, en effet, si voraces qu'elles mordent facilement à l'hameçon et font croire alors à la capture de quelque gros poisson, tant leurs mouvements sont vifs; triste capture que fait alors le pêcheur, car la chair des Cynosternes

sent tellement le musc, qu'elle est absolument immangeable.

## LES PLATYSTERNES — PLATYSTERNON

LE PLATYSTERNE A GROSSE TÊTE. — *PLATYSTERNON MEGACEPHALUM*.

*Grosskopf-Schildkröte.*

**Caractères.** — Parmi les Tortues les plus étranges qui rentrent dans le groupe des Tortues de marais, il convient de mentionner le Platysterne. Chez cet animal, la tête, qui est cuirassée et dont la voûte temporale est ossifiée, est trop grosse pour pouvoir rentrer sous la carapace, de telle sorte que cette tête est énorme comparativement au corps. La carapace est fort déprimée, légèrement relevée en toit dans sa partie médiane, arrondie en arrière, coupée en croissant dans sa partie antérieure. Le plastron, aplati, est large, immobile, solidement fixé à la carapace par une partie étroite, très échancré en arrière. Les mâchoires sont remarquables par leur force et par leur épaisseur; leurs bords ne sont

point dentelés, mais très tranchants; la mâchoire supérieure se recourbe en bec crochu en avant, ainsi que la mandibule. Les membres sont assez déprimés, les doigts légèrement palmés et garnis d'ongles crochus. La queue, démesurément grande, est de la longueur du corps et peut atteindre jusqu'à 20 centimètres; elle est garnie de fortes écailles imbriquées; de grandes écailles, carénées et élargies, protègent la partie externe des avant-bras, les membres postérieurs et les talons; des écailles granuleuses revêtent le cou. La partie supérieure du corps est d'un brun olivâtre, traversée par des stries rougeâtres disposées en rayons; le plastron est d'une teinte jaune mélangée de brun clair; le dessous de la queue et des membres porte des taches rougeâtres de forme irrégulière; on voit une bande noire en avant et en arrière de l'œil (fig. 412).

**Habitat.** — Le *Platysterne* est originaire de Chine; les mœurs de cet animal sont totalement inconnues.

## LES CHÉLYDRES — *CHELYDRA*

### **Caractères et distribution géographique.**

— Les Chélydres ou Émysaures (1), qui sont des animaux habitant les grands cours d'eau des États-Unis, se caractérisent par leur tête large, couverte de petites plaques, pouvant rentrer sous la carapace; les mâchoires, fort robustes, sont crochues; sous le menton se voient de petits barbillons. Le plastron est composé de dix plaques; la suture qui réunit le sternum aux côtes est garnie de trois plaques. Le squelette est caractérisé par la partie moyenne du sternum très étroite et par les prolongements latéraux de ce sternum fort larges, fort courts, articulés horizontalement avec la carapace, ce qui donne au bouclier inférieur une forme en croix toute spéciale.

### **LA SERPENTINE. — *CHELYDRA SERPENTINA***

*Scharapp-Schildkröte.*

**Caractères.** — Dans cette espèce, la carapace est oblongue, assez déprimée et porte trois carènes assez saillantes; treize plaques forment la partie centrale de la dossière; les plaques marginales sont au nombre de vingt-cinq. La tête est grosse, quoique assez déprimée, large et obtuse en avant; la bouche est

bien fendue, les mâchoires étant extrêmement puissantes, quoique non dentées; la mâchoire supérieure se termine en un bec crochu, de chaque côté duquel on remarque une échancrure peu profonde; la mandibule est également crochue; deux barbillons se voient au menton. Le cou, qui paraît court lorsque l'animal est au repos, peut être projeté au loin lorsqu'il veut saisir sa nourriture ou se défendre. Les pattes sont robustes, et les doigts, garnis de membranes assez élargies, sont armés d'ongles puissants et acérés. La queue est longue, pointue et a près des deux tiers de la longueur de la carapace; elle est épaisse, surtout à sa racine, comprimée latéralement et garnie en dessous de deux rangées de plaques, et en dessus d'un rang de tubercules squameux, triangulaires, à sommet tranchant, qui augmentent la surface de cette rame. Toutes les parties du corps non protégées par la carapace sont recouvertes d'une peau rugueuse, verruqueuse, ridée, recouverte de petites écailles (fig. 413).

La peau est d'une couleur difficile à définir; elle présente, dans son ensemble, une teinte qui a été comparée à celle d'une huile verdâtre. La carapace est d'un brun foncé, noirâtre, à sa partie supérieure, d'un brun jaunâtre sale à sa partie inférieure; elle est de couleur plus claire chez les animaux jeunes que chez les adultes.

La taille peut arriver à 1 mètre ou à 1<sup>m</sup>,30, le poids à 20 et même 25 kilogrammes.

**Distribution géographique et mœurs.** — La Serpentine vit dans les fleuves et dans les grands marécages des États-Unis. Dans certains endroits, cette espèce se trouve souvent dans les bourbiers les plus infects. D'après Holbrook, elle se tient généralement dans la vase et n'apparaît que de temps en temps pour respirer, ne laissant émerger que l'extrémité du museau. Kay a trouvé des individus assez loin des cours d'eau, soient qu'ils eussent émigré dans le but de pondre, soit qu'ils fussent en quête de nourriture.

C'est à bon droit que dans les régions qu'elles habitent, on craint les Tortues serpentines; elles justifient pleinement, en effet, l'épithète de *happantes* qui leur a été donnée; elles sont, d'humeur très batailleuse, mordant tout ce qu'elles rencontrent et ne lâchant pas prise aisément. « A peine a-t-on posé dans le canot une Chélydre capturée, écrit Weinland, que l'animal furieux s'archoute sur ses membres

(1) De ἔμυς, tortue, σαῦρος, lézard.



de derrière, prend un formidable élan, fait un bond de plus d'un demi-mètre pour se jeter sur nous et mord furieusement la rame qu'on lui présente. » Lorsqu'on se baigne dans les cours d'eau qu'habite la Serpentine il arrive trop fréquemment qu'elle se jette sur vous et cause de cuisantes et profondes blessures, car sa force est extrême; Weinland affirme effectivement qu'elle peut, avec son bec crochu, percer une rame, comme le ferait une balle, et briser une canne assez forte.

« Tandis que l'œil de la plupart des Tortues, écrit Müller, dénote une sorte de bienveillance stupide, le regard de la Serpentine brille de méchanceté; bien des gens rencontrant cette bête pour la première fois, s'en méfient immédiatement et l'évitent; cet aspect méchant résulte de l'ensemble de l'animal, de sa forme comme de sa couleur. »

Si la Serpentine marche lentement et avec maladresse sur la terre ferme, en revanche elle est extrêmement agile dans l'eau; elle s'élanche sur sa proie avec une rapidité vraiment surprenante. Sa nourriture se compose de poissons, de batraciens; l'animal ne craint pas, du reste, de s'attaquer à des bêtes de forte taille, telles que des oies ou des canards: Müller rapporte que les paysans des États-Unis se plaignent fréquemment de vols que commettent les Serpentes qui dévorent les poules et les canards qui s'aventurent dans leur dangereux voisinage; lorsqu'un de ces oiseaux se risque près d'une Serpentine, celle-ci se jette sur lui avec un élan tel qu'il ne peut guère échapper; la Tortue le saisit avec ses robustes mâchoires, l'entraîne sous l'eau malgré ses efforts désespérés, le noie et s'en repait tout à son aise.

Les œufs de la Serpentine ont à peu près les dimensions des œufs de pigeon; la femelle les dépose, au nombre de vingt à trente, dans un trou qu'elle recouvre ensuite de feuillage et qu'elle creuse dans le voisinage de l'eau. « Pendant des mois entiers, j'ai vu aux environs de Cambridge, dans le Massachusetts, écrit Weinland, des Tortues éclore journellement et sortir des œufs enfouis dans le sable ou dans la mousse; le premier mouvement que faisait la bête en arrivant au jour était de chercher à mordre et à faire du mal. » Le prince de Wied rapporte le même fait.

**Captivité.** — Les Serpentes que l'on apporte âgées dans les ménageries refusent ordinairement de prendre de la nourriture pendant

longtemps, tant leur caractère est irritable. Une Chélydre gardée par Müller en captivité ne voulut rien manger pendant près d'un an. « C'est en vain, écrit cet observateur, que je lui offris tous les mets; elle se jetait sur la proie qu'on lui donnait et la mordait avec rage. » Certains individus ne sont pas aussi farouches que ceux dont parle Müller, et on arrive assez rapidement à leur faire manger de la viande, des batraciens et surtout du poisson qu'ils semblent préférer à tout, poisson de mer aussi bien que poisson de rivière; leur voracité est alors extrême et ils mangent avec gloutonnerie.

« La vie de la Serpentine, écrit Fischer, est en réalité aussi sombre que son aspect est disgracieux. Elle fuit les rayons du soleil et recherche avant tout l'obscurité; elle n'a pour ainsi dire toute son énergie que durant l'obscurité. » D'après Fischer, cette Tortue doit entreprendre chaque nuit de longues expéditions à la recherche de sa nourriture; un individu que ce naturaliste tenait en captivité sortait chaque soir de sa retraite et se promenait à travers la chambre dans laquelle il était enfermé; il errait ainsi jusqu'au matin et se cachait alors dans quelque coin obscur. On peut faire les mêmes observations dans les ménageries; les Chélydres recherchent toujours l'endroit le moins éclairé des bassins dans lesquels on les tient, se tapissent au fond de l'eau et restent complètement immobiles pendant de longues heures.

Il serait facile d'acclimater chez nous la Serpentine si cette acclimatation ne présentait que toutes sortes d'inconvénients. Une observation que l'on doit à Müller démontre, en effet, que cet animal peut parfaitement supporter l'hiver dans nos pays. Müller rapporte, en effet, qu'une Chélydre serpentine expédiée en 1863 de l'Amérique septentrionale s'échappa, on ne sait comment, du jardin dans lequel on la tenait captive; en dépit des recherches les plus minutieuses qui furent faites, il fut impossible de la retrouver. Trois ans plus tard, des ouvriers occupés au nettoyage d'un canal découvrirent, à leur profonde surprise, une Tortue profondément enfoncée dans la vase dont la première action fut de se jeter sur eux et de chercher à les mordre; cette Tortue était la Serpentine évadée de sa prison. Qu'avait pu manger cette Tortue, ainsi enterrée dans la vase? Elle n'avait certes pas jeûné, car elle était, à ce qu'il paraît, fort grasse.

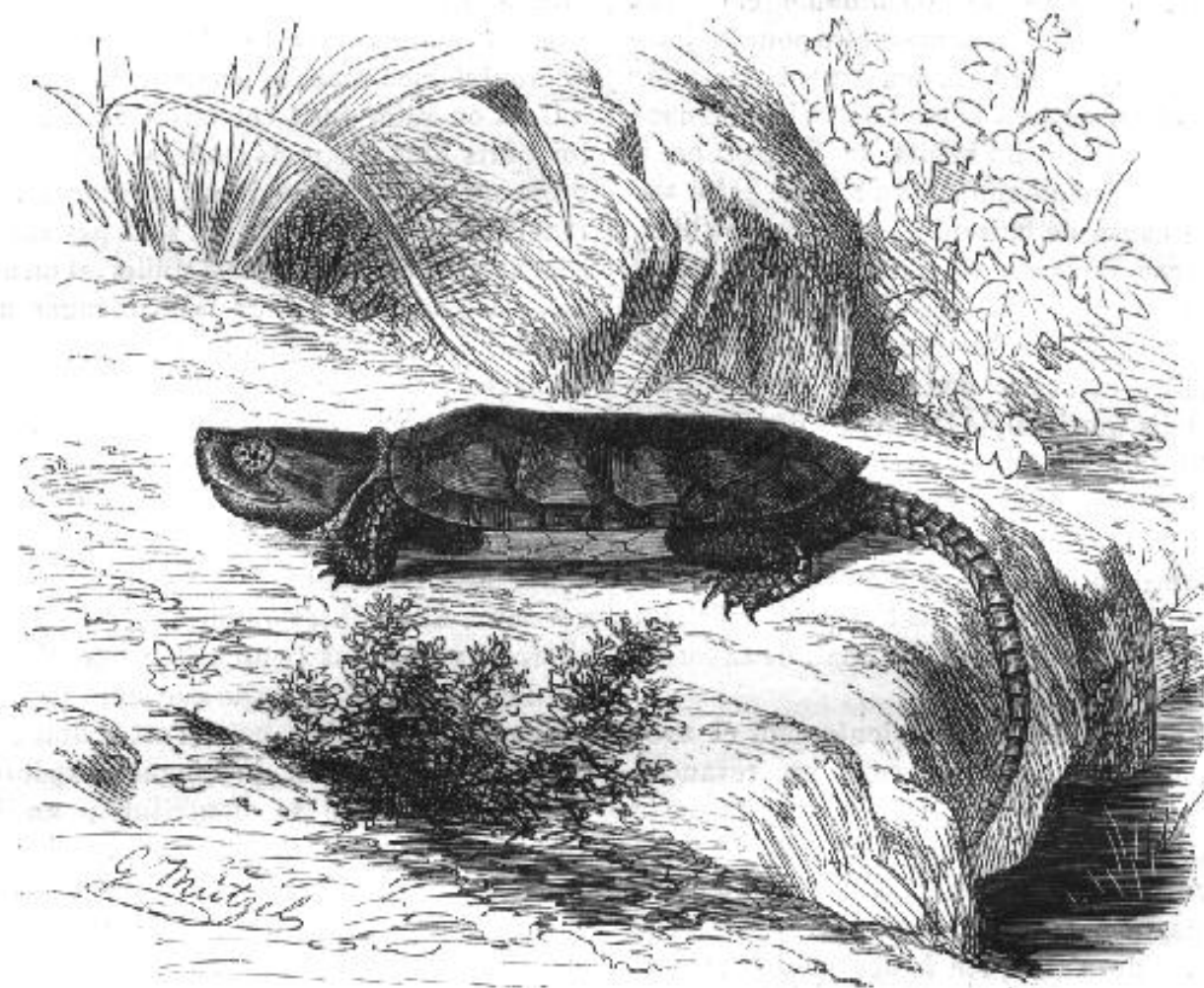


Fig. 112. — Platysterne à grosse tête (1/4 de grand. nat.).

Auguste Duméril rapporte qu'une Serpentine de forte taille, redoutable par sa méchanceté, se tenait habituellement dans un des bassins de l'école de botanique du Muséum de Paris, et qu'elle y a passé vingt ans, sortant rarement de l'eau et venant chercher à la surface les morceaux de viande qu'on lui jetait. « Le bec solide et tranchant de cette espèce, et sa queue longue et robuste, qui lui sert pour nager et pour frapper sa proie, sont des armes dangereuses, surtout chez les grands individus. »

**Usages.** — En raison de son odeur fortement musquée, la Serpentine adulte n'est pas comestible; il n'en serait pas de même pour les individus jeunes, dont la chair passe pour être savoureuse autant que nourrissante. Les œufs de cette espèce sont très recherchés; on se les procure surtout pendant le mois de juin, en explorant à l'aide d'un bâton, les endroits dans lesquels elle pond; on trouve parfois ainsi la ponte de plusieurs femelles consistant en soixante-dix ou quatre-vingts œufs.

LA TORTUE DE TEMMINCK. — *CHELYDRA TEMMINCKII.*

*Geier-Schildkröte.*

**Caractères.** — La Tortue de Temminck se distingue de la Serpentine, à laquelle elle ressemble beaucoup, par sa taille toujours beaucoup plus grande, les carènes de la partie supérieure de la carapace bien plus accentuées et ses doubles écailles marginales médianes.

**Mœurs et habitat.** — La Tortue de Temminck, vit aux États-Unis, dans les mêmes endroits que la Serpentine.

Le révérend Fontaine, qui habitait le Texas, communiqua à Louis Agassiz les observations suivantes relatives à des Tortues de Temminck qu'il a pu étudier pendant plusieurs années: « Je gardais ces animaux dans un étang où se trouvaient des Brèmes et de petits poissons. L'une de ces Tortues avait élu domicile sur un rocher qui se trouvait à environ un demi-mètre au-dessous de la surface de l'eau. Un essaim de poissons nageait dans le voisinage de



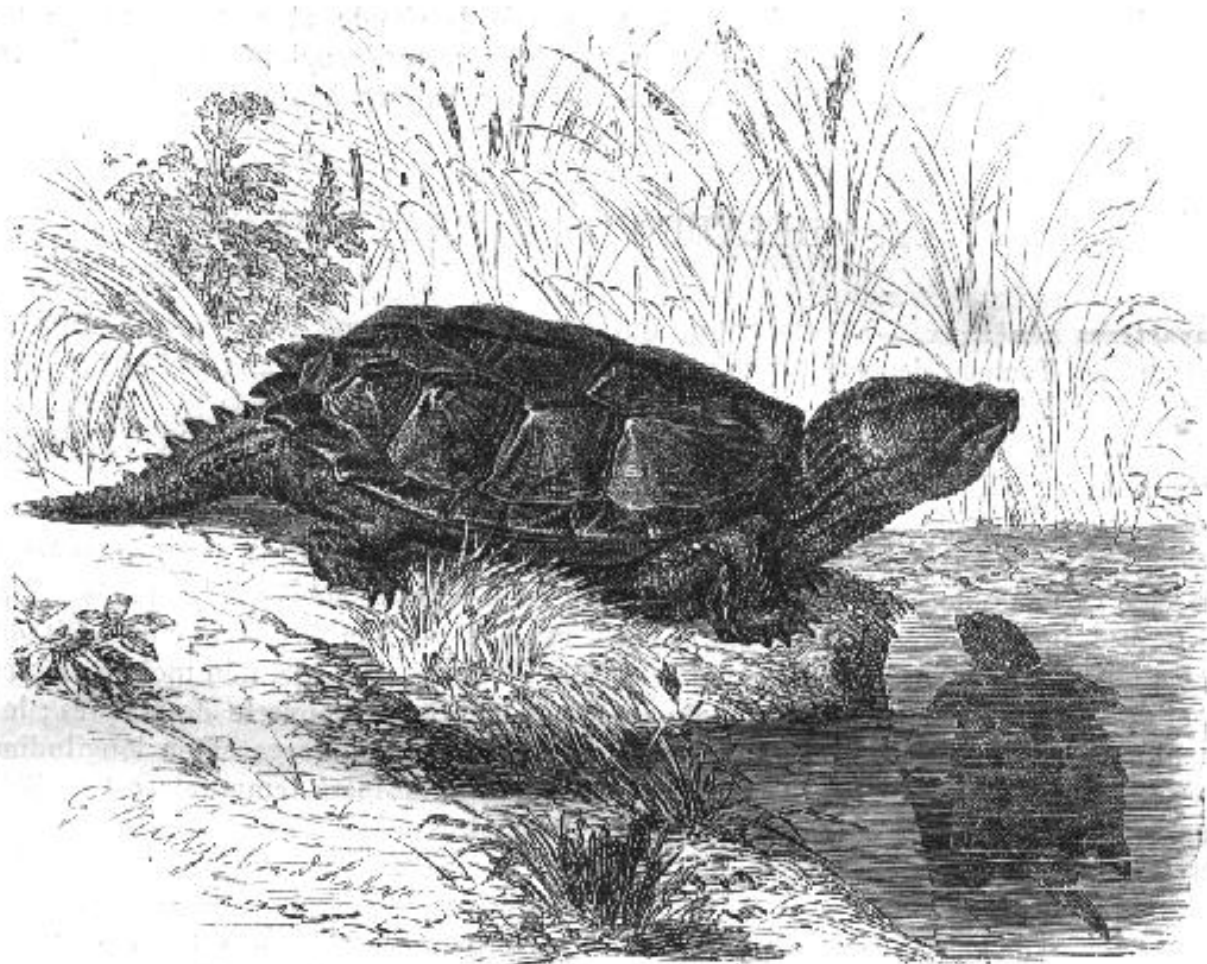


Fig. 113. — Tortue serpentine (1/12<sup>e</sup> de grand. nat.).

ma bête, happant çà et là les miettes de pain que je venais de distribuer ; la Tortue était absolument immobile, les pieds et la tête complètement rétractés sous la carapace, son dos recouvert d'herbes et de vase à ce point qu'elle se confondait presque complètement avec le rocher sur lequel elle reposait. A peine un des imprudents poissons, long d'environ 30 centimètres, se trouva-t-il à portée de ma Temminck, que celle-ci projeta simplement sa tête en avant, par un mouvement des plus rapides et empoigna le malheureux poisson, qui fut fixé contre le rocher à l'aide des membres antérieurs de la Tortue et lentement dévoré, déchiqueté morceau par morceau. Vou-  
lant me débarrasser à tout prix d'une bête qui ravageait ainsi mes étangs et tuait mes plus beaux poissons, je lui lançai un hameçon amorcé avec un petit Cyprin : la Tortue ayant saisi l'appât, je lui enfonçai l'hameçon dans la mâchoire, par une brusque secousse et cherchai à l'entraîner vers les bords de l'étang en un point où l'eau était moins profonde. Lorsque la Tortue put prendre pied, elle s'arc-bouta sur ses pattes de devant et j'essayai

en vain de la tirer à bord. La bête se mit dans une extrême fureur et finit par couper la corde et se débarrasser de l'hameçon ; elle s'empressa de se réfugier alors dans la partie la plus profonde de mon étang et devint, à partir de ce jour, d'humeur de plus en plus farouche et batailleuse. »

Les Tortues de Temminck qui ont été observées dans la ménagerie des Reptiles du Muséum d'histoire naturelle de Paris avaient, on ne sait pourquoi, adopté un coin de leur bassin, ni plus sombre ni mieux éclairé que les autres, et n'en bougeaient presque jamais ; enfoncées sous l'eau, elles restaient des heures et des heures entières sans venir respirer à la surface ; le besoin de respirer se faisait-il sentir, elles élevaient lentement la tête, ne faisant passer que la partie du museau dans laquelle s'ouvrent les orifices antérieurs des fosses nasales, puis replongeaient tout en laissant échapper quelques bulles d'air, qui venaient crever à la surface de l'eau. Elles vivaient en bonne intelligence avec des Chélydres serpentes, d'humeur beaucoup plus batailleuses qu'elles, et même avec des Tor-

tues de terre qui se baignaient fréquemment dans le bassin dans lequel elles étaient maintenues en captivité. Leur nourriture se com-

posait de viande et surtout de poisson ; une de ces Tortues engloutissait jusqu'à dix-huit et vingt harengs à la file.

## LES CHÉLYDINÉES — *CHELYDINA*

**Caractères généraux.** — Cette tribu, qui comprend les Tortues de marais pleurodères de Duméril et Bibron, est nettement caractérisée par la soudure du bassin avec le plastron et la dossière, tandis que chez les Tortues de terre proprement dites et chez les Tortues de marais cryptodères le bassin n'est réuni à la carapace qu'à l'aide de ligaments. Une particularité qui jusqu'à présent ne souffre pas d'exception, et qui est précieuse en ce qu'elle permet de déterminer si un animal fossile appartient à tel ou tel groupe, est qu'il existe une écaille intergulaire. Au lieu de retirer directement leur cou sous la carapace, les Pleurodères le ramènent latéralement, de telle sorte que la rétraction se fait, non suivant un plan vertical, mais bien suivant un plan horizontal ; les yeux sont, le plus souvent, placés presque au-dessus de la tête et non latéralement, ainsi qu'on le voit chez les Cryptodères ; les mâchoires ne sont jamais dentelées, ainsi qu'on le remarque chez presque toutes les Cryptodères, mais les bords sont tranchants, à l'exception des Chélys, qui ont les bords des mâchoires mousses et arrondis ; le cou, dont le degré d'extension est plus ou moins prononcé, est enveloppé d'une peau molle et lâche, tantôt nue, ainsi que cela existe chez les Peltocéphales et les Podocnémydes, tantôt granuleuse, comme chez les Sternothères ; les narines peuvent être simplement percées à l'extrémité du museau, tantôt, comme chez les Matamata, placées à l'extrémité d'une trompe mobile. La voûte de la fosse temporale est ossifiée (Peltocéphale, Podocnémyde), ou fibreuse (Sternothère, Platémyde, Hydroméduse, Chélodine). Le lobe antérieur du plastron est mobile chez les Sternothères, fixe chez les Chélodines, les Hydroméduses, les Platémys, les Péloméduses ; la plaque nuchale est nulle ou distincte ; la queue est presque toujours courte et pointue ; chez les Peltocéphales elle est garnie d'une sorte d'ongle ou d'étui corné.

Les Chelydinées sont plus essentiellement aquatiques que les Chersémydinées ; leur véritable patrie est l'Amérique du Sud ; on les

trouve également à la Nouvelle-Hollande et dans les parties tropicales de l'Afrique.

## LES PODOCNÉMYDES — *PODOCNEMYS* (1)

**Caractères.** — Chez les Podocnémydes la carapace est modérément bombée ; la plaque caudale est double ; la nuchale fait défaut ; le sternum est large, non mobile ; la tête est peu déprimée, couverte de plaques ; le front est creusé d'un large sillon longitudinal ; la voûte de la fosse temporale est ossifiée ; les mâchoires sont légèrement arquées, non dentelées ; il existe deux barbillons sous le menton ; les pattes sont largement palmées, les postérieures portent aux talons deux grandes écailles minces et arrondies.

La Podocnémyde élargie a la carapace déprimée, tandis que la carapace est bombée, carénée en avant chez la Podocnémyde de Duméril.

**Distribution géographique.** — Les espèces habitent toutes les parties les plus chaudes de l'Amérique du Sud.

**Usages.** — Les Podocnémydes donnent lieu, dans les parties tropicales de l'Amérique du Sud, à une industrie toute spéciale, nous voulons parler de la fabrication d'huile d'œufs de Tortues. Alexandre de Humboldt nous a laissé sur cette industrie, qui va chaque jour en périssant par suite de la destruction incroyable de nombre d'animaux, nous a laissé, disons-nous, des détails pleins d'intérêt, et nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici le récit de l'illustre voyageur :

« Vers onze heures du matin, écrit de Humboldt, nous débarquâmes sur une île située au milieu du fleuve (l'Orénoque) que les Indiens considèrent comme leur propriété dans la mission de l'Uruana. Cette île est renommée pour la chasse qu'on y fait aux Tortues, ou, comme on dit, pour la récolte des œufs qu'on y fait chaque année. Nous y trouvâmes plus de

(1) D'après Duméril, le nom du genre est emprunté des tubercules solides qui se trouvent sur les talons ; de *κνημίς*, bottines, chaussures ; *πόδις*, pied.



trois cents Indiens couchés sous des huttes en feuilles de palmier. Outre les Guanos, les Otomaques de l'Uruana qui passent pour un peuple sauvage et réfractaire à toute civilisation, nous vîmes des Caraïbes et d'autres Indiens du cours inférieur de l'Orénoque. Chaque peuplade s'installait à part et se reconnaissait à la couleur et à la forme des tatouages. Au milieu des groupes bruyants d'Indiens se trouvaient quelques blancs et notamment des commerçants d'Angostura qui avaient remonté le fleuve pour acheter aux indigènes l'huile d'œufs de Tortue. Nous rencontrâmes aussi le missionnaire de l'Uruana ; il nous raconta qu'il était venu pour se procurer l'huile nécessaire à la lampe de l'autel ; mais son principal but était de maintenir l'ordre au milieu de ce mélange d'Indiens et d'Espagnols.

« En compagnie de ce missionnaire et d'un marchand, qui se vantait d'assister à cette récolte depuis dix ans, nous parcourûmes cette île, qu'on visite ici comme les foires dans nos pays. Nous nous trouvions sur une étendue de sable bien aplanie. « Aussi loin que s'étend le regard le long des bords, nous dit-on, la terre recouvre des œufs de Tortues. » Le missionnaire portait à la main une longue perche ; il nous montra comment on s'en servait pour rechercher jusqu'où s'étend la couche des œufs, et procéda à la façon des mineurs qui veulent délimiter un gisement de marne, de fer ou de charbon minéral. En enfonçant verticalement la perche dans le sol, on sent, lorsque la résistance fait défaut, qu'on atteint la cavité, ou la couche terrestre meuble dans laquelle gisent les œufs.

« Cette couche est si uniformément répandue que, dans un rayon de 40 toises autour d'un point donné, la perche exploratrice la rencontre sûrement. Aussi ne parle-t-on ici que de perches carrées d'œufs ; on divise le sol en lots qu'on exploite comme on ferait d'un terrain riche en minerais. Il s'en faut cependant que cette couche d'œufs recouvre l'île dans son entier ; elle cesse dans tous les points où le sol se relève brusquement, parce que les Tortues ne peuvent grimper sur ces petits plateaux. Je parlai à mes guides des descriptions hyperboliques du Père Gumilla, d'après lequel les rives de l'Orénoque contiendraient moins de grains de sable que le fleuve ne renferme de Tortues, à ce point que les bateaux se trouveraient arrêtés dans leurs courses si les hommes et les tigres n'en tuaient annuellement une

quantité suffisante. Mais ce ne sont là que des contes, ainsi que le fit remarquer en souriant le marchand d'Angostura. Les Indiens nous affirmèrent que, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au confluent de l'Apure, on ne trouve ni une île ni un rivage où l'on puisse recueillir en quantité des œufs de Tortues. Les points sur lesquels presque toutes les Tortues de l'Orénoque semblent se rassembler chaque année s'étendent entre le confluent de l'Apure et de l'Orénoque et les grandes cataractes ; c'est là que se trouvent les points les plus renommés. L'une des espèces, la *Podocnemys expansa*, paraît ne point remonter au-dessus des cataractes ; d'autre part, on nous a affirmé qu'au dessus de l'Apure et du Maypure on ne trouve que les Tortues dites *Terekay*.

« La Podocnémys est connue des indigènes sous le nom d'*Arraou*. L'époque à laquelle pond cette espèce coïncide avec celle du niveau le plus bas des eaux. Comme l'Orénoque commence à monter à partir de l'équinoxe du printemps, les rives les plus basses se trouvent à sec depuis le commencement de janvier jusqu'au 29 mars. Les Arraous se rassemblent en troupes nombreuses dès le mois de janvier ; elles sortent de l'eau et se chauffent au soleil ; d'après les Indiens, une forte chaleur est nécessaire à l'éclosion des œufs. Pendant le mois de février on trouve les Arraous sur la rive pendant presque toute la journée. Au commencement de mars, les troupes disséminées se réunissent pour nager vers les îles sur lesquelles elles ont l'habitude de pondre ; il est probable que les Tortues reviennent chaque année exactement au même point. Peu de jours avant la ponte on voit ces animaux disposées en longues rangées sur les bords des îles Cucuruparu, Teruana et Pararuna ; elles tendent leur cou et tiennent leur tête hors de l'eau pour s'assurer qu'elles n'ont rien à craindre ni des tigres ni des hommes. Les Indiens, qui ont grand intérêt à ce que ces troupeaux rassemblés demeurent agglomérés, disposent le long de la rive des sentinelles dont le but est d'empêcher ces animaux de se disperser et de veiller à ce que leur ponte puisse s'effectuer paisiblement. On ordonne aux embarcations de se maintenir au milieu du fleuve et de ne pas effaroucher les Tortues par des cris.

« Les œufs sont toujours pondus pendant la nuit, mais cette ponte commence immédiatement après le coucher du soleil. A l'aide de ses pattes postérieures, munies de griffes très

longues et recourbées, l'animal creuse un trou d'un mètre de large et de 60 centimètres de profondeur, dont il arrose les parois de son urine, afin de consolider le sable, ainsi que le disent les Indiens. Ces Tortues sont parfois tellement pressées de pondre que plusieurs d'entre elles déposent leurs œufs dans les trous que d'autres ont creusés sans avoir pu encore les recouvrir de terre; elles forment ainsi une seconde couche d'œufs superposés à une première couche également fraîche. Dans leur précipitation elles cassent un tel nombre d'œufs que la perte qui en résulte équivaut, d'après ce que nous a montré le missionnaire, au tiers de toute la récolte. Nous trouvâmes du sable quartzéux et des débris de coquilles agglomérés au milieu du jaune répandu hors des œufs. Le nombre des animaux qui creusent la rive pendant la nuit est si grand que plusieurs d'entre eux sont surpris par le jour avant d'avoir pu terminer leur ponte. Ils se hâtent alors davantage de se débarrasser de leurs œufs et de recouvrir les trous, afin que les tigres ne puissent les voir. Ces Tortues retardataires ne songent alors aucunement au danger qui les menace elles-mêmes; elles achèvent leur travail sous les yeux des Indiens qui arrivent de bonne heure et qui les appellent « les Tortues folles. » Malgré la brusquerie de leurs mouvements on s'en empare aisément à l'aide des mains.

« Les trois campements d'Indiens dans les endroits précités se forment dans les derniers jours de mars ou dans les premiers jours d'avril. La récolte des œufs se fait chaque fois de la même manière avec la régularité qui règne dans tout ce qui dépend des institutions monacales. Avant l'arrivée des missionnaires auprès de ce fleuve, les indigènes recueillaient en quantité moindre ce produit que la nature fournit ici en si grande abondance. Chaque peuplade fouillait la rive à sa guise; un grand nombre d'œufs étaient brisés volontairement parce que les forages étaient exécutés sans précaution et qu'on découvrait plus d'œufs qu'on n'en pouvait emporter. On aurait dit d'une mine exploitée par des mains inhabiles. Les jésuites ont eu le mérite de régler cette exploitation. Ils s'opposèrent à ce qu'on fouillât la rive entière; ils en firent respecter toujours une partie, craignant que les Tortues soient notablement réduites en nombre, sinon anéanties. Aujourd'hui on remue le rivage entier sans aucun égard pour cette considération; et

l'on pense que les récoltes diminuent d'année en année.

« Une fois le campement établi, le missionnaire nomme un représentant qui répartit en lots l'étendue de terrain où reposent les œufs suivant le nombre des tribus indiennes. Il commence son travail en explorant avec sa perche l'étendue de la couche d'œufs dans le sol. D'après nos mesures, cette couche s'étend jusqu'à 40 mètres du bord et présente une épaisseur moyenne d'un mètre. L'employé en question délimite le terrain dans lequel chaque tribu devra travailler. Ce n'est pas sans surprise qu'on entend parler ici du rapport de la récolte des œufs estimé comme celui d'une récolte de moisson. Une étendue sur 40 mètres de large fournit de l'huile pour une centaine de cruches, c'est-à-dire un millier de francs. Les Indiens creusent le sol avec leurs mains et entassent leurs œufs dans de petites corbeilles appelées « mappiri »; ils les portent ainsi dans leurs camps et les jettent dans de grandes anges en bois remplies d'eau. Là-dedans ils broient ces œufs et les remuent à l'aide de pelles, puis ils les exposent au soleil jusqu'à ce que la partie huileuse, le jaune de l'œuf, qui surnage, soit devenue épaisse. Ils puisent cette huile et la cuisent sur un bon feu; plus elle est cuite et mieux elle se conserve. Bien préparée, elle est claire, sans odeur, à peine jaunâtre. Les missionnaires l'apprécient autant que la meilleure huile végétale. On l'emploie non seulement pour l'éclairage, mais encore, et de préférence, pour la cuisson, car elle ne donne aucune espèce de saveur désagréable aux mets. Toutefois il est fort difficile d'obtenir une huile de tortue parfaitement pure; le plus souvent elle conserve une odeur de pourriture; cela tient à ce que parmi les œufs on en emploie parfois dans lesquels les tortues ont déjà atteint un degré de développement avancé.

« Les rives de l'Urana fournissent annuellement mille cruches d'huile; la cruche vaut à Angostura de 2 piastres à 3 piastres et demie. La quantité d'huile fabriquée s'élève annuellement à 5000 cruches; comme il faut 200 œufs pour obtenir une bouteille d'huile, 300 œufs donnent une cruche d'huile; en admettant que chaque Tortue pond de 100 à 116 œufs et qu'un tiers de ces œufs se trouve brisé pendant la ponte, surtout par les « Tortues folles », on peut conclure que pour remplir 3000 cruches d'huile, 30,300 Arraous ont



dû pondre sur les trois îles où se fait la récolte, environ 33 millions d'œufs. Ce chiffre est certainement bien au-dessous du chiffre réel. Beaucoup de Tortues, en effet, ne pondent que de 60 à 70 œufs; beaucoup d'entre elles sont dévorées par les Jaguars au moment où elles sortent de l'eau; les Indiens emportent, en outre, un grand nombre d'œufs pour les faire sécher au soleil et les manger; ils en brisent aussi involontairement un grand nombre au moment de la récolte. La quantité d'œufs qui éclosent avant l'arrivée de l'homme est si considérable que j'ai vu dans le gisement d'Urana, sur toute la rive de l'Orénoque, grouiller de jeunes Tortues, d'un pouce de large, qui échappaient à grand'peine aux poursuites des enfants indigènes. Faisons remarquer encore que les Arraous ne pondent pas toutes sur les trois gisements désignés et qu'un très grand nombre d'entre elles pondent, isolément ou à une autre époque, entre l'embouchure de l'Orénoque et le confluent de l'Apure; on arrive donc forcément à cette conclusion que le nombre des Tortues qui pondent chaque année sur les rives de l'Orénoque inférieur est d'environ un million. Ce chiffre est exceptionnellement considérable pour un animal qui arrive à une grande taille, et qui a tant à souffrir des poursuites de l'homme; en général la nature restreint davantage la reproduction chez les grandes espèces que chez les petites.

« Les jeunes Tortues brisent leur coquille pendant le jour; mais on ne les voit émerger du sol que pendant la nuit. D'après les Indiens, elles craignent la chaleur du soleil. Les indigènes voulurent nous montrer comment les petites Tortues trouvent immédiatement le chemin le plus court vers la rivière, alors même qu'on les a transportées dans un sac loin du bord et qu'on les a posées à terre, tournant le dos à la rive. J'ai constaté que cette expérience, que le Père Gumilla a déjà rapportée, ne réussit pas toujours également bien; néanmoins il m'a semblé qu'ordinairement ces jeunes animaux, alors même qu'ils se trouvaient très loin du bord ou dans une île, pouvaient flairer d'où soufflait l'air le plus humide. Quand on songe à quelle distance la couche d'œufs s'étend presque sans interruption sur la rive et à combien de milliers s'élève le chiffre des Tortues qui vont à l'eau aussitôt après leur éclosion, on ne peut guère admettre que toutes les mères qui ont creusé leurs nids dans le même lieu retrouvent leurs petits et puissent

les conduire dans les lacs de l'Orénoque comme font les Crocodiles. Ce qui est certain, c'est que la Tortue passe les premières années de sa vie dans les lacs les moins profonds, et qu'elle ne va dans le grand lit du fleuve qu'à sa maturité. Comment donc les petits trouvent-ils ces lacs? Y sont-ils menés par les Tortues femelles qui accueilleraient les premiers qu'elles rencontrent? L'Arraou reconnaît sûrement, aussi bien que le Crocodile, l'endroit où elle a fait son nid; mais comme elle n'ose s'approcher du bord quand les Indiens commencent à exploiter ces gisements, comment pourrait-elle distinguer le sien de ceux des autres? Les Otomaques prétendent avoir vu de petites Tortues femelles, à l'époque des hautes eaux, suivies d'un nombre assez considérable de petits; c'étaient des Tortues qui avaient pondu seules sur une rive isolée et qui avaient pu y revenir. Les mâles sont rares maintenant parmi les Arraous; on en trouve à peine un parmi plusieurs centaines. On ne peut expliquer le fait ici, comme on le fait pour les Crocodiles qui se livrent à l'époque du rut des combats sanglants.

« La récolte des œufs et la préparation de l'huile durent trois semaines, et c'est pendant cette période seulement que les missionnaires sont en relation avec la côte et les pays civilisés dans le voisinage. Les franciscains, qui vivent au sud des cataractes, viennent assister à cette récolte, moins pour se procurer de l'huile que pour voir quelques visages blancs. Les marchands d'huile gagnent 60 à 70 p. 100; car les Indiens leur vendent la cruche 1 piastre, et les frais de transport ne s'élèvent qu'à un cinquième de piastre par cruche. Tous les Indiens qui prennent part à cette récolte rapportent aussi des masses d'œufs séchés au soleil ou légèrement cuits. Nos rameurs en avaient toujours dans leurs corbeilles ou dans leurs petits sacs en coton. Ces œufs, tant qu'ils sont bien conservés, n'ont pas une saveur désagréable. »

Les œufs d'Arraous sont encore estimés ailleurs, ainsi que l'indiquent les récits de Schomburgk. « La joie avec laquelle les matelots salvèrent certains bancs de sable de l'Essequibo, ne put s'expliquer pour moi que quand je vis plusieurs de ces Indiens sauter dans le fleuve impatientement, avant que les canots aient atterri, et nager vers un des bancs pour se mettre soudain à fouiller le sable et à en extraire des quantités d'œufs. L'époque de la

ponte des Tortues était commencée, et c'est là une époque que les Indiens attendent aussi avidement que nos gourmets guettent le passage des hécrasses ou les premiers envois d'huîtres fraîches. Le désir s'éveillait chez ces Indiens d'une façon tellement vive, que, si l'abandon volontaire du canot leur eût fait encourir la peine de mort elle-même, ils n'auraient su s'abstenir, je crois, de nager vers ces bancs de sable qui recélaient dans leur sein ces œufs succulents. En goûtant cette friandise si bien fêtée, je compris la passion de ces Indiens. Que sont, en effet, auprès de ces œufs, les œufs de vanneau si prisés chez nous!

« Sur ces bancs, la Tortue s'éloigne jusqu'à 80 et 140 pas du bord, creuse une excavation dans le sable, y dépose ses œufs et les recouvre de sable avant de s'en retourner à l'eau. Un Européen inexpérimenté chercherait en vain ces œufs pendant longtemps; l'enfant des bois, plus avisé, se trompe rarement et ne soulève presque jamais le sable en quelque endroit sans y trouver immédiatement les œufs. Un léger soulèvement, un peu ondulé, lui révèle la place du nid; nous n'avons appris à reconnaître ce signe qu'après avoir vu quelques bancs de sable dont la surface entière avait un aspect onduleux. On laisse couler le blanc de l'œuf qui, loin de durcir à la coction demeure à l'état tout à fait liquide, et l'on ne mange que le jaune qui est savoureux et nutritif. Mêlés avec quelques gouttes de rhum et un peu de sucre, ces jaunes d'œufs produisent une friandise exquise qui offre avec les massapains une analogie frappante.

« D'après Martins, la ponte des Tortues a lieu au mois d'octobre ou de novembre; suivant Humboldt, elle se fait en mars, le long de l'Orénoque; à Essequibo, en revanche, elle commence en janvier et dure tout au plus jusqu'en février. Cette diversité dans l'époque assignée à la ponte paraît dépendre du début variable de la saison des pluies dans les limites des trois régions fluviales correspondantes.

« Les Tortues déposent leurs œufs pendant les beaux jours, à l'époque à laquelle le soleil peut encore mener l'éclosion à bonne fin, avant le début de la période des pluies. Pour les Indiens, l'éclosion des Tortues est le signe le plus certain de l'approche de cette saison des grandes pluies. »

**Ennemis.** — Outre l'homme, les Arraous ont encore à souffrir des animaux carnassiers.

« On nous montra, écrit Humboldt, de grandes carapaces de Tortues vidées par des Jaguars. Les Tigres viennent pourchasser les Tortues sur les rives où les Arraous ont l'habitude de pondre; ils se jettent sur elles et les retournent sur le dos pour pouvoir les dévorer à leur aise. Les Tortues, dans cette position ne peuvent se relever et comme le Jaguar en renverse toujours plus qu'il n'en peut manger en une seule nuit, ce sont les Indiens qui profitent de sa rapacité et de sa ruse.

« Lorsqu'on sait quelle peine a le zoologiste pour extraire le corps d'une Tortue de sa carapace, on admire l'habileté du Jaguar qui vide cette carapace avec ses griffes, comme si le couteau d'un chirurgien avait coupé toutes les insertions musculaires. Le Jaguar poursuit l'Arraou jusque dans l'eau, lorsqu'elle n'est pas trop profonde; il déterre également ses œufs et c'est, avec le Crocodile, le Héron et le Vautour, le plus redoutable ennemi des Tortues qui viennent d'éclore. »

LA PODOCNÉMYDE ÉLARGIE. — *PODOCNEMYS*  
*EXPANSA.*

*Arrau-Schildkröte.*

**Caractères.** — La Podocnémyde élargie, qui arrive à la taille de 0<sup>m</sup>,80, a la carapace ovale, entière, déprimée chez l'adulte, tectiforme dans le jeune âge; la région fémorale du limbe est fort élargie et horizontale; les écailles vertébrales sont lisses; le dessous du corps présente une teinte brune mélangée de rousâtre; le dessous est jaune, tacheté de noirâtre (fig. 114).

**Distribution géographique et mœurs.** — D'après Alexandre de Humboldt, la grande Tortue qu'on nomme *Arraou* est un animal farouche et sauvage qui plonge et se cache au moindre bruit; elle fuit les rivages habités par l'homme et les eaux trop fréquemment sillonnées de bateaux. Les œufs, beaucoup plus gros que ceux des Pigeons, ont une coque calcaire si résistante que les enfants ottomanes se les jettent de main en main.

« On désigne dans les mêmes parages sous le nom de *Terekey*, une Tortue de plus petite taille, bien que très étroitement apparentée à l'*Arraou*. Les *Terekey* ne se réunissent pas en troupes aussi nombreuses que les *Arraous* au moment de la ponte en commun. Leur chair a une saveur très agréable, ce qui la fait rechercher par les habitants de la Guyane. L'Ar-



raou ne remonte pas au-dessus des caractères de l'Orénoque, tandis que le Terekey se rencontre aussi bien dans l'Orénoque supérieur qu'en dessous des chutes et se trouve, en outre, dans l'Apura, l'Uritaku, le Guatiko, et dans les petits cours d'eau qui parcourent les Uanos du Caracas. »

### LES STERNOTHÈRES — *STERNOTHERUS* (1)

**Caractères.** — Bell a désigné sous ce nom des Tortues qui ont la carapace assez bombée, la tête déprimée, garnie de grandes plaques, la voûte de la fosse temporale fibreuse; il n'existe pas de plaque nuchale; le sternum est large, à prolongements latéraux fort étroits; on voit cinq ongles à chaque patte.

Les Sternothères se caractérisent nettement dans le groupe des Pleurodères par la mobilité du lobe antérieur du plastron, qui peut s'abaisser ou se relever, de manière à laisser découvertes la tête et les pattes, ou à les cacher complètement; en un mot, les Sternothères représentent parmi les Pleurodères les Cistudes et les Cinosternes, parmi les Cryptolées. Seules parmi les Tortues actuelles, les Sternothères ont onze pièces au sternum, toutes les autres ayant neuf pièces au plastron; cette pièce supplémentaire porte le nom de *mesosternum*. On connaît une Tortue fossile, le *Pleurosternon*, du Weald, qui a même nombre de plaques; mais cette Tortue paraît devoir rentrer dans le groupe des Cryptodères, c'est-à-dire dans la tribu des *Chersemydines*.

Chez les Sternothères, le cou est court, épais, et, de même que chez les autres espèces qui composent la tribu, peut s'abriter sous le rebord de la carapace. La queue est très courte et ne dépasse guère le bord de la carapace. La coloration est toujours sombre, noirâtre ou brunâtre.

**Distribution géographique et mœurs.** — Les espèces de Sternothères, au nombre de six, habitent Madagascar et les parties tropicales de l'Afrique. Ce sont des animaux qui, lorsqu'ils ne chassent pas, se tiennent sur les rives des petits cours d'eau; leur faible taille, qui ne dépasse guère 30 centimètres, ne les rend guère redoutables. Beaucoup moins aquatiques que la plupart des Pleurodères, les Ster-

nothères, dans certaines saisons du moins, ont des habitudes exclusivement terrestres, ainsi que M. Maurice Chaper a pu l'observer à Assinie, sur la côte occidentale d'Afrique. Lorsqu'ils ont saisi une proie trop volumineuse pour qu'elle puisse être avalée d'un coup, ils la fixent au fond de l'eau à l'aide d'une des pattes de devant, généralement la patte gauche, et la déchirent alors en petits morceaux, ainsi que nous l'avons observé à la ménagerie des Reptiles du Muséum de Paris.

### LES PLATÉMYDES — *PLATEMYS* (1)

**Caractères.** — Le terme de Platémyde a été employé par Wagler pour désigner des Tortues qui ont la carapace très déprimée, la plaque intergulaire située entre les gulaires, cinq plaques vertébrales, la tête aplatie, couverte d'une seule écaille mince ou d'un grand nombre de petites plaques irrégulières, le sternum immobile, cinq ongles aux pattes de devant, quatre à celles de derrière; il existe deux barbillons sous le menton. Ajoutons que le bord externe des bras est garni d'une membrane mince et flottante; sur le devant du tarse se trouve une sorte de crête composée de deux ou trois grandes écailles. La queue est courte, dépourvue d'ongle. La plaque nuchale est distincte, ce qui les sépare des Péloméduses ou Pentonyx qui, en outre, ont cinq ongles à tous les pieds.

**Distribution géographique et mœurs.** — La forme de la carapace, très déprimée, les franges que l'on voit le long des bras et qui augmentent encore la surface de natation, font des Platémydes des Tortues essentiellement aquatiques, plus aquatiques même que les Hydroméduses. Elles sont presque toujours à l'eau, leur long cou étendu en avant, en quête de quelque proie; lorsque celle-ci passe à leur portée, elles s'en emparent par une brusque extension de leur cou qu'elles tiennent d'habitude à demi-replié en forme d'S.

Les espèces, au nombre de seize, habitent les parties les plus chaudes de l'Amérique du Sud, le Brésil, les Guyanes; une espèce, le Platémyde de Macquarie, se trouve toutefois dans le nord-ouest de la Nouvelle-Hollande.

(1) De *ἐπιπλάμις*, aplatie, plane; *ἐμβύς*, tortue.

(1) De *στέρνον*, plastron; *θασπός*, gond; plastron à fond ou à charnière.

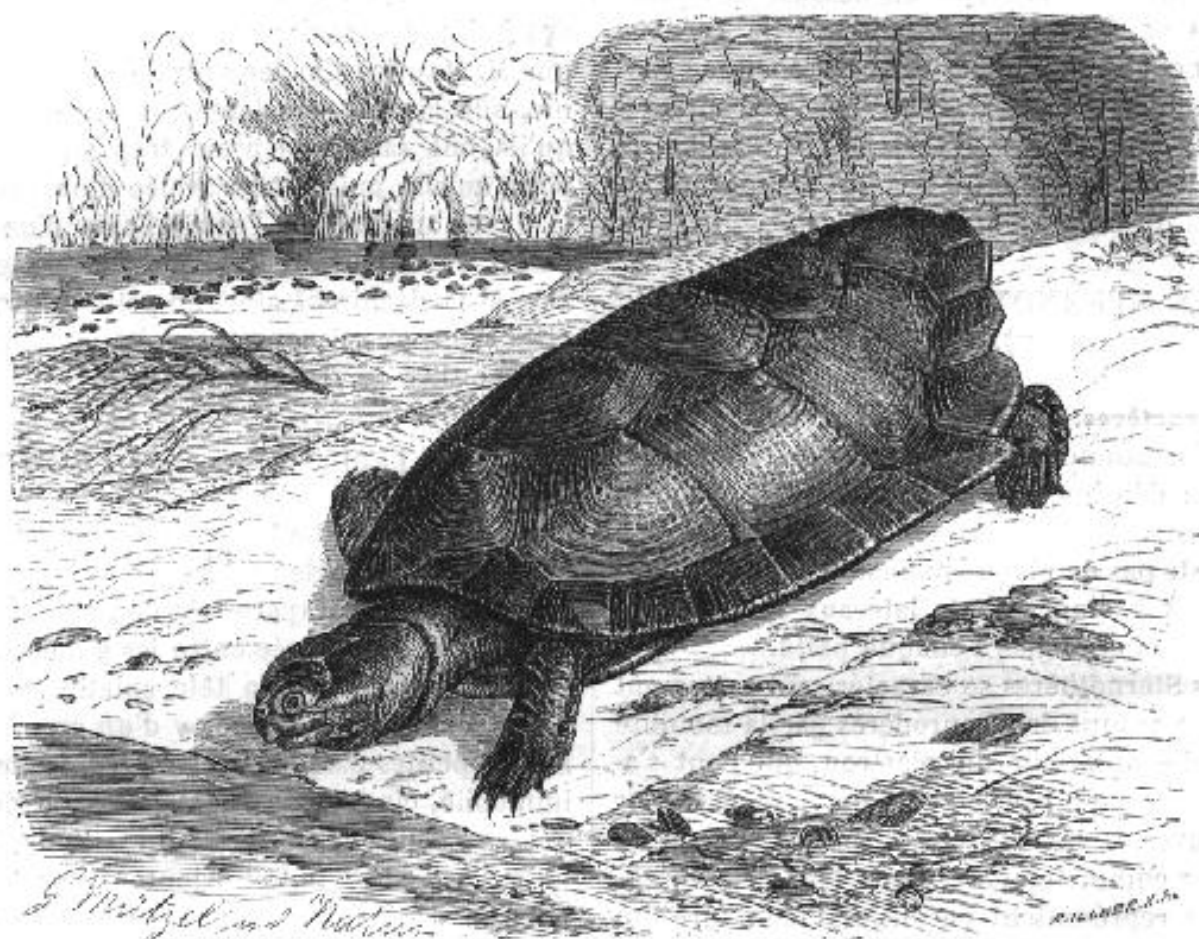


Fig. 114. — Podocnémyde élargie (1/6<sup>e</sup> de grand. nat.).

## LES HYDROMÉDUSES — *HYDROMEDUSA* (1)

**Caractères.** — Wagler a désigné sous le nom d'*Hydromedusa* des Tortues pleurodères qui ont la carapace déprimée et six plaques vertébrales, ce qui est un caractère tout à fait exceptionnel; le plastron, immobile, très large, arrondi en avant, est fixé solidement à la carapace; la tête, très aplatie, est recouverte d'une peau molle; le cou est fort long; la bouche est largement fendue; les mâchoires sont faibles et il n'existe pas de barbillons au menton; la queue est très courte; il existe quatre ongles à chaque patte.

Les trois espèces qui composent le genre, *Hydromedusa Maximiliani*, Mik., *H. flavilabris*, D. B., *H. subdepressa*, Gray, habitent les parties tropicales de l'Amérique du Sud.

Ces espèces rentrent dans le genre Chélodine, tel que le comprenaient Duméril et Bibron; on réserve le nom de Chélodines aux

(1) De ὑδρομεδούση, le tyran des eaux, le despote des eaux.

Tortues qui ont la plaque intergulaire placée en arrière des gulaires, le nom d'Hydroméduses étant donné aux espèces chez lesquelles cette plaque est située entre les gulaires.

### L'HYDROMÉDUSE DE MAXIMILIEN. — *HYDROMEDUSA MAXIMILIANI*.

*Schlangenbals-Schildkröte.*

**Caractères.** — Carapace courte, ovale, entière, arrondie en avant; les premières écailles costales et les deux dernières dorsales proéminentes; écaille nuchale aussi large que la première plaque vertébrale, placée derrière les margino-collaires; tels sont les principaux caractères assignés à l'espèce que nous étudions. Ajoutons que le plastron est ovale, large et arrondi en avant, rétréci et échancré en arrière, que la tête est très aplatie, le cou fort long, que la carapace est d'un jaune olivâtre relevé par de gros points de couleur brune, que les mâchoires et le dessous du cou sont jaunâtres, marbrés de brun. L'animal adulte peut arriver à la taille de 1 mètre, la longueur du cou étant de 40 centimètres (fig. 115).



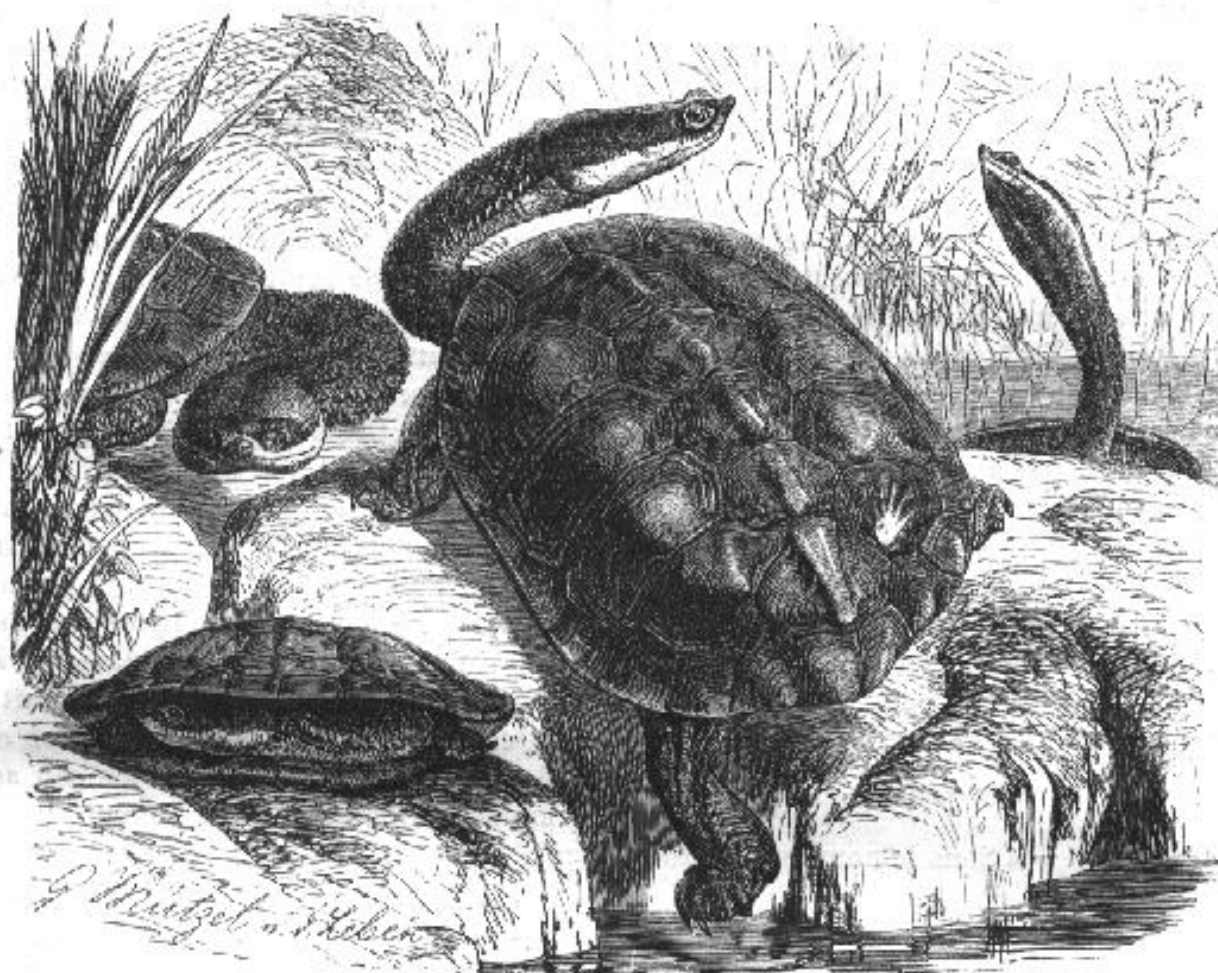


Fig. 115. — Hydroméduse de Maximilien (1/12<sup>e</sup> de grand. nat.).

**Distribution géographique et mœurs.** — De même que les autres espèces du genre, la Maximilienne habite les parties les plus chaudes de l'Amérique du Sud; on la trouve au Brésil et dans les régions avoisinantes; Masserer l'a recueillie dans la capitainerie de Saôpolo; le Muséum de Paris en possède de beaux exemplaires qui lui ont été envoyés de Buenos-Ayres par d'Orbigny; Hensel en a reçu également de la Banda orientale.

D'Orbigny dit que cette espèce habite, aux environs de Buenos-Ayres, les petits lacs et les cours d'eau peu profonds.

Dans les ménageries, la Maximilienne se tient le plus souvent hors de l'eau, pendant la journée, et l'on ne voit absolument alors de la bête que sa carapace; le cou si long est replié à gauche, comme un épais bourrelet, dans l'espace assez profond qui sépare la carapace du plastron; la tête est alors si fortement pressée contre les téguments mous de la région scapulaire qu'on n'en voit qu'une partie; les pattes et la queue, du reste très courtes, sont rentrées sous la carapace, les ongles forts et allongés restant seuls en dehors. Qu'un ennemi s'approche de

l'animal ainsi renfermé sous sa boîte osseuse, il projettera, par une détente brusque, sa tête en avant, et, bien que ses mâchoires ne soient pas dentelées et soient relativement faibles, elle n'en causera pas moins une cuisante morsure; on ne peut se faire une idée, si on ne l'a pas vue, de la rapidité avec laquelle l'Hydroméduse projette ainsi sa tête à une grande distance. Lorsque la Tortue est en chasse, elle explore le fond de l'eau et les moindres recoins à la recherche de sa nourriture. En liberté, la Maximilienne chasse probablement à la tombée de la nuit; sa carapace, de la couleur de la vase dans laquelle elle se tient, lui permet d'échapper facilement aux regards des Poissons dont elle fait principalement sa nourriture et qu'elle peut prendre par la brusque extension de son cou.

## LES CHÉLYS — CHELYS

*Fransen-Schildkröte.*

**Caractères.** — Ce genre a été formé par Duméril pour une fort étrange Tortue dont les véritables affinités zoologiques ne sont pas en

core parfaitement déterminées. On s'accorde généralement cependant à le placer à la fin des *Chelydina* ou Tortues pleurodères; le Chélys, par certains caractères, forme, en effet, une sorte de passage aux Tortues que nous décrivons plus bas sous le nom de Trionychidées.

Le genre Chélys se reconnaît de suite à la largeur, à l'aplatissement considérable de la tête et à sa forme triangulaire; les narines sont placées à l'extrémité d'une trompe mobile; la bouche est largement fendue, garnie de mâchoires rudimentaires et sous forme de stylets osseux; par une exception unique dans tout le groupe des Tortues actuelles, les deux branches de la mâchoire inférieure ne sont pas soudées en un os unique. Il existe une plaque nuchale. On voit cinq ongles aux pattes de devant, quatre à celles de derrière.

#### LA MATAMATA. — *CHELYS FIMBRIATA*.

##### *Matamata.*

**Caractères.** — « Sous le nom de *Raparara*, écrit Pierre Barrère, au siècle dernier, les Indiens des bords du Maroni désignent une Tortue assez singulière par la figure; elle a le col long, fort ridé, d'où pendent de petites membranes déchiquetées à peu près comme de la frange; la tête est aplatie, triangulaire, terminée par une sorte de trompe semblable à un petit tuyau de plume à écrire; le dessus de l'écaille est comme sillonné et formé de grosses pointes. »

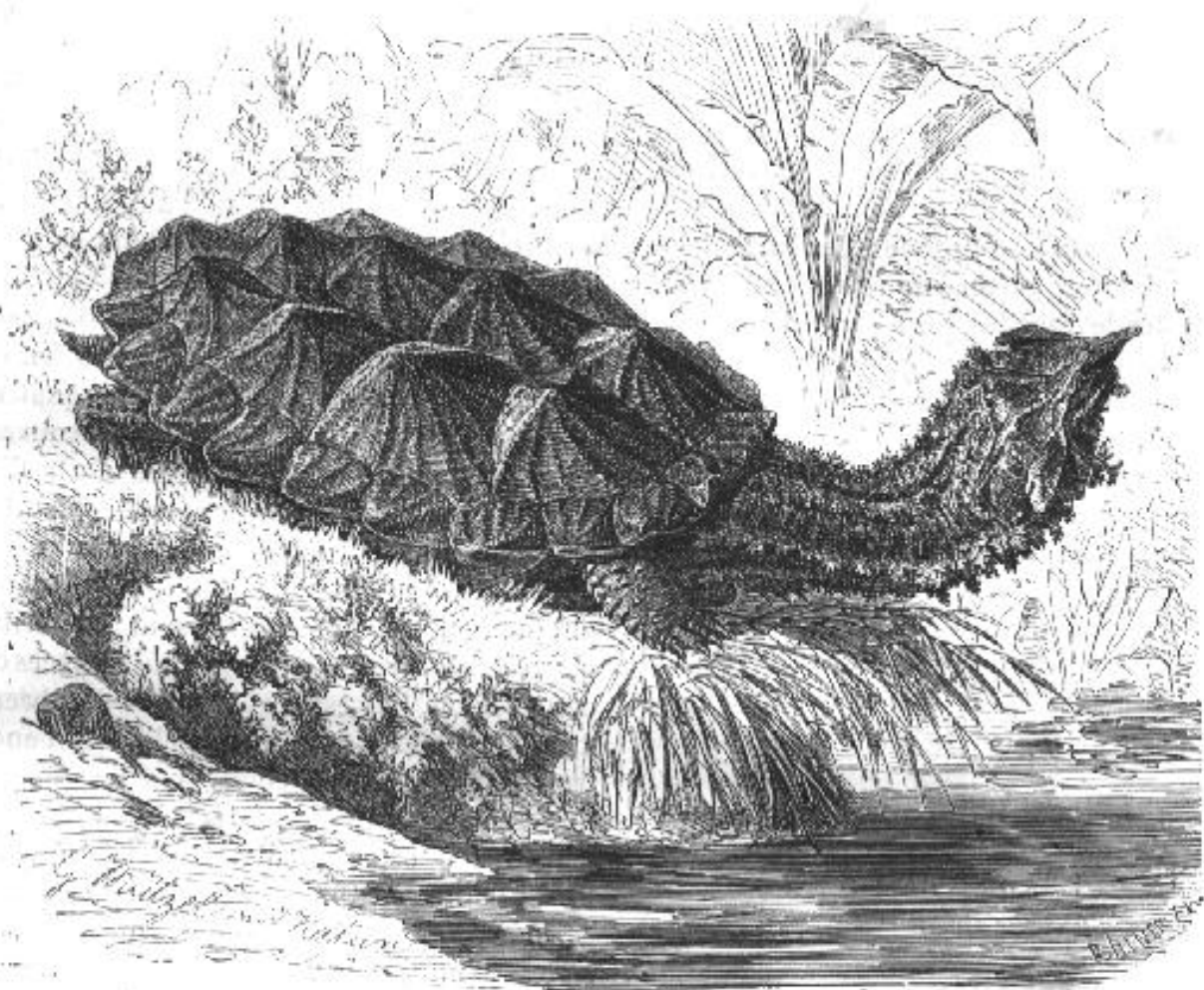
Bien que concise, cette description rend compte des traits principaux de la tortue dont nous parlons. La *Raparara* ou la *Matamata* est, en effet, un des êtres les plus étranges que l'on puisse concevoir. La carapace, qui est déprimée, à peine convexe, présente en dessus deux profondes et larges gouttières longitudinales séparées par trois rangées d'écailles en toit; ces écailles sont elles-mêmes fortement striées, profondément sillonnées, de telle sorte que le dessus du corps est tout hérissé de grosses bosses irrégulières. Le plastron, beaucoup plus étroit en arrière qu'en avant, où il est arrondi, est formé d'une seule pièce fortement carénée sur les côtés. La tête, avons-nous dit, est fortement déprimée, triangulaire, garnie en dessus de petites écailles inégales. La bouche est largement fendue presque jusqu'aux oreilles. Le cou, assez long, est très large et comprimé. En différents points de la tête et du cou, au-dessus de l'oreille, le long du cou, sous la gorge, au menton, sous

chaque oreille, pendent des lambeaux de peau déchiquetés. Les pattes sont médiocrement palmées, armées d'ongles longs et forts. Le dessus du corps est d'un brun noirâtre; le dessous est d'une teinte jaune plus ou moins foncée suivant les individus, rayonnée de brun sur le plastron; le cou est marqué de raies longitudinales de couleur noire. La taille peut atteindre jusqu'à deux mètres (fig. 116).

**Distribution géographique et mœurs.** — La *Matamata*, originaire de l'Amérique méridionale, ne se trouve que dans les Guyanes et dans la partie nord-est du Brésil. Spix en a vu dans les eaux bourbeuses et stagnantes près de l'Amazone; de Castelnau en a observé dans le lit même du fleuve; Schomburgk a pu en capturer dans les cours d'eau d'Essequibo, de Rupunusii, de Takutu, ainsi que dans les lacs et les marais de la Savane. L'espèce paraît être fort commune dans tous ces points; on la redoute généralement à cause de son aspect vraiment repoussant, et de l'odeur fort désagréable qu'elle exhale. « Il n'existe pas, écrit le voyageur Schomburgk, de créature plus affreuse que cette tortue qui effraye par son aspect horrible. Sa tête, d'où pendent une quantité de lambeaux déchiquetés, son cou pourvu de semblables appendices, ses pattes qu'elle peut rentrer en partie sous sa carapace, ont toujours éveillé en moi une profonde répulsion. Hollenbrueghel, dans ses conceptions les plus horribles et les plus fantastiques, n'a certes pas imaginé une créature aussi étrange et aussi monstrueuse. Le plus ordinairement la *Matamata* se cache dans le sable ou la vase des rivières profondes, de telle manière que le haut de sa carapace émerge au-dessus de l'eau, la bête semblant rester ainsi aux aguets dans une complète immobilité. Bien que cette tortue exhale une affreuse odeur, les Caraïbes en dévorent cependant la chair avec délices. »

D'anciens observateurs ont prétendu que la *Matamata* se nourrissait de plantes poussant le long des cours d'eau qu'elle habite, et ne se mettait que la nuit en quête d'aliments, sans beaucoup s'écarter des rives. Cette assertion est certainement inexacte. Pöpping écrit, en effet, que la *Matamata* « se nourrit de poissons et de Batraciens; elle se place aux aguets parmi les plantes qui flottent à la surface de l'eau; elle nage vite, elle peut même attraper les poissons et saisir, en plongeant soudain, de petits oiseaux aquatiques. » Nous avons été à même d'observer plusieurs *Matamata*



Fig. 116. — La Matamata (1/16<sup>e</sup> de grand. nat.).

dans la ménagerie des Reptiles du Muséum d'histoire naturelle de Paris : c'étaient des animaux fuyant absolument la lumière du jour, et qui restaient tout le temps cachés dans l'obscurité : ils ne sortaient que la nuit pour aller en chasse. Leur nourriture se composait exclusivement de poissons qu'ils saisissaient avec beaucoup d'habileté par une brusque projection du cou en avant, et cela sans jamais manquer leur proie. On les nourrissait pendant le jour en présentant devant l'endroit où la tortue était cachée dans la plus complète immobilité, quelque poisson maintenu

à l'extrémité d'une longue perche ; on voyait alors sortir lentement la Matamata ; elle ne se jetait sur sa proie que lorsque celle-ci n'était pas très éloignée de la retraite choisie par la tortue ; elle se précipitait alors par un mouvement brusque et fort rapide pour se retirer de suite sous les pierres et les planches qui lui servaient d'abri.

Il est possible que les nombreux lambeaux dont la partie antérieure du corps est garnie, lambeaux qui flottent dans l'eau, agissent comme des appâts destinés à attirer les poissons trop confiants.

## LES TORTUES MOLLES — *TRIONYCHIDA*

### *Weich Schildkröten.*

**Caractères.** — La famille des *Trionychida* ou Tortues fluviales est des plus naturelles. Elle comprend des animaux essentiellement aquatiques et qui ont, dès lors, la carapace

très élargie et presque plate en dessus. Au lieu d'être formé de plaques cornées, le bouclier est formé d'une peau continue, d'où le nom de Tortues molles qui a été donné à

ces espèces ; cette carapace est couverte d'une peau flexible et comme cartilagineuse dans toute son étendue, soutenue par un disque osseux, à sa surface supérieure, accidentée de rides et de sinuosités rugueuses. La tête est allongée ; les narines se trouvent à l'extrémité d'une petite trompe mobile ; les mâchoires sont tranchantes, garnies de replis de la peau formant des lèvres ; les yeux sont saillants, dirigés en haut ; le cou, qui est long, est rétractile directement sous la carapace et peut être projeté au loin. Tantôt le plastron, qui est toujours peu développé en arrière, est immobile, ainsi qu'on le voit chez les *Trionyx*, tantôt il peut se rabattre de manière à protéger les membres postérieurs, comme chez les

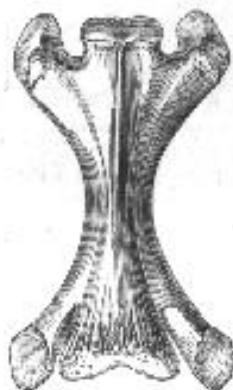


Fig. 117. — Sixième vertèbre cervicale de *Trionyx* d'Égypte.

*Cyclodermes* et les *Emyda* ; chez ces dernières le bord du bouclier est en partie soutenu par des pièces osseuses, tandis qu'il est entièrement cartilagineux chez les *Cyclodermes*. La queue est courte, épaisse. Les membres sont robustes, terminés par trois doigts garnis d'ongles forts, réunis par de larges membranes natatoires. Le tympan est caché sous la peau.

Le crâne des Tortues molles est déprimé, allongé à l'arrière ; les os intermaxillaires sont très petits ; les maxillaires s'unissent entre eux sur un assez long espace, de sorte que les arrière-narines se trouvent plus en arrière que chez les Tortues de terre. En dessus du crâne, les frontaux antérieurs s'avancent entre les maxillaires ; l'épine de l'occiput et les tubérosités maxillaires sont toutes trois en pointe et plus saillantes en arrière que le condyle articulaire.

La dernière vertèbre cervicale présente un fait unique chez les animaux : le corps de cette vertèbre est très aplati et beaucoup plus court que les apophyses articulaires postérieures, de telle sorte que cette vertèbre s'unit à la pre-

mière vertèbre dorsale, non par le corps, ainsi qu'on le voit chez toutes les autres Tortues, mais exclusivement par des apophyses ; il en résulte que, dans les mouvements de flexion du cou les corps vertébraux sont immédiatement appliqués l'un contre l'autre. Les 2<sup>e</sup> à 6<sup>e</sup> vertèbres s'unissent par une surface articulaire double (fig. 117).

**Distribution géographique.** — D'après le catalogue de Strauch publié en 1865, on connaît dix-sept espèces de *Trionyx*, quatre de *Cyclodermes*, huit d'*Emyda*. Les découvertes faites principalement dans le sud de la Chine doivent probablement faire porter ce nombre à trente et une ou trente-deux espèces.

L'Inde, l'Indo-Chine et les îles qui géographiquement en dépendent sont la véritable patrie des *Trionyx* ; on compte huit espèces dans cette région. Les espèces seraient nombreuses dans le sud de la Chine, mais elles sont encore trop imparfaitement connues pour que nous puissions rien dire de certain à cet égard. On trouve une espèce dans le Tigre, une dans l'Asie centrale. On connaît deux espèces en Afrique ; une, le *Trionyx* d'Égypte, qui paraît être répandue dans la plus grande partie de ce continent, et une, le *Trionyx aspilus*, qui semble être cantonnée dans la partie tropicale de l'ouest. Quatre espèces ont été trouvées en Amérique, dans l'Ohio, dans le Mississipi.

Les *Cyclodermes* sont spéciaux aux parties tropicales et subtropicales de l'Afrique ; on les trouve dans le Zambèze, le Sénégal, la Gambie, le Congo.

On trouve deux espèces d'*Emyda* dans la péninsule indienne et une espèce dans l'est de l'Afrique.

On connaît environ vingt-cinq espèces de Tortues molles, qui habitent les fleuves et les grands lacs de l'Asie, d'Afrique et de l'Amérique. L'Asie est leur véritable patrie.

**Mœurs.** — Ce groupe comprend des espèces essentiellement aquatiques et ne sortant guère de l'eau que pour effectuer la ponte ; bien qu'elles ne soient pas maladroites sur la terre ferme et que, d'après Baker, elles puissent courir assez rapidement, elles n'entreprennent néanmoins jamais de grands voyages ; lorsque les cours d'eau qu'elles habitent d'habitude viennent à assécher, elles ne passent que rarement dans les fleuves voisins, mais s'enterrent généralement dans la vase en attendant le retour des pluies. On a parfois pris des *Trionyx* en pleine mer, et à une certaine distance du



rivage, ces animaux ayant été certainement entraînés hors de leur habitat habituel.

« Il paraît, nous apprennent Duméril et Bibron, que, pendant la nuit et lorsqu'elles se croient à l'abri des dangers, les Potamites ou Tortues molles viennent s'étendre et se reposer sur les petites îles, sur les rochers, sur les troncs d'arbres renversés sur les rives ou sur ceux que les eaux charrient, d'où elles se précipitent à la vue des hommes aux moindres bruits qui les alarment. »

Pendant le jour elles se tiennent le plus habituellement à demi enfoncées dans la vase, surtout dans les points où l'eau, peu profonde, laisse facilement pénétrer les rayons du soleil.

Toutes les Tortues molles sont fort voraces et très agiles; elles poursuivent à la nage les poissons et les batraciens. Lorsqu'elles veulent saisir leur proie, elles projettent leur tête et leur cou avec la rapidité d'une flèche. Indépendamment de l'alimentation animale, qui forme le fond de leur alimentation, on rapporte que les Trionyx ne dédaigneraient pas des aliments végétaux; Rüppell rapporte, en effet, qu'il n'a trouvé dans l'estomac du Trionyx d'Égypte, qui vit dans le Nil, que des débris de dattes, de pastèques, de courges et de végétaux analogues. Il ne faudrait pourtant pas conclure de cette observation de Rüppell que les Trionyx soient exclusivement herbivores ou frugétivores, car on ne les voit jamais se nourrir que de proies vivantes ou de viande dans les ménageries.

Ce qui vient encore à l'appui de ce que nous venons de dire pour le goût manifeste que les Tortues molles ont pour une nourriture animale, c'est le courage dont elles font preuve lorsqu'elles sont capturées, surtout lorsqu'elles ont été blessées. Tous les observateurs qui ont été à même d'observer ces Tortues s'accordent à dire qu'elles sont extrêmement dangereuses et qu'il faut les manier avec beaucoup de précautions. Elles mordent vivement avec leur bec tranchant et arrachent le morceau; elles ne lâchent la proie qu'en enlevant la partie saisie, de sorte qu'elles occasionnent de cruelles blessures.

D'après Duméril et Bibron, « les mâles semblent être en moindre nombre que les femelles, ou bien ils s'approchent moins des rivages que celles-ci, qui viennent pour y pondre les œufs, qu'elles déposent dans des trous creusés pour en contenir cinquante ou soixante. Le nombre varie suivant l'âge des femelles, qui sont d'autant

plus fécondes qu'elles sont plus jeunes encore. Les œufs sont de forme sphérique, leur coque est solide, mais membraneuse ou peu calcaire. »

Nous avons été à même, à la ménagerie des Reptiles du Muséum de Paris, d'observer plusieurs fois des Trionyx de grande taille provenant de l'Indo-Chine. C'étaient des animaux très batailleurs, donnant la chasse aux nouveaux venus et molestant de toutes les manières des Serpentes, d'humeur cependant peu patiente, qui se trouvaient en leur compagnie. Elles se cachaient presque toujours pendant le jour, mais sortaient cependant assez souvent pour venir recevoir l'eau chaude à l'aide de laquelle on réchauffait l'eau des bassins; ce n'était qu'exceptionnellement qu'on les voyait se reposer sur la plage cependant chauffée. Leur nourriture se composait de poissons morts, soit de mer soit d'eau douce, et de viande coupée en morceaux; contrairement aux assertions de voyageurs qui rapportent que les Trionyx dédaignent absolument toute proie morte ou privée de mouvement, les animaux que nous avons pu observer mangeaient la proie qu'on leur jetait au fond de l'eau.

La plupart des Tortues soit terrestres, soit aquatiques, déchirent leur proie; les Trionyx, à l'aide de leurs mâchoires tranchantes, la coupent et la divisent.

**Usages et légendes.** — En raison de la taille considérable à laquelle elles peuvent parvenir (certains individus pèsent jusqu'à 400 kilogrammes et au-dessus), en raison de la délicatesse de leur chair très savoureuse on chasse les Trionychidées dans les endroits où ces animaux sont communs. On les pêche à la ligne avec des hameçons que l'on amorce avec des poissons ou d'autres animaux vivants ou que l'on agite dans l'eau; on les entoure de filets; on les tue au fusil ou on les transperce à l'aide de piques. « Pour s'emparer des Trionyx du Gange, écrit Théobald, on emploie une longue fourche en fer; on enfonce cet instrument le long du fleuve dans la vase molle ou dans les amas de feuilles à demi pourries. Le pêcheur qui a ainsi capturé une Tortue, attache, suivant la taille de l'animal, un nombre plus ou moins considérable de forts crochets dans la partie postérieure et comme cartilagineuse de la bête. Il tire alors fortement sur les crocs et extrait ainsi la Tortue qui se débat furieusement et cherche à mordre avec rage tout ce qui est à sa portée. Lorsqu'on a capturé une Tortue de forte taille qui se trouve dans une eau

un peu profonde, on lui enfonce, en outre, à l'aide d'un lourd marteau, un épieu pointu dans le dos et on la tire alors sur le rivage. Mais malheur à l'imprudent qui se trouve à portée des mâchoires de l'animal capturé, car j'ai vu une Trionyx enlever d'un seul coup de son bec tous les orteils du pied d'un pêcheur. Il est prudent d'envoyer une balle dans la tête de la Tortue ou de lui trancher la tête d'un coup de hache. »

Les Mongols qui ont grand'peur des Trionyx, qui habitent leurs cours d'eau et qui savent, souvent par expérience personnelle, combien elles sont méchantes et dangereuses, ont agrémenté leurs récits de fables plus ou moins nombreuses. « Nos Cosaques, dit Przevalski, refusaient absolument de se baigner dans la rivière Tachylga. Ils attribuaient aux Trionyx divers pouvoirs magiques et invoquaient à l'appui de leur dire, les caractères tibétains que ces animaux portent sur la partie supérieure de leur carapace. Les habitants du pays avaient effrayé nos Cosaques en leur affirmant que les Tortues en question s'incorporent dans la chair de l'homme, et que les malheureux auxquels pareil accident arrive ne peuvent plus reconnaître la route qu'ils sont habitués à suivre. La seule chance d'échapper à un semblable sortilège est la suivante : si un chameau blanc et un chevreuil blanc viennent à passer dans le voisinage et se mettent à crier en apercevant la tortue, celle-ci lâche alors sa victime et le charme est rompu. Il n'existait pas autrefois de Trionyx dans la rivière Tachylga ; mais ces terribles animaux apparurent brusquement, et les habitants des environs, aussi surpris qu'effrayés, ne surent d'abord que faire. Ils s'adressèrent enfin, pour suivre ses conseils, à l'abbé du monastère voisin ; l'abbé leur apprit que la Tortue qui venait de faire ainsi son apparition devait désormais rester maîtresse du cours d'eau dans lequel elle s'était introduite et compter parmi les animaux sacrés ; depuis cette époque on vient faire tous les mois des prières commémoratives à la source de la rivière Tachylga. »

La chair des Tortues molles ne se mange pas partout, mais elle est fort appréciée de tous ceux qui en ont goûté. D'après Baker, cette viande donne une soupe exquise. Les œufs ne passent pas pour être savoureux.

## LES TRIONYX — TRIONYX

*Drei-Klauer.*

**Caractères.** — Le genre Trionyx, Geoffroy, (*Aspidonectus*, Wagler; *Gymnopus*, Duméril et Bibron), comprend des espèces chez lesquelles le plastron est étroit et ne peut pas se rabattre en arrière, de telle sorte que les pattes ne sont point protégées. La carapace est fort large, très déprimée ; le pourtour en est comme membraneux ; les bords du limbe sont complètement dépourvus de pièces osseuses. La tête, le cou, les membres, sont revêtus d'une peau molle et lisse ; la queue est généralement courte.

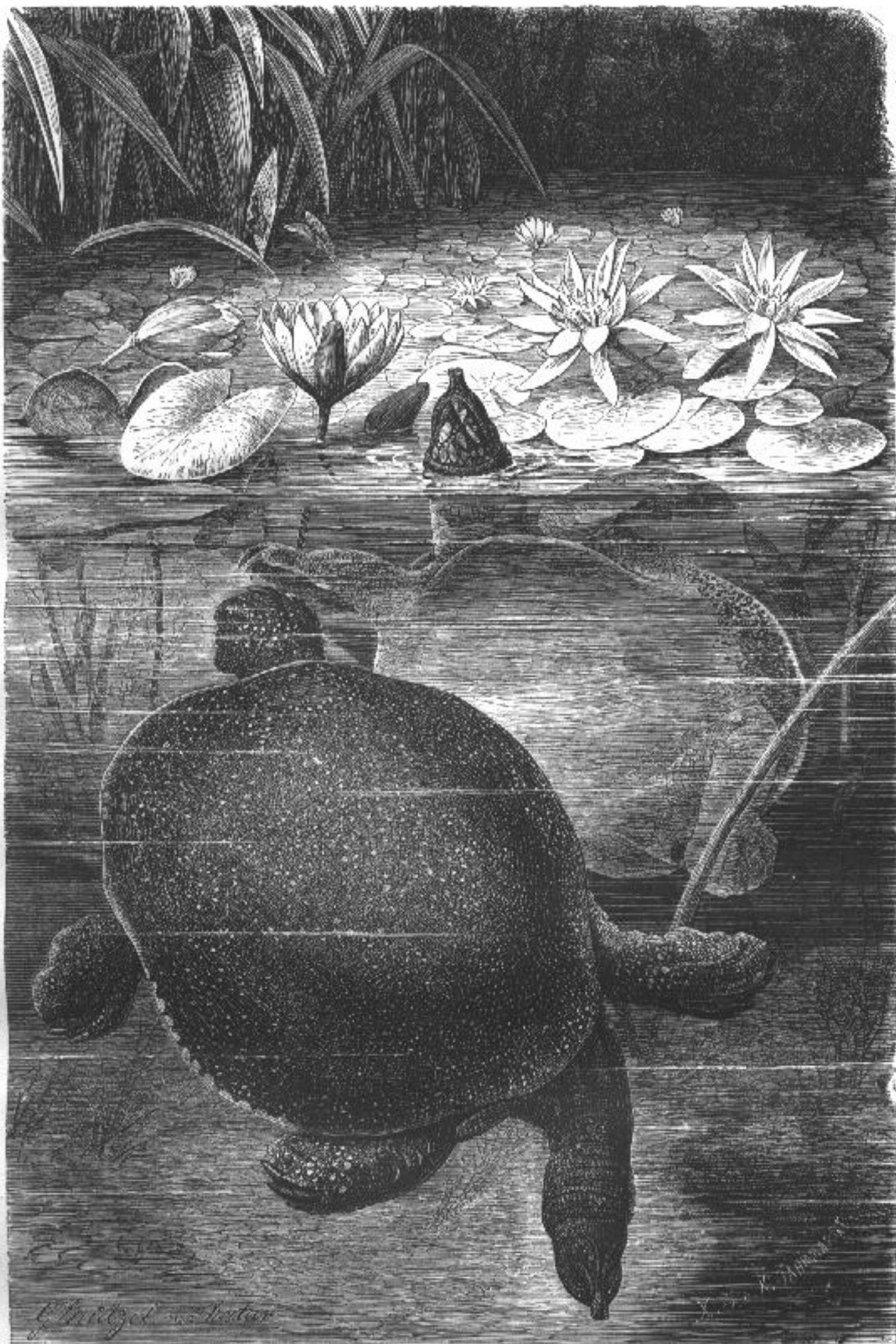
### LE TRIONYX FÉROCE. — TRIONYX FEROX.

*Beirz-Schildkröte.*

**Caractères.** — Cette espèce, qui a été décrite par les zoologistes sous des noms très divers, tels que *Trionyx ferox*, *Trionyx spiniferus*, *carinatus*, *Gymnopus spiniferus*, *Aspidonectes Emoyi*, *asper*, *nuchalis*, arrive à plus d'un mètre de long et pèse jusqu'à 35 kilogrammes. La carapace est fort déprimée, ovalaire chez le jeune, circulaire chez l'adulte. Les deux dernières côtes sont si intimement unies par leur portion élargie qu'il n'y a que sept callosités costales. Le bord antérieur du limbe est garni d'une rangée d'épines ou plutôt de tubercules comprimés et pointus, mous chez l'animal vivant. La tête est allongée, de forme conique (Pl. II).

D'après Lesueur, la couleur générale du dos, de la tête, du cou, des membres, est d'une teinte de terre d'Ombre, tantôt claire, tantôt foncée, un peu jaunâtre, parsemée de taches ocellées, disposées irrégulièrement, entre lesquelles se voient de nombreuses mouchetures ; chez certains individus, entre ces taches, se trouvent des marbrures d'un blanc sale. Un jaune plus clair se remarque sur le bord du disque ; il est séparé de la teinte générale par une bande noire continue. Le dessus des membres et de la queue est d'une couleur jaune relevée de taches et de lignes noires ; le cou est également couvert de taches foncées. Sur les côtés de la tête on voit une bande jaune cernée de deux bandes noires. Le dessous du corps est d'un blanc brillant, le dessous des pattes d'un blanc azuré ; la membrane natatoire est jaune, lisérée de rose.





**Distribution géographique.** — L'espèce, dont nous écrivons l'histoire est particulière à l'Amérique septentrionale et vit dans les rivières de la Géorgie et de la Floride; on la trouve dans les fleuves qui se déversent dans le golfe du Mexique, ainsi que dans les grands lacs situés soit au-dessus, soit au-dessous des cataractes du Niagara. Elle manque dans tous les cours d'eau qui se rendent dans l'Atlantique entre l'Hudson et la Savannah. Dans les lacs qui servent de frontière entre les États-Unis et le Canada elle arrive vraisemblablement, grâce aux inondations printanières qui mettent en communication le fleuve de l'Illinois avec le lac Michigan et la rivière de Peters avec la rivière Rouge septentrionale; elle n'a pu pénétrer dans l'État de New-York que par le canal avant le creusement duquel le Trionyx féroce était absolument inconnu dans la région. On trouve cette Tortue en abondance dans le Wabash, rivière qui coule entre le territoire de l'Indiana et l'Illinois, et se jette, un peu avant sa jonction avec le Mississipi, dans l'Ohio.

**Mœurs.** — Par un beau temps, on voit le Trionyx féroce se chauffant au soleil sur les rochers qui sont à fleur d'eau; le plus souvent, toutefois, il reste caché entre les racines des plantes aquatiques, en train de guetter sa proie, qui se compose de poissons, de batraciens et

d'oiseaux aquatiques. Vient-il à apercevoir un animal qui lui convient, il nage vers lui avec lenteur et, arrivé au point voulu, il projette sa tête en avant avec une rapidité telle que fort rarement sa victime lui échappe. Aux États-Unis les paysans redoutent beaucoup cette espèce en raison de la chasse active qu'elle fait aux poissons, aux jeunes canards et aux jeunes oies.

C'est vers la fin d'avril et le plus souvent en mai que les femelles recherchent, le long des rives des cours d'eau, des endroits sablonneux, très exposés au soleil, pour y effectuer leur ponte. Les œufs sont sphériques et la coque en est fragile; les œufs sont au nombre de cinquante à soixante.

La chair de cette espèce est fort délicate. On tue la Tortue au fusil; on s'en empare à l'aide de filets ou on la prend à l'aide d'hameçons amorcés de poissons, car elle est extrêmement vorace. Les individus adultes doivent être maniés avec grande précaution, car la Tortue capturée lance sa tête comme un trait avec une sûreté telle qu'elle manque rarement le but qu'elle veut atteindre; à l'aide de sa puissante mâchoire elle peut infliger de cruelles blessures et mutiler même la personne qui la manie imprudemment; on ne peut se figurer, si on ne l'a pas vu, à quelle distance l'animal peut projeter sa tête retirée sous la carapace.

## LES TORTUES DE MER — CHELONIIDA

### *Meer-Schildkröten.*

**Caractères.** — La troisième famille des Chéloniens, qui comprend les Tortues de mer, *Cheloniida*, ou Thalassites, se compose d'animaux essentiellement aquatiques. Chez eux les membres sont transformés en nageoires dont les antérieurs sont beaucoup plus longues que les postérieures; ces pattes, changées en palettes, sont déprimées et engagées à ce point dans la peau, que les doigts, quoique distincts et fort longs, ne peuvent exécuter aucun mouvement les uns sur les autres; les pattes rappellent dans le groupe des Tortues, ce que l'on voit chez les Phoques parmi les Mammifères, chez les Pingouins parmi les Oiseaux: ce sont des organes qui se sont modifiés en vue de l'habitat de l'animal. La cara-

pace est fort déprimée, cordiforme, plus élargie à l'avant qu'à l'arrière.

Ni la tête ni les membres ne peuvent rentrer sous la carapace; le cou est court, épais, ridé; les yeux sont grands, pourvus de plaques sclérotiques fort développées. La queue, courte et tronquée, est recouverte d'écailles. « Les narines ne pas sont prolongées comme celles des Potamites; cependant l'orifice externe de leur canal nasal est surmonté d'une masse charnue dans l'épaisseur de laquelle on distingue le jeu des soupapes que l'animal soulève à volonté lorsqu'il est dans l'air, ou qu'il peut fermer exactement quand il plonge dans la profondeur des eaux. Cet appareil remarquable, qu'on retrouve aussi chez les Croco-



diles, est proportionnellement plus développé chez des jeunes individus que chez les adultes (1). »

La tête des Tortues de mer a une forme toute particulière; elle est presque carrée dans la partie moyenne correspondante aux orbites. Les bords des os frontaux, pariétaux, mastoïdiens, temporaux et jugaux s'unissent entre eux et avec la caisse, pour former une voûte osseuse qui recouvre toute la région de la tempe et sous laquelle se trouvent de puissants muscles mastoïdiens qui agissent sur la mâchoire inférieure. Le museau est très court, les orbites fort grandes.

Le mouvement de rétraction du cou chez les Tortues de mer est presque nul, aussi les vertèbres de ces animaux présentent-elles un type tout spécial.

La carapace est toujours fort imparfaite et rappelle ce que l'on voit chez les Émydes, par exemple, lorsque ces animaux sont très jeunes; les côtes, au nombre de huit paires, ne sont jamais élargies ni soudées entre elles dans toute leur longueur; elles laissent vers le limbe des espaces qui, chez l'animal à l'état vivant, ne sont remplis que par des lames cartilagineuses, flexibles, parfois même complètement membraneuses (fig. 448). Le plastron est également très incomplet (fig. 449).

« Les Thalassites se nourrissent principalement de plantes marines. Ce sont, en effet, ces substances alimentaires dont on trouve leur estomac rempli. Il paraît cependant que quelques-unes, surtout celles qui exhalent une odeur de musc, comme le Caret et la Caouanne, font entrer dans leur nourriture la chair des Crustacés et de plusieurs espèces de Mollusques, tels que celle de la Seiche en particulier. Leurs mâchoires sont, en effet, robustes, comme le bec des oiseaux de proie, très solidement articulées, et leurs muscles très développés. Ce bec de corne, crochu en haut et en bas, est coupant sur ses bords, dont la tranche est mince d'ailleurs, et le plus souvent dentelé en scie; la mâchoire inférieure est reçue dans une rainure de la mandibule, comme la gorge d'une tabatière dans le couvercle qui l'emboîte, et l'autre bord interne de la rainure, celui qui correspond au palais, est en outre saillant, dentelé, de sorte que par le simple mouvement de pression exercé avec beaucoup de force, par l'excessif développement et les

attaches étendues du muscle crotaphyte sous la voûte des os pariétaux et des frontaux postérieurs, la substance saisie se trouve coupée trois fois de l'un et de l'autre côté de l'ouverture de la bouche. La langue, large, très charnue et mobile, quoique courte, sert à recueillir, à reporter de nouveau sous ces coups dentelés la matière alimentaire. Elle la ramasse pour la diriger au-dessus de la glotte dans la cavité du pharynx, quoiqu'il n'y ait là ni épiglote ni voile du palais (1). » L'œsophage est garni de longues pointes cornées tournées vers l'estomac; l'usage de cette disposition nous est en réalité inconnue (fig. 420).

Chez les Tortues de mer, tantôt il existe des plaques véritables, ainsi qu'on le voit chez les espèces qui composent la tribu des *Chelonia*, tantôt les éléments de la carapace sont comme disséminés sous forme de grains noyés dans la peau, ainsi que cela existe chez les *Shargidina*; les plaques centrales du bouclier peuvent être au nombre de treize (*Chelone*) ou de quinze au moins (*Thalassochelys*).

**Distribution géographique.** — Toutes les Thalassites vivent exclusivement dans la mer, parfois à des centaines de milles des côtes; elles ne se rendent à terre que pour pondre. On les trouve dans toutes les mers des pays chauds, principalement dans la zone torride, dans l'océan équinoxial, aux Antilles, principalement à Cuba, à la Jamaïque, à Saint-Domingue, aux Bahamas; dans l'océan Atlantique, les îles du cap Vert et de l'Ascension, sont les points où on les trouve avec le plus d'abondance; dans l'océan Indien elles fréquentent surtout Maurice, la Réunion, Madagascar, les Seychelles, Rodrigues; elles ne sont pas rares dans les parages des îles Sandwich et des Galapagos, et se réunissent en grand nombre au moment de la ponte sur quelques îlots déserts, surtout dans la mer des Antilles. Les individus que l'on trouve dans la Méditerranée semblent être des animaux égarés; la capture en est du reste rare dans cette mer. Certaines espèces ont une large répartition géographique; telle est la Tortue vergetée qui a été trouvée dans les parages de New-York, aux Antilles, à Rio de Janeiro, au cap de Bonne-Espérance, dans la mer Rouge, dans l'océan Indien, sur les côtes de la Nouvelle-Guinée. Le Caret est connu de la Havane, de Maurice, de l'Inde, de la Nouvelle-Guinée;

(1) Duméril et Bibron, *Erpétologie générale*, t. II, p. 314.

(1) Duméril et Bibron, *Erpétologie générale*, t. II, p. 314.

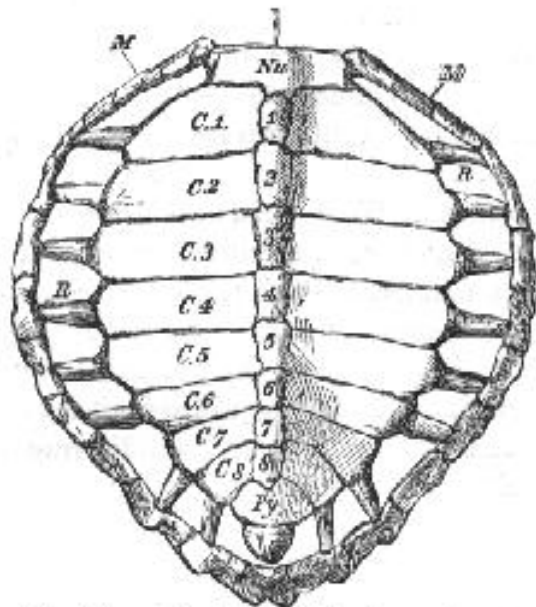


Fig. 118. — Dossière de *Chelone midas* (\*).

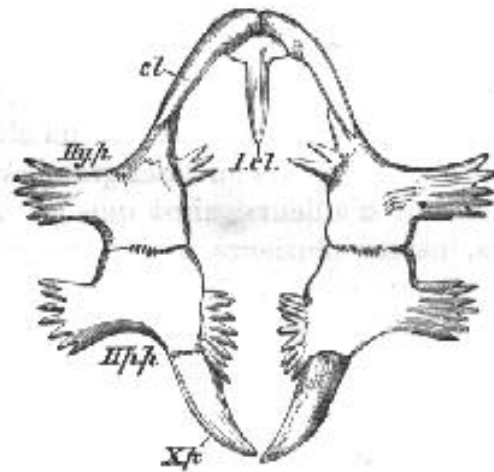


Fig. 119. — Plastron de *Chelone midas* (\*).

d'autres espèces sont plus cantonnées, quoiqu'ayant cependant une aire de distribution encore très grande; la Caouane se trouve dans la Méditerranée et dans l'océan Atlantique, sur les côtes sud des États-Unis, sur les côtes nord du Brésil; certaines espèces paraissent être spéciales à certains parages; c'est ainsi que la Tortue de Dussumier ne se rencontre que dans les mers de la Chine et sur les côtes de la péninsule de l'Inde et de l'Indo-Chine; la Tortue tachetée se prend dans les parages de l'Inde, la Tortue marbrée principalement près de l'île de l'Ascension.

**Mœurs.** — Les Tortues de mer se trouvent souvent à de grandes distances de la terre ferme; on les voit alors nager près de la surface de l'eau; parfois elles flottent et semblent dormir; mais à la moindre alerte elles plongent et disparaissent avec une extrême rapidité. Elles nagent avec une vitesse telle, qu'elles semblent réellement voler. Dans les points où on les rencontre habituellement, on en voit parfois de véritables troupes, car elles semblent être généralement très sociables.

Ces animaux sont doux et très timides. « Plus prudente que courageuse, la Tortue de mer se défend rarement; mais elle cherche à se mettre à l'abri; et elle emploie toute sa force à se cramponner, lorsque, ne pouvant briser sa carapace, on cherche à l'enlever avec cette couverture... La Tortue de terre a, de tous les temps, passé pour le symbole de la

lenteur; les Tortues de mer devraient être regardées comme l'emblème de la prudence. Cette qualité qui, dans les animaux, est le fruit de dangers qu'ils ont courus, ne doit pas étonner dans ces Tortues, que l'on recherche



Fig. 120. — OEsophage retourné de Tortue de mer

d'autant plus qu'il est peu dangereux de les chasser et très utile de les prendre. Mais si quelques traits de leur histoire paraissent prouver qu'elles ont une sorte de supériorité d'instinct, le plus grand nombre de ces mêmes traits ne montrent, dans les grandes Tortues

(\*) Nu, nuchale, M, marginales; R, côtes; 1-8, plaques neurales; C1, C8, plaques costales; Py, plaque pygale (d'après Huxley).

(\*) Icl, interclavicule; cl, clavicules; Hyp, hyoplastron; Pyp, hypoplastron; Xp, xiphiplastron (d'après Huxley).



de mer, que des propriétés passives plutôt que des qualités actives. Rencontrant une nourriture abondante sur les côtes qu'elles fréquentent, se nourrissant de peu et se contentant de brouter l'herbe, elles ne disputent point aux animaux de leur espèce un aliment qu'ils trouvent toujours en assez grande quantité. Pouvant d'ailleurs, ainsi que les autres Tortues, passer plusieurs mois sans prendre aucune nourriture, elles forment un troupeau tranquille. Elles ne se recherchent point; mais elles se trouvent ensemble sans peine, et y demeurent sans contrainte. Elles ne se réunissent pas en troupe guerrière par un instinct carnassier pour s'emparer plus aisément d'une proie difficile à vaincre; mais, conduites aux mêmes endroits par les mêmes goûts et par les mêmes habitudes, elles conservent une union paisible. Défendues par une carapace osseuse très forte, et si dure que des poids très lourds ne peuvent l'écraser, garanties par cette sorte de bouclier, mais n'ayant rien pour nuire, elles ne redoutent pas la société de leurs semblables, qu'elles ne peuvent à leur tour troubler par aucune offense. La douceur et la force pour résister sont donc ce qui distingue cette Tortue, et c'est peut-être à ces qualités que les Grecs firent allusion lorsqu'ils la donnèrent pour compagne à la beauté, lorsque Phidias la plaça comme un symbole aux pieds de sa Vénus (1). »

A certaines époques de l'année, les Tortues femelles abandonnent la haute mer et se dirigent vers des endroits déterminés, toujours les mêmes, où elles ont l'habitude d'aller pondre; elles choisissent les endroits sablonneux de la rive d'îlots inhabités; les mâles, d'après Dampierre, suivent les femelles dans ces voyages lointains, mais, au lieu de se rendre à terre avec elles, restent en mer, le long des côtes. Arrivée près de la rive, la Tortue s'en approche avec beaucoup de précautions, nageant à peu de distance de la rive et n'élevant que sa tête au-dessus de l'eau, tout en faisant entendre de forts sifflements, sans doute dans le but d'effrayer quelque ennemi caché. Lorsque tout est calme et silencieux et qu'elle ne soupçonne aucun danger, la Tortue s'approche enfin de la rive, après le coucher du soleil et se traîne sur le sable pour venir pondre souvent à une assez grande distance du littoral, car elle dépose toujours son précieux fardeau au-dessus de la

ligne où s'élèvent les eaux dans les plus hautes marées. Autant la Tortue était méfiante et craintive avant d'aborder sur la terre ferme, autant elle perd toute prudence au moment de la ponte.

Le prince de Wied, qui a observé la ponte des Tortues franches, nous donne à ce sujet d'intéressants détails. « Notre présence, écrit-il, ne gênait nullement la Tortue dans l'accomplissement de son œuvre; on pouvait la toucher et même la soulever, ce qui exigeait les efforts de quatre hommes réunis; tandis que nous exprimions d'une manière bruyante notre surprise, la bête ne manifesta son impatience qu'en soufflant, à peu près comme font les oies quand on s'approche de leur nid. Elle poursuivit lentement le travail commencé à l'aide de ses pattes postérieures conformées en nageoires, et creusa ainsi dans le sable un trou cylindrique de 25 centimètres de large environ, en rejetant de part et d'autre, à côté d'elle, la terre affouillée, avec beaucoup d'adresse et de régularité, et presque en mesure. Ensuite, elle se mit immédiatement à pondre. Un de nos deux soldats s'étendit alors par terre et plongeant sa main jusqu'au fond du trou, il en rejeta tous les œufs au fur et à mesure qu'ils étaient pondus. Nous recueillîmes de la sorte cent œufs dans l'espace d'une dizaine de minutes. On agita alors la question de savoir s'il était opportun d'incorporer cette superbe bête dans notre collection; mais le poids énorme de cette Tortue à laquelle il eût fallu consacrer exclusivement un de nos mulets, et la difficulté qu'on eût éprouvée à charger ce fardeau peu commode, nous déterminèrent à lui faire grâce de la vie et à nous contenter du tribut prélevé sur les œufs. Lorsque nous revînmes sur la rive, au bout de quelques heures, nous ne l'y retrouvâmes plus. Elle avait recouvert son trou, et les larges traces qu'elle avait laissées sur le sable nous prouvèrent qu'elle avait rampé de nouveau jusque dans son élément (1). »

Le prince de Wied écrit au sujet de ces Tortues: « Ce que l'expérience m'a appris c'est que, pendant la période d'été au Brésil, c'est-à-dire pendant les mois de décembre, de janvier et de février, ces animaux s'approchent des côtes en foules pour y enfouir leurs œufs dans le sable que chauffent les rayons brûlants du soleil. A ce point de vue toutes les Tortues

(1) De Lacépède, *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares.*

(1) *Contribution à l'histoire naturelle du Brésil.*

marines agissent de même, et ce qui a été dit au sujet du procédé usité dans l'accomplissement de cet acte, dont j'ai été témoin oculaire, s'applique à toutes ces créatures apparentées en raison de leur structure et de leur mode d'existence. Parmi les côtes inhabitées que j'ai parcourues, les plus propices à leur ponte sont : celle qui s'étend, sur une longueur de 18 milles entre l'embouchure de Rio-Doce et celle du Saint-Mathieu, celle qui est comprise entre ce dernier fleuve et le Mucuri, et plusieurs autres régions riveraines que ne rendent pas inaccessibles des bords élevés et abrupts contre lesquels se brisent les vagues. A l'époque de la ponte, le voyageur trouve souvent, dans le sable des côtes, des endroits marqués de deux gouttières parallèles indiquant le chemin qu'ont suivi les Tortues en montant sur la terre ferme. Ces sillons sont les traces laissées par les quatre pattes-nageoires ; entre eux on remarque une large empreinte due au plastron de leur corps si pesant. En remontant la plage sablonneuse jusqu'à une distance de trente ou quarante pas du bord, le long de ces traces, on peut trouver cette grande et lourde bête, immobile dans le creux lisse et peu approfondi qu'elle a formé en pivotant et dans lequel elle est à moitié cachée. Quand tous ses œufs ont été déposés ainsi qu'il a été décrit, la Tortue repousse le sable amassé de chaque côté, et, après l'avoir foulé fortement, elle retourne à son élément en parcourant, aussi lentement qu'à son arrivée, le chemin tracé précédemment. »

« Contrairement à ce qu'indique la relation du prince de Wied, Tennent dit qu'on a constaté une certaine ruse chez les Tortues qui pondent sur la côte de Ceylan. Elles chercheraient à dissimuler leurs nids en compliquant leur route par de vastes détours et en retournant à la mer en des endroits tout différents. Les Cingalais seraient, par suite, obligés de rechercher leur trace tout entière et d'explorer le sol à l'aide d'un bâton, ne pouvant jamais prévoir le point où se trouve le nid.

« La première ponte ne paraît pas épuiser la provision d'œufs de la femelle fécondée ; celle-ci revient au bout de quelque temps à la même place pour confier à la terre, qui les couvrera maternellement, un nombre égal de nouveaux œufs, mûris dans l'intervalle ; ainsi le chiffre total des œufs pondus par une femelle adulte peut s'élever à trois ou quatre cents. Les écrivains anciens et modernes, qui

ont eu l'occasion d'étudier la ponte des *Chelone viridis*, s'accordent à dire que cet animal pond en plusieurs fois, généralement à deux ou trois semaines d'intervalle, et qu'il dépose chaque fois des œufs en nombre plus ou moins constant. Le retour de certaines femelles déterminées a pu être établi, dans quelques lieux d'incubation, avec certitude. Dans les îles de Tortugas, qui constituent un des lieux d'incubation les plus recherchés de l'Amérique centrale, on avait, d'après Strobel, captivé diverses *Chelone viridis*, et on les avait marquées ; on les avait ensuite transportées à Key Ouest, et on les avait enfermées là dans un enclos. Un orage détruisit l'enclos et mit les captives en liberté. Peu de jours après on les captura de nouveau à la même place, c'est-à-dire dans les mêmes circonstances que la première fois.

L'époque à laquelle s'effectue la ponte varie suivant les régions. Dans le détroit de Malacca elle a lieu pendant les mêmes mois que sur les côtes du Brésil ; sur les îles Tortugas elle se fait du mois d'avril au mois de septembre ; sur la côte d'Or elle s'effectue, suivant Loyer, entre septembre et janvier. Les œufs éclosent du quinzième au vingt et unième jour. La chaleur du soleil suffit pour amener l'éclosion. Trois semaines environ après la ponte on voit sortir du sable des myriades de petites Tortues qui ont au plus 2 ou 3 pouces de longueur ; elles sont blanches, comme ridées, et leur carapace n'est pas encore formée. Par un instinct naturel, elles se dirigent vers la mer : c'est à ce moment que beaucoup d'entre elles sont la proie de Mouettes, de Hérons et d'une foule d'oiseaux carnassiers qui épient le moment où elles sortent du sable ; parviennent-elles à travers mille dangers à échapper au bec des oiseaux et à gagner la mer, que beaucoup d'entre elles sont dévorées par de voraces poissons ou des crocodiles qui se placent en embuscade pour les happer au passage.

**Chasse aux Tortues.** — Si les jeunes Tortues de mer sont chassées par de nombreux animaux, les adultes trouvent dans l'homme un véritable ennemi. Les Tortues marines sont, en effet, les Reptiles qui sont les plus utiles à l'homme ; aussi dans les régions où elles sont particulièrement abondantes leur capture devient-elle fort importante. On les recherche pour en avoir la viande, la graisse, les œufs, la carapace, les écailles.

On emploie divers procédés pour s'emparer



des Tortues de mer. « Sur les côtes de la Guyane, nous apprend de Lacépède, on les prend avec une sorte de filet nommé *folle*; il est large de 15 à 20 pieds, sur 40 ou 50 de long. Les mailles ont 1 pied d'ouverture en carré, et le fil a une ligne et demie de grosseur. On attache de deux en deux mailles deux *flots* d'un demi-pied de longueur faits d'une tige épineuse, que les Indiens nomment *moucou-moucou*, et qui tient lieu de liège. On attache aussi au bas du filet quatre ou cinq grosses pierres, du poids de 40 à 50 livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts qui sont à fleur d'eau, on met des bouées, c'est-à-dire de gros morceaux de *moucou-moucou*, qui servent à marquer l'endroit où est le filet. On place ordinairement les *folles* fort près des flots, parce que les Tortues vont brouter des espèces de *fucus* qui croissent sur les rochers dont ces petites îles sont bordées.

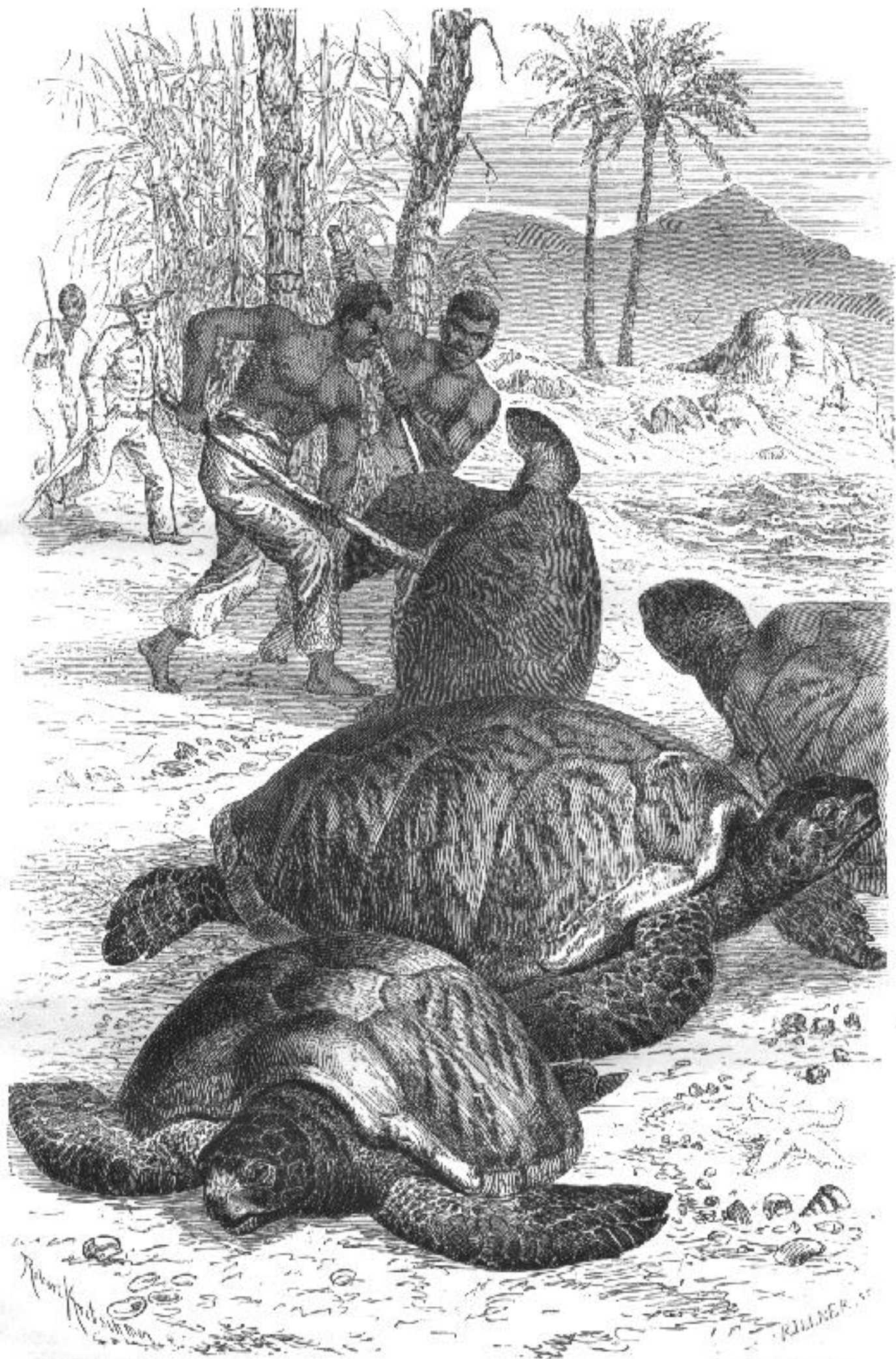
« Les pêcheurs visitent de temps en temps les filets. Lorsque la *folle* commence à *caler*, suivant leur langage, c'est-à-dire lorsqu'elle s'enfonce d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de la retirer. Les Tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de rets, parce que les lames d'eau, qui sont assez fortes près des flots, donnent aux deux bouts du filet un mouvement continuel qui les étourdit ou les embarrasse. Si l'on diffère de visiter les filets, on trouve quelquefois les Tortues noyées. Lorsque les Requins et les Espadons rencontrent des Tortues prises dans la *folle*, et hors d'état de fuir et de se défendre, ils les dévorent et brisent le filet. Le temps de *folle* la Tortue franche est depuis janvier jusqu'en mai. »

On rencontre assez souvent à de grandes distances de la côte des Tortues dormant et se laissant aller au gré des flots. Dans les mers du Sud, des plongeurs habiles arrivent sous l'animal qu'ils parviennent ainsi à saisir en le renversant brusquement sur le dos. Il faut être très exercé pour s'emparer de cette manière des Tortues de mer, car elles ont l'ouïe fort fine et s'enfoncent sous l'eau avec une extrême rapidité au moindre bruit. Assez souvent, lorsque les Chélonas viennent à la surface de l'eau pour respirer, on s'en empare en les harponnant à l'aide d'un javelot à pointe acérée portant un anneau auquel une corde est attachée. L'animal blessé plonge de suite en entraînant la corde à l'aide de laquelle on l'amarre à la hampe avec laquelle se fait cette pêche.

Dans certains parages on profite du moment où les femelles ont, de temps immémorial, l'habitude de se rendre sur certains flots déserts pour y faire leur ponte, pour s'en emparer facilement. « Les Indiens, écrit le prince de Wied, sont les plus cruels ennemis des Tortues de mer; ils découvrent chaque jour plusieurs de ces animaux sur le point de déposer leurs œufs et les tuent alors facilement, car autant les Tortues sont agiles dans l'eau, autant elles sont lentes et maladroites à terre.

« Certaines côtes du Brésil qui n'offrent aux regards attristés que du sable et de sombres forêts, présentent à perte de vue l'image de la destruction et de la mort; des crânes, des carapaces, des squelettes entiers gisent en foule sur toute la rive, dépouillés par les Oiseaux de proie de la chair laissée par les Indiens. Les Tortues marines sont tuées à cause de l'huile contenue dans leur chair; les indigènes les font cuire, et recueillent dans des corbeilles tous les œufs qui viennent d'être pondus. Au moment de la ponte on rencontre, en ces parages déserts, de nombreuses troupes d'Indiens; ils construisent même des cabanes en feuilles de palmier pour s'installer pendant plusieurs jours, parfois même pendant plusieurs semaines et se livrer à leur récolte d'œufs et de viande. »

Sur tous les points où les Thalassites ont l'habitude d'aller pondre, les matelots qui se sont transportés dans ces parages, attendent, cachés et silencieux, que les Tortues aient abordé et se soient avancées assez avant dans l'intérieur des terres. Lorsque les chasseurs surgissent trop tôt, les Tortues se hâtent de regagner la mer et dans les endroits où le sol offre une certaine pente, elles parviennent souvent à échapper en se laissant glisser à la mer. Lorsque les chasseurs surprennent les Tortues en train de pondre ils se contentent, pour leur couper la retraite, de les renverser sur le dos à l'aide de leviers. Les malheureuses Tortues ont beau s'agiter en tous sens, elles ne rencontrent aucun point d'appui sur le sable et ne peuvent se retourner (Pl. III). « On les retrouve le lendemain à la place où on les avait renversées; on les transporte alors avec des civières sur les navires; on les laisse là sur le pont dans la même position pendant une vingtaine de jours, en ayant seulement le soin de les arroser d'eau de mer plusieurs fois dans la journée; on les dépose ensuite dans des



Paris, F.-B. Baillière et Fils, edit.

Corbell, Cetti, imp.

CHASSE AUX TORTUES DE MER.



parcs pour les retrouver au besoin (1). »

Dans les bassins remplis d'eau de mer dans lesquels on les conserve, les Tortues de mer nagent avec lenteur. Les animaux en captivité refusent presque toujours la nourriture qui leur est offerte, aussi maigrissent-elles assez rapidement et dès lors diminuent de valeur commerciale.

Les Tortues qui arrivent sur les marchés européens viennent généralement de l'Inde occidentale et principalement de la Jamaïque. On les place sur le dos en quelque endroit convenable du pont du navire qui doit les transporter en Europe, on les assujettit à l'aide de cordes et on étend sur elles des linges qu'on a soin d'arroser d'eau de mer assez fréquemment pour qu'elles soient constamment mouillées ; on met dans la bouche des pauvres bêtes un morceau de pain trempé dans l'eau de mer, et pour le reste on s'en fie à l'extraordinaire vitalité de ces animaux. Arrivées en Europe, les Tortues sont mises dans de grandes cuves dont on change l'eau tous les deux ou trois jours. On les tue ensuite en leur coupant la tête ; on les suspend pendant un certain temps afin que le sang puisse s'écouler : c'est alors seulement que leur chair peut servir à la préparation de la soupe si estimée des amateurs.

Dans certaines régions on s'empare des Thalassites à l'aide d'un procédé fort singulier ; on emploie pour cette pêche des poissons vivants qu'on dresse pour ainsi dire comme on dresserait des chiens pour la chasse.

Ce poisson est connu sous le nom de Ré-mora, de Naucrète, de Sucet, d'Échéneis ; on le reconnaît facilement à une plaque ovale située à la partie supérieure de sa tête. Cette plaque se compose d'un appareil très compliqué de pièces osseuses disposées suivant deux rangées, comme les planchettes de ces sortes de jalousies que l'on nomme des persiennes. Toutes ces lamelles ont leurs bords libres munis de petits crochets et peuvent être mues sur leur axe au moyen de muscles particuliers. En raison de la disposition et de la mobilité dont jouissent ces lamelles, en raison de l'élasticité du bourrelet qui forme le pourtour du disque, celui-ci agit comme une véritable ventouse à l'aide de laquelle le poisson peut se fixer aux corps les plus polis. Nous

devons dire que le disque représente une nageoire dorsale déplacée et modifiée.

Ajoutons que les Échéneis sont des poissons au corps allongé, en forme de fuseau, couvert de petites écailles enduites d'un mucus fort épais, que la tête est large, aplatie en dessus, que la bouche est peu fendue, que la mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure, que la nageoire dorsale est reculée, opposée à l'anale, que la coloration est foncée, de teinte uniforme. Les Échéneis se trouvent dans toutes les mers chaudes et tempérées, et certaines espèces, telles que le Ré-mora, ont une large distribution géographique.

C'est à l'aide du poisson que nous venons de faire connaître que se fait la chasse de la Tortue de mer. Comerson nous a laissé à ce sujet de curieux détails :

« On attache à la queue d'un *Naucrètes* vivant un anneau d'un diamètre assez long pour ne pas incommoder le poisson, et assez étroit pour être retenu par la nageoire caudale. Une corde très longue tient à cet anneau. Lorsque l'Échéneis est préparé, on le renferme dans un vase plein d'eau salée, qu'on renouvelle très souvent, et les pêcheurs mettent le vase dans leur barque. Ils voguent ensuite vers les parages fréquentés par les Tortues marines. Ces Tortues ont l'habitude de dormir souvent à la surface de l'eau, sur laquelle elles flottent ; et leur sommeil est alors si léger, que l'approche la moins bruyante d'un bateau pêcheur suffirait pour les réveiller et les faire fuir à de grandes distances ou plonger à de grandes profondeurs.

« Mais voici le piège qu'on tend de loin à la première Tortue que l'on aperçoit endormie. On remet dans la mer le *Naucrètes* garni de sa longue corde ; l'animal, délivré en partie de sa captivité, cherche à s'échapper en nageant de tous les côtés. On lui lâche une longueur de corde égale à la distance qui sépare la Tortue marine de la barque des pêcheurs. Le *Naucrète*, retenu par ce lien, fait d'abord de nouveaux efforts pour se soustraire à la main qui le maîtrise ; sentant bientôt, cependant, qu'il s'agit en vain et qu'il ne peut se dégager, il parcourt tout le cercle dont la corde est en quelque sorte le rayon, pour rencontrer un point d'adhésion et, par conséquent, un peu de repos. Il trouve cette sorte d'asile sous le plastron de la Tortue flottante, s'y attache fortement par le moyen de son bouclier,

(1) Duméril et Bibron, *Erpétologie générale*, t. II, p. 523.

et donne ainsi aux pêcheurs, auxquels il sert de crampon, le moyen de tirer à eux la Tortue en retirant la corde. » On détache alors l'Échéneis en poussant le poisson en avant, de manière à rabattre les lamelles du disque et à vaincre ainsi la force de son adhérence.

L'étrange procédé de pêche à l'aide du Rémora était connu de Christophe Colomb, ainsi que nous l'apprend Conrad Gesner dans son curieux ouvrage sur le *Reversus* ou *Guaicono*. Pierre Martyr, dans un écrit paru en 1532, Hernando de Oviedo, dans son *Histoire des Indes*, publiée en 1535, parlent de la pêche de la Tortue au moyen de poissons et disent que ce procédé était fort usité en Amérique.

Dans son *Nouveau système de géographie*, Middleton nous apprend que les indigènes de la côte de Natal et les habitants de Madagascar pêchent les Tortues de mer d'une manière analogue. « Ils prennent vivant un poisson nommé Rémora, dit ce voyageur, et fixent deux cordes, l'une à sa tête, l'autre à la queue; ensuite ils le plongent au fond de l'eau à l'endroit où ils jugent qu'il doit y avoir des Tortues, et lorsqu'ils sentent que l'animal s'est attaché à une Tortue, ce qu'il fait bientôt, ils tirent à eux le Rémora et avec lui la Tortue. »

**Usages alimentaires.** — Dans l'Inde et principalement à Ceylan on fait grand usage des Tortues de mer dans l'alimentation. Un spectacle des plus repoussants s'offre, d'après Tennent, sur les marchés publics de Ceylan, aux regards des visiteurs. On voit les Tortues capturées subir les plus effroyables supplices. La carapace est arrachée à l'animal vivant et on découpe sur la pauvre bête en vie le morceau que l'on désire acheter. Les Européens voient avec indignation ces malheureuses créatures, dont la résistance vitale est si grande, dépecées ainsi par lambeaux, pendant que le cœur, qui est, en général, acheté en dernier, continue à battre et que les yeux s'agitent convulsivement.

Ce sont les Tortues franches et principalement la Tortue verte (*Chelonia viridis*) dont on recherche la chair pour l'alimentation. La Caouane (*Chelone Caouana*) sent, en effet, tellement le musc, qu'elle est absolument immangeable; on prétend cependant que les nègres en salent parfois la viande; on retire de cette espèce une huile fort abondante qui ne peut être employée pour les aliments, car son odeur est des plus désagréables, mais qui sert dans l'industrie pour la préparation des cuirs.

La chair de la Tortue imbriquée (*Chelonia imbricata*) n'est guère mangeable; elle provoquerait, d'après les navigateurs, de la diarrhée, des vomissements et des ulcérations.

Il n'est pas jusqu'à la chair de la Tortue franche qui, dans certaines circonstances encore mal connues, ne puisse donner lieu à des accidents parfois très graves. On évite, à Ceylan et dans l'Inde, de manger la viande des Tortues marines à certaines époques de l'année. A Pentura, au sud de Columbo, en octobre 1840, vingt-huit personnes qui avaient fait usage de cette nourriture tombèrent malades peu d'heures après; quatorze d'entre elles succombèrent dans la nuit suivante; les autres se rétablirent lentement et affirmèrent que la viande qui avait occasionné d'aussi graves accidents ne paraissait différer de la viande saine que par une proportion plus considérable de matière grasse.

Les œufs de la plupart des Thalassites sont recherchés, car ils passent pour très savoureux, bien que le blanc ne se coagule pas par la cuisson et qu'il ait une teinte verdâtre; c'est le jaune qui est surtout très estimé, car il a un goût fort délicat.

La graisse des Tortues de mer, surtout celle de la Tortue franche, lorsqu'elle est fraîche, peut remplacer l'huile dans la préparation des aliments.

**Usages industriels.** — Pour terminer l'histoire des Tortues de mer, il nous reste à parler de la matière si estimée dans l'industrie et connue sous le nom d'écaïlle.

« Quoique la plupart des espèces de Tortues aient la carapace, le plastron et le dessus de la tête recouverte de plaques écaïlleuses, elles n'ont pas, en général, assez d'épaisseur, et l'on recherche presque uniquement les lames qui proviennent de l'espèce de Chélonée qu'on nomme vulgairement le *Caret*, mais que les naturalistes appellent la Tuillée (*Chelone imbricata*). Dans cette espèce, en effet, les treize plaques vertébrales et costales qui recouvrent la carapace, au lieu de se joindre par leurs bords en se pénétrant réciproquement, sont placées en recouvrement les unes sur les autres de sorte qu'elles se superposent et se dépassent réciproquement sur un grand tiers de leur étendue. Il arrive de là que leur bord libre est généralement plus mince que celui par lequel il a adhéré à la carapace (1). »

(1) Duméril et Bibron, *Erpétologie générale*, t. II, p. 526.



L'écaïlle ne se sépare de la carapace que sous l'influence d'une chaleur assez vive, aussi pour se procurer cette précieuse substance, suspend-on les Tortues au-dessus d'un feu ardent; aussitôt les écaïlles se redressent et se détachent alors avec la plus grande facilité. Les Chinois, qui estiment que la matière de l'écaïlle peut se détériorer sous l'action de la chaleur sèche, la détachent à l'aide de l'eau bouillante; après avoir fait subir cette cruelle opération à la Tortue vivante, ils la remettent dans la mer, persuadés qu'ils sont que l'écaïlle se reformera et qu'ils pourront reprendre l'animal plus tard; il est peu probable cependant que la matière de l'écaïlle se reforme dans ces conditions, quand bien même la Tortue ne succomberait pas aux barbares traitements auxquels elle a été soumise.

Les lames ainsi détachées se présentent sous la forme de plaquettes minces qui varient beaucoup pour la coloration. Il en est de translucides avec une série de marbrures d'un jaune de miel et d'un brun rougeâtre, fort irrégulièrement disposées; d'autres sont marquées de grandes taches brunâtres disposées en série, en bandes; d'autres encore sont presque opaques et de couleur brune ou noirâtre.

A l'état brut, la substance de l'écaïlle est très cassante; de plus, il est rare d'avoir des morceaux de la grandeur voulue; aussi met-on à profit la précieuse faculté qu'a cette substance de se souder à chaud à elle-même, de se fondre pour prendre toutes les formes désirables, de recevoir, par incrustation, des matières diverses. L'écaïlle brute subit plusieurs préparations, et nous croyons ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici les intéressants renseignements que Duméril et Bibron ont donnés sur ces procédés:

« D'abord les lames de l'écaïlle, écrivent ces savants auteurs, au moment où on les détache de la carapace, présentent différentes courbures; elles sont d'épaisseur inégale, et malheureusement elles sont souvent trop minces, au moins dans une grande partie de leur étendue. Pour les redresser, il suffit de les laisser plonger dans de l'eau très chaude; après quelques minutes de cette immersion, on peut les retirer et les placer entre des lames de métal ou entre des planchettes d'un bois compacte, solide et bien dressé, au milieu desquelles, au moyen d'une pression convenable, on les laisse refroidir; dans cette état elles conservent la forme plate que l'on désire.

Après les avoir ainsi étalées, on les gratte, on les aplatit avec soin, à l'aide de petits rabots, dont les lames dentelées sont disposées de manière à obtenir par leur action bien ménagée, des surfaces nettes avec la moindre perte de substance qu'il est possible d'obtenir.

« Quand ces plaques sont amenées à une épaisseur et à une étendue suffisantes, elles peuvent être employées chacune séparément, mais cependant le plus souvent on les soumet encore à une préparation que nous allons faire connaître. Par exemple, quand elles sont trop minces, ou quand elles n'ont pas la longueur et la largeur désirables, on emploie des procédés à l'aide desquels, tantôt, pour obtenir de plus grandes lames, on en soude deux entre elles, de manière que les parties minces de l'une correspondent aux plus épaisses de l'autre, et réciproquement; tantôt, en taillant les bords de deux ou trois pièces en biseaux réguliers de 2 ou 3 lignes de largeur, on place ces bords avivés les uns sur les autres. Dans cet état, on dispose les plaques entre les lames métalliques légèrement rapprochées à l'aide d'une petite presse, dont on augmente l'action quand le tout est plongé dans l'eau bouillante, et par ce procédé on les fait se confondre ou se joindre entre elles, de manière à ce qu'il devienne impossible de distinguer la trace de cette soudure.

« C'est presque constamment au moyen de la chaleur de l'eau, en état d'ébullition, qu'on obtient ces effets. La matière de l'écaïlle se ramollit tellement sous l'action du calorique, qu'on peut agir sur elle comme sur une pâte molle, sur une pâte flexible et ductile à laquelle on imprime par la pression dans des moules métalliques toutes les formes désirables; des goujons, ou repères, reçus dans des trous correspondants, maintiennent les pièces en rapport. Quand elles sont arrivées au point convenable, on retire l'appareil et on le plonge dans l'eau dont la température est très basse et où il reste assez longtemps pour que la matière conserve, par le refroidissement, la forme qu'elle a reçue.

« L'opération de la soudure s'obtient par un procédé qui dépend de la même propriété dont jouit l'écaïlle de se ramollir sous l'action de la chaleur. L'ouvrier taille en biseau régulier ou en chanfrein, les deux bords qui doivent se joindre. Il a soin de les tenir très vifs et très propres, en évitant d'y poser les mains et même de les exposer à l'action de

l'haleine ou de la vapeur de sa respiration, car le moindre corps gras pourrait nuire à l'opération. Il affronte les surfaces, il les maintient à l'aide de papiers légèrement humectés et dont les feuillets, posés à plat, ne sont retenus que par des fils très déliés. Les choses ainsi disposées, il soumet le tout à l'action d'une sorte de pinces métalliques à mors plats, serrées par des leviers vers leur partie moyenne. Ces pinces sont chauffées à la manière des fers à presser les cheveux dans les papillottes; leur température est assez élevée pour faire roussir légèrement le papier. Pendant cette action de la chaleur, l'écaille se ramollit, se fond et se soude sans intermédiaire.

« Enfin aucune portion de l'écaille ne reste perdue dans les arts; les rognures et la poudre qui résulte de l'action de la lime, sont réunies avec des fragments plus ou moins étendus, et le tout est placé dans des moules en bronze, formés de deux pièces entrant l'une dans l'autre, comme les fractions qui constituent la masse d'un poids de marc. On remplit ces moules de la matière, de manière à ce qu'elle soit en excès; on l'expose à l'action de l'eau bouillante, après l'avoir serré légèrement. Peu à peu et à mesure que l'écaille se ramollit, on agit sur la vis de pression qui rapproche les deux parties du moule jusqu'à ce que les points de repère indiquent que l'épaisseur de la pièce est telle qu'on la désire.

« Tels sont, d'une manière générale, les procédés de l'industrie qui s'exerce sur la matière de l'écaille dans laquelle on incruste des lamelles d'or alliées et diversement colorées, pour former de petites mosaïques que l'on polit ensuite à l'aide de moyens appropriés et pour tous les autres usages. »

## LES CHÉLONÉES — *CHELONIA*

**Caractères.** — Les Chélonées se reconnaissent facilement, parmi les Tortues de mer, à leur carapace couverte de lames cornées ou écailleuses.

Bien que les Chélonées forment, en réalité, un groupe très naturel, certains zoologistes y ont admis deux genres. Chez les Chélonées proprement dites, les plaques centrales de la dossière sont au nombre de treize, tandis qu'on compte au moins quinze plaques chez les Thalassochélyes. Nous pensons qu'à l'exemple de

Duméril et Bibron, il est préférable de n'admettre que trois sections, qui sont :

1° *Les Chélonées franches.* — Plaques du disque non imbriquées et au nombre de treize. Un ongle au premier doigt de chaque patte. Museau court, arrondi. Mâchoire supérieure offrant une légère échancrure en avant et de faibles dentelures sur les côtés; l'étui corné de la mâchoire inférieure formé de trois pièces et ayant ses côtés profondément dentelés en scie.

2° *Les Chélonées imbriquées.* — Plaques du disque imbriquées et au nombre de treize. Museau long et comprimé. Mâchoires à bords droits sans dentelures, recourbées légèrement l'une vers l'autre à leur extrémité. Deux ongles à chaque nageoire.

3° *Les Chélonées caouanes.* — Plaques de la carapace non imbriquées, au nombre de quinze au moins. Mâchoires légèrement recourbées l'une vers l'autre à leur extrémité.

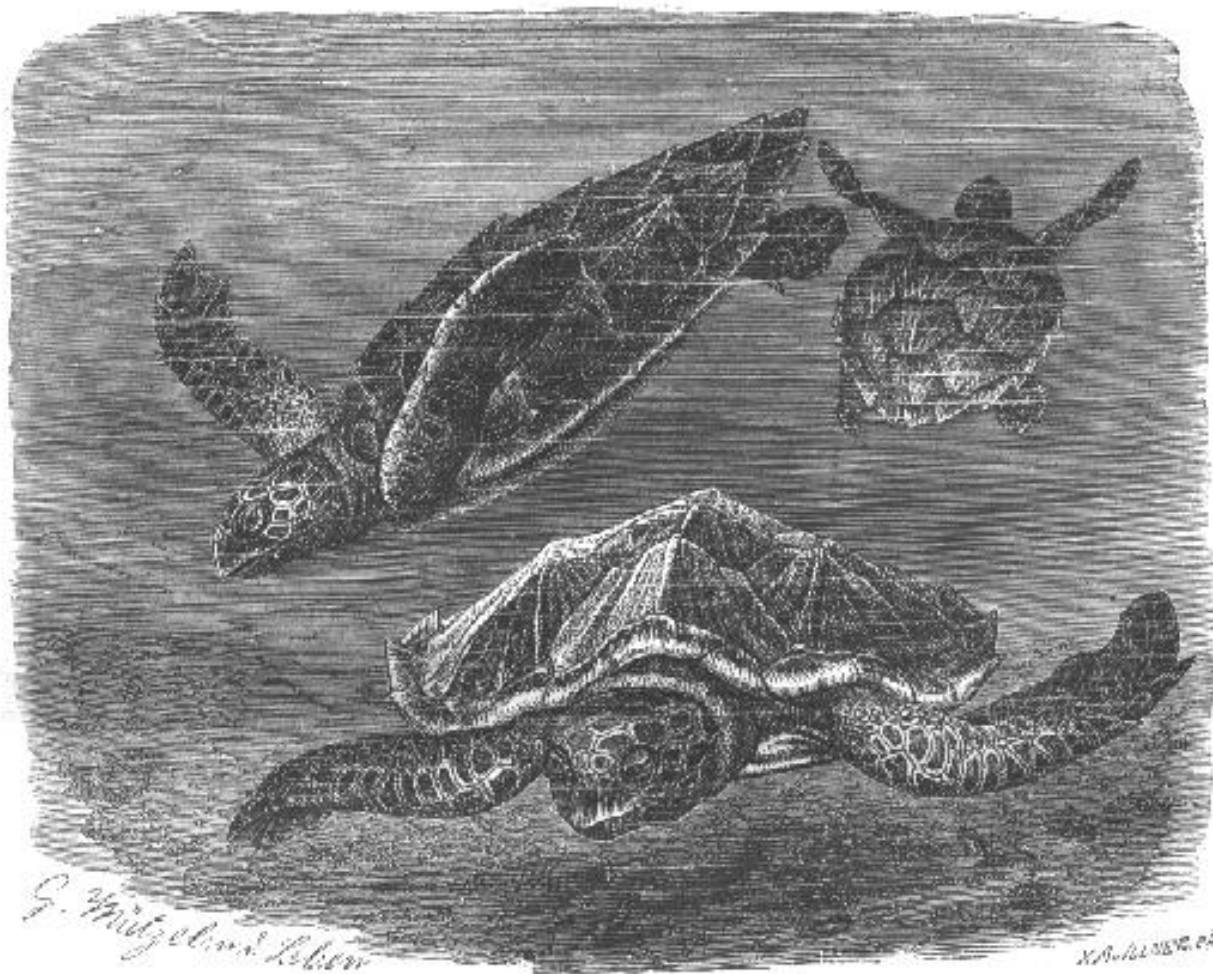
### LA TORTUE FRANCHE. — *CHELONIA VIRIDIS.*

#### *Suppen-Schildkröte.*

**Caractères.** — La Tortue franche (*Chelonia viridis, midas, esculenta, Euchelys macropus*) est un animal qui peut atteindre 2 mètres de long et arriver au poids de plus de 500 kilogrammes. On la reconnaît aux caractères suivants : la carapace est subcordiforme, peu allongée, de couleur jaune avec des taches de couleur marron, glacé de verdâtre; le sternum est jaune; le dos est arrondi, les écailles vertébrales sont hexagonales, subéquilatérales.

**Distribution géographique.** — A l'exception de la Méditerranée, la Tortue franche se trouve dans toutes les mers des zones tempérées et tropicales. On l'a observée depuis les Açores jusqu'au cap de Bonne-Espérance, le long des côtes orientale et occidentale de l'Afrique, sur la côte atlantique de l'Amérique depuis le 34° degré de latitude nord, jusqu'à l'embouchure de la Plata, dans l'océan Pacifique depuis le Pérou jusqu'en Californie, enfin dans l'océan Indien, depuis les Mascareignes, le canal de Mozambique, la mer Rouge, jusqu'aux îles de la Sonde, les Philippines, le nord de l'Australie; on a trouvé dans le nord-ouest de l'Amérique et sur les côtes d'Europe quelques individus égarés. Pour ne citer que quelques points où l'espèce a été indiquée, nous pouvons mentionner les Canaries, les Açores, l'Ascension, le cap Mozambique et



Fig. 121. — Le Caret (1/20<sup>e</sup> de grand. nat.).

Zanzibar, les îles de la Sonde, la Nouvelle-Guinée, le détroit de Torrès, les Fidji, les Carolines, le sud de la Californie, les Galapagos, le Pérou, le Chili, la république Argentine, le Brésil, la mer des Antilles.

**Mœurs.** — Cette espèce se nourrit principalement de matières végétales et particulièrement de fucus. Les endroits où les Tortues franches se tiennent habituellement sont remplis de débris de ces végétaux flottant à la surface de la mer. Audubon et Holbrock, qui ont pu observer l'espèce dans la partie sud des États-Unis, rapportent qu'elle préfère surtout le *Zostera marina* que l'on nomme communément l'herbe aux Tortues.

#### LE CARET. — *CHELONIA IMBRICATA*.

Karettschildkröte

**Caractères.** — Le Caret (*Chelonia imbricata*, *caretta*, *rostrata*, *Eretmochelys squamata*) n'arrive jamais à une aussi grande taille que la Tortue franche. Le principal caractère de l'espèce est tiré de l'imbrication des plaques du disque; la

carapace est relevée en une carène plus ou moins saillante en son milieu; le bord postérieur du limbe est fortement dentelé (fig. 121). La partie supérieure du corps est généralement jaune, jaspée de brun; les plaques de la tête sont de même couleur. Les individus jeunes ont le bord postérieur des plaques du sternum noirâtre. On peut voir dans les collections du muséum d'histoire naturelle de Paris une Tortue caret dont les écailles sont jaunes, avec des raies de couleur marron clair, disposées en long sur les vertébrales et en rayons sur les costales.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est aussi largement répandue que la Tortue franche dont nous avons précédemment écrit l'histoire; elle est toutefois particulièrement abondante dans la mer des Antilles, à Cuba, à la Jamaïque, à la Martinique, à la Trinidad; elle a été capturée dans le golfe du Mexique, dans la partie méridionale des États-Unis, aux Bahamas, au Brésil, à la république Argentine, au Pérou, au Chili, au Cap, à Mahé, à Madagascar, à Zanzibar, au Japon, sur les

côtes de Chine, aux Philippines, aux Nicobar et Andaman, aux îles de la Sonde, à Timor, à la Nouvelle-Hollande, dans le détroit de Torrès, à la Nouvelle-Guinée, à Waigiou, à Oualan, à Taïti, à la Nouvelle-Calédonie, aux Carolines, et en de nombreux points encore.

**Mœurs.** — La Tortue franche est essentiellement herbivore; le Caret passe pour presque exclusivement carnassier. Gatesby rapporte, d'après les pêcheurs américains, qu'on trouve de grands coquillages à moitié dévorés par cette Tortue qui se nourrit certainement de Céphalopodes, tels que Poulpes et Calmars, qui paraissent communiquer à sa chair une odeur de musc toute particulière.

De même que les Tortues franches, les Carets reviennent pondre chaque année aux mêmes points. En 1826, rapporte Tennent, on captura aux environs de Hambangtote un Caret qui portait à l'une des nageoires un anneau qui lui avait été attaché trente ans auparavant au moment de la ponte et au même endroit.

#### LA COUANE. — *CHELONA CAOUANA*.

**Caractères.** — La carapace de cette espèce est un peu allongée, unie chez l'adulte, tricarénée et à bord marginal dentelé chez le jeune; les mâchoires sont légèrement recourbées l'une vers l'autre à leur extrémité. Les pattes sont pourvues de deux ongles. Le dessus du corps est d'un brun marron foncé; les membres, qui ont même couleur, sont bordés de jaunâtre; la tête est d'un brun marron parfois très clair; le plastron est d'un jaune plus ou moins foncé suivant les individus. Chez les jeunes, la carapace est ordinairement rayée de brun. La taille arrive à près d'un mètre et demi.

**Distribution géographique.** — Cette espèce qui se trouve dans la Méditerranée est surtout commune dans l'océan Atlantique; elle a été également capturée à Ceylan, sur les côtes de l'Inde et de l'Australie.

#### LES TORTUES LUTH — *DERMATOCHELYS*

*Lederschildkröte.*

**Caractères.** — Parmi les Thalassites, les Dermatochelys se reconnaissent facilement à leur corps enveloppé d'une peau coriace et fort épaisse qui recouvre complètement les os

de la carapace et ceux du sternum. Les doigts sont privés d'ongles.

Au lieu de se réunir en pièces distinctes, soudées au splanchno-squelette, le dermo-squelette est complètement indépendant; les vertèbres, les côtes restent absolument distinctes, ce qui est une exception unique dans le groupe de Tortues. La carapace n'est plus représentée que par de petites pièces en forme de mosaïque, noyées dans la peau; chez les individus jeunes la peau est revêtue d'écailles tuberculeuses, dont les unes sont convexes et circulaires, les autres aplaties et polygonales.

#### LE LUTH. — *DERMATOCHELYS CORIACEA*.

*Luth.*

**Caractères.** — La carapace de la Tortue Luth est en forme de cœur; l'extrémité postérieure est fort pointue et l'antérieure présente trois bords très infléchis en dedans. On voit sur cette carapace sept carènes longitudinales un peu dentelées en scie, surtout chez les individus adultes, arrondies au contraire chez les jeunes. La face inférieure du corps est molle et flexible, mais chez les jeunes, elle présente cinq carènes longitudinales cartilagineuses, au-dessous desquelles se voit la trace d'un écusson osseux. Chez les jeunes, la tête, le cou et les membres sont recouverts d'écussons qui disparaissent peu à peu avec l'âge. La coloration est d'un brun sombre, tacheté de brun clair ou de jaunâtre; la tête est brune; les membres sont noirâtres, bordés de jaune, ce qui est aussi la couleur de la gorge et des mâchoires (fig. 122).

Le Luth est une des Tortues pouvant arriver à la plus grande taille; elle dépasse souvent 2 mètres de longueur et peut peser jusqu'à 600 kilogrammes.

**Distribution géographique.** — Bien que cette espèce ait été observée en divers points de la mer Rouge et de l'océan Indien, elle paraît être plus particulièrement spéciale à l'océan Atlantique; c'est, en tous cas, une espèce de haute mer que l'on ne capture que rarement. Il est curieux de noter qu'on ne la connaît guère dans les collections que par des individus très jeunes ou de très grande taille. Elle a été prise plusieurs fois sur les côtes d'Europe. Rondelet, qui écrivait en l'année 1558, parle d'une Tortue Luth, longue de 5 coudées, qui avait été capturée à Frontignan sur les côtes du Languedoc. Amoreux mentionne



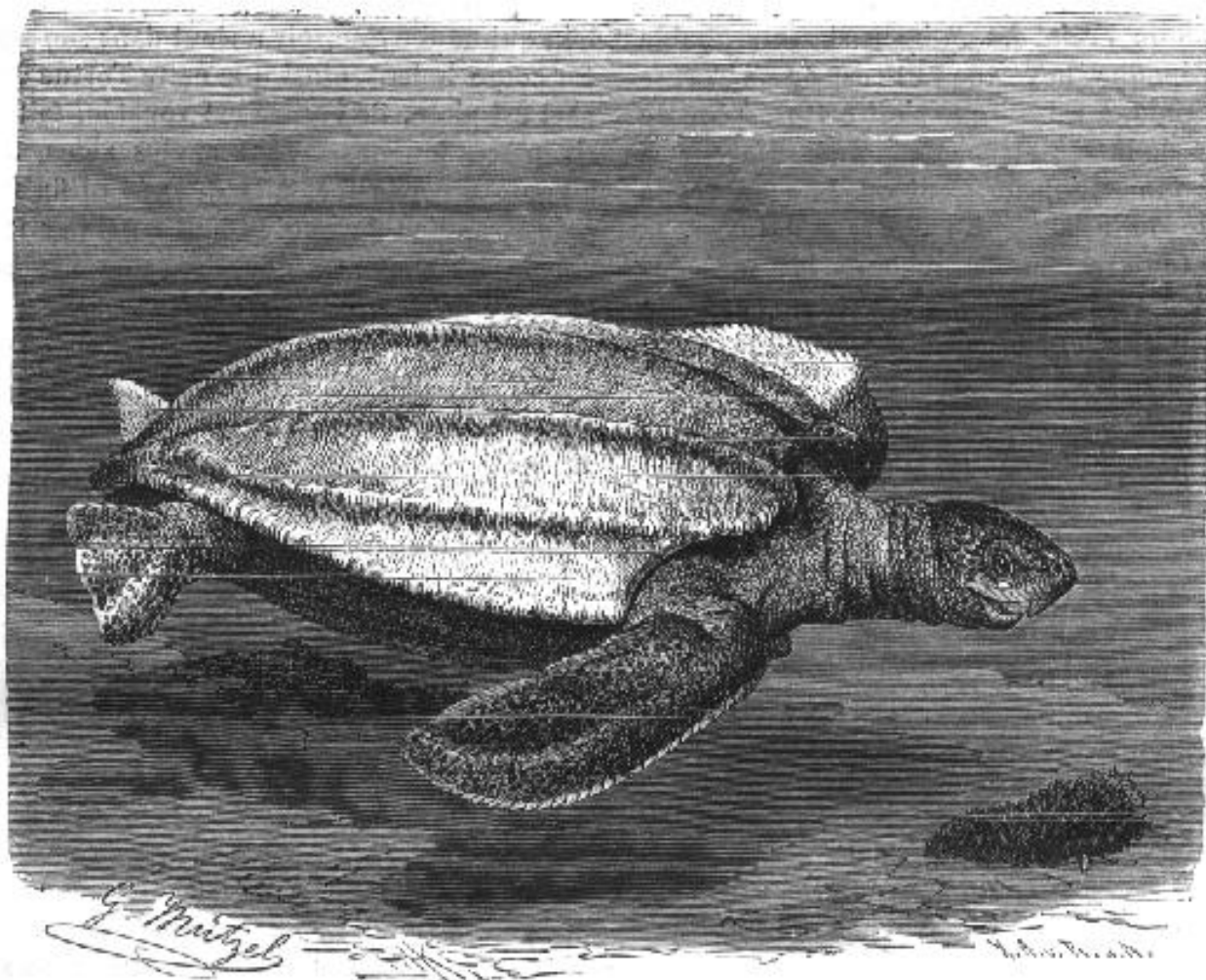


Fig. 122. — Le Luth (1/20<sup>e</sup> de grand. nat.).

un individu pêché dans le port de Cette ; Delafont a décrit un exemplaire échoué en 1729, à l'embouchure de la Loire ; en 1756 enfin, un autre individu a été capturé sur les côtes de Cornouailles en Angleterre, d'après Borlase.

**Mœurs.** — Nous ne savons que fort peu de chose au sujet de la Tortue Luth. Sa nourriture paraît consister presque uniquement en poissons, mollusques et crustacés. D'après le prince de Wied, elle pond sur les côtes sablonneuses du Brésil ; chaque femelle se rend sur les lieux où la ponte doit s'effectuer quatre fois chaque année, à quinze jours d'intervalle, et y dépose chaque fois de dix-huit à vingt douzaines d'œufs. Cette assertion est confirmée, au moins indirectement, par Tickell. Le 1<sup>er</sup> février 1862, en effet, une *Dermatochelys coriacea*, guettée sur la côte du Tenasserim, auprès de l'embouchure du fleuve Yu, par des paysans Burnesiens, après avoir pondu une centaine d'œufs, fut capturée par eux ; on trouva dans l'ovaire de cet animal plus de mille œufs à tous les degrés de développement.

De la relation donnée par Tickell, il résulte

que les descriptions des anciens auteurs relativement à la force déployée par le *Dermatochelys* n'a rien d'exagéré. La lutte entre les Tortues et les paysans resta longtemps indécise ; six pêcheurs qui avaient voulu s'emparer de l'animal furent entraînés par lui et faillirent être précipités dans les flots ; ce n'est que grâce au renfort apporté par d'autres pêcheurs, accourus au secours des premiers, que l'on put capturer la Tortue et l'attacher, à l'aide de liens solides, à de fortes poutres ; l'animal était lourd à ce point qu'il n'a pas fallu moins de douze hommes pour le transporter jusqu'au village voisin.

Delafont rapporte qu'une Tortue Luth capturée auprès de Nantes, le 4 août 1729, fit entendre un cri effroyable qui fut entendu à plus d'un mille de distance lorsqu'on lui enfonça dans la tête un harpon de fer. Tous les anciens auteurs rapportent que cette espèce pousse des cris fort perçants et de là même vient le nom de *spargis* que Merrem a donné à cet animal.

**Usages.** — La chair de la Tortue Luth n'est pas utilisée ; elle passe, en effet, pour mauvaise.

**Légendes.** — D'après Rondelet, qui publia en 1558 un *Traité des Poissons* si remarquable pour l'époque, la Tortue Luth est dite « Tortue mercuriale, à raison que c'est cette espèce de Tortue de la semblance de laquelle Mercure a trouvé l'invention du Leut ou Lue; après la retraite du Nil l'aient trouvée au riuage, la chaire toute consumée, restants les nerfs deséchés é tordus faisant son au toucher, a la quelle nostre leut est si semblable que la teste

é les pieds ostés, il n'a persone la voiant de loin qui ne die que soit un leut dans son estim, car come le leut, ainsi que cette Tortue d'une part est plate, de l'autre est voustée, faite de six pièces longues faisant angles aigus, toute à l'entour ronde fors à la queuë qui finist en pointe, au lieu de quoi le leut aussi par le col graisle, où sont attachées les chenilles pour tendre é détendre les chordes. »

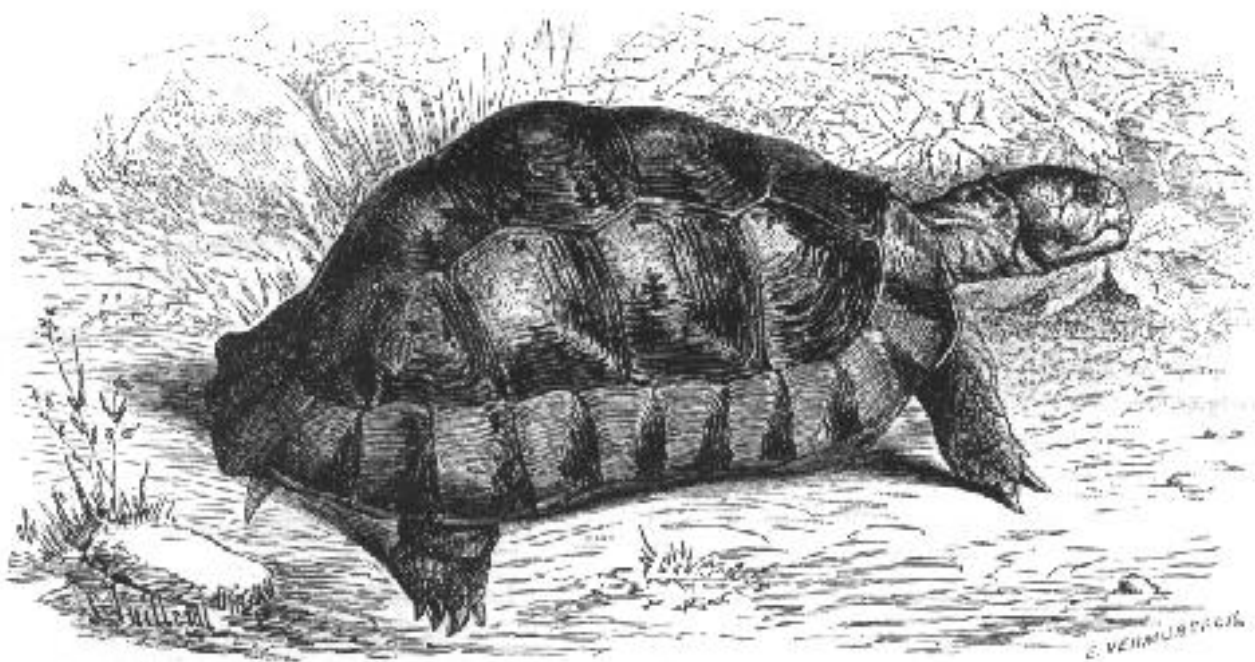


Fig. 519. — La Tortue bordée.